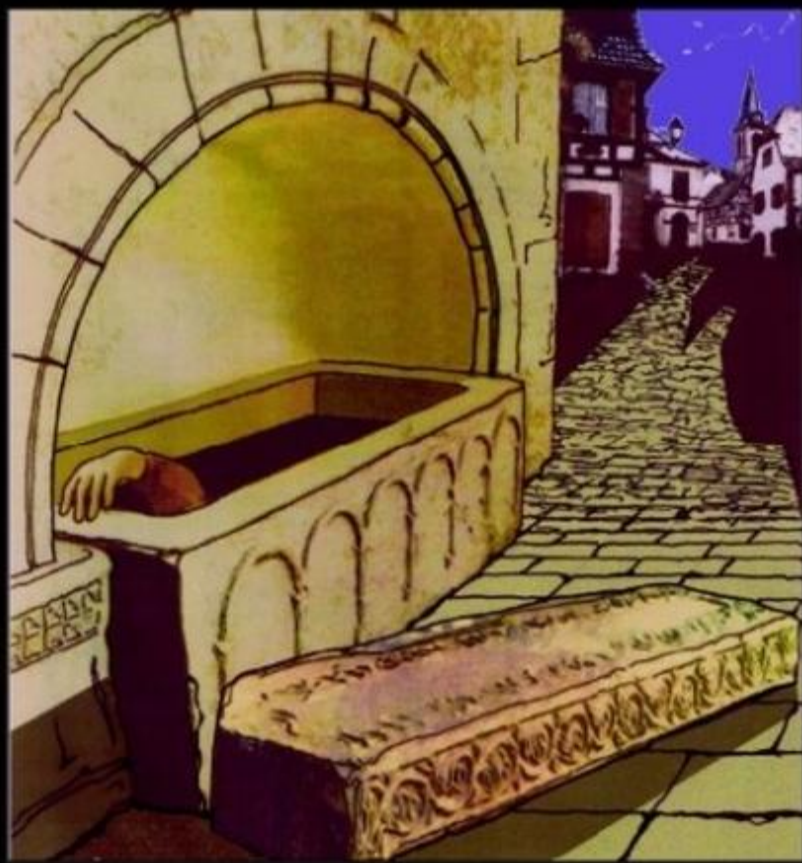


Serge Preuss

LA RAISON DÉTALE



Editions Faustroll

Du même auteur

FAUT QU'ÇA CHANGE [2001],
Collection Série Noire (No 2602), Gallimard

CONSENTEMENT ÉCLAIRÉ [1999],
Collection Série Noire (No 2524), Gallimard

LE PROGRAMME E.D.D.I. [1996],
COLLECTION SÉRIE NOIRE (No 2438), GALLIMARD

SERGE PREUSS

**LA RAISON
DÉTALE**

**ÉDITIONS FAUSTROLL
DESCARTES
2009**

ISBN 2-915436-18-5

Edition originale

©2009 Editions Faustroll
Descartes

Dépôt légal : mai 2009

*Pour Francis et Sébastien, compères
éternels, célèbres pour leur adage :
« Qui tombe du ciel, tombe de haut ».*

CHAPITRE 1

CINQ étages sans ascenseur, avec paliers crasseux sur WC mal embouchés, ça énervait à tous les coups Anna Dupont qui ne s'y habitait pas. Épuisée, elle écrasa hargneusement la sonnette de la porte, qui déclencha le cliquetis d'un mécanisme poussif, jusqu'à ce qu'une voix éraillée d'outre-tombe pleure au ralenti : « Ni Dieu, ni maître... »

- Paulo », cria Anna, « tu as encore mal enclenché ta cassette ; il est temps que tu changes de mécanique.
- Pas le temps », souffla Paulo ouvrant en trombe, avant de retourner devant son vieil ordinateur bricolé. « Merde, Anna, tu m'as fait rater mon coup. J'allais mettre la main sur le rigolo qui nous espionne depuis quinze jours... C'est la CIA, mon pote John en est sûr. Ces salauds-là ont tous les satellites qu'ils veulent à leur service... »

Chez Paulo il fallait être prudent dès l'entrée et ne pas mettre les pieds n'importe où, vu la crasse ambiante et surtout les fils

électriques et autres qui s'embrouillaient entre tous les vieux appareils, bidouillés avec du scotch. Pour les cas d'urgence, Paulo avait d'ailleurs semé un peu partout des bouts de pansements adhésifs tout prêts à l'usage, accrochés sur les lampes et la vieille télé.

Pour l'heure, il était lui-même scotché à l'écran d'une de ses bécanes, on ne voyait que ses paquets de cheveux gris dressés dans tous les sens ; en dessous il avait sa tronche habituelle en carton pâte douteux, avec les chairs boursoufflées et distendues qui pendouillaient sous la barbe ; les intimes comme par exemple Anna savaient qu'il avait le cul de même pour cause d'abus d'ordinateur. L'ensemble n'allait pas en s'arrangeant, la devise à Paulo, il la répétait clairement même à qui ne voulait pas entendre :

- La position assise, c'est le propre de l'homme pensant ; ça aide à réfléchir : plus t'es assis, plus tu penses, et vice versa. Surtout pas de mouvements brusques, pas de sport, à cause du sale télescopage des neurones ; y a qu'à regarder ceux qui abusent de la chose sportive : pas besoin de se fatiguer à mesurer leur QI sur l'échelle de Richter, l'œil nu suffit pour jauger... plus t'as le muscle, moins t'as le neurone. Moi j'ai choisi.

Là-dessus il bombait sans honte le pâté de chairs bouffies qui lui servait de torse.

En le voyant, on pensait à ces théories concoctées par les agités de la science sociale, les inévitables psycho-socio-astrologues-machins qui sèment la terreur dans les médias et prétendent imposer l'image de l'avenir : pour ces rabougris de la pensée, l'homme du futur sera une sorte d'ectoplasme filiforme et anémique, avec un gros cerveau démesuré posé sur le tout. « Un délicat roseau pensant » avait même poétisé un des réflexeurs à la mode, au demeurant boursoufflé de partout, rêvant sans doute d'une rémission pour lui-même

Quand on connaissait Paulo, le doute était vite balayé, on savait de visu et sans hésiter que l'avenir proche, le seul futur possible de l'humanité, c'était lui : un cerveau bien à l'abri des chocs, barbotant dans la graisse et le cholestérol, et tout autour un corps obèse collé devant un ordinateur noyé entre des restes de pizza et des canettes de bières. D'ailleurs Paulo assurait que lui et la machine faisaient un tout indissociable et que même bientôt ses mains ne serviraient plus à rien.

- Vous verrez, sous peu y aura plus de clavier, suffira de parler, tout s'enclenchera aussi sec ; et plus tard, ce sera l'extase : on pensera, et l'ordinateur fera, hop, sans intermédiaire. Finies les fatigues inutiles et les levages de petit doigt excessifs ». Il espérait bien voir ça, et s'y préparait intensément en n'utilisant qu'un doigt pour taper..

En attendant le paradis futur et pour corser le tableau, il laissait ses joues tendance rouge vinasse – « couleur Bordeaux, carrément, et du meilleur » - envahir par une masse de poils jaunes frisés. Fallait pas y regarder de trop près, ça l'énervait vite :

- Si elle vous plaît pas ma barbe en poil de zizi, je vous flanque sous le nez le reste de ma personne, là où il y a du poil idem.

Chacun préférerait s'abstenir, et regarder ailleurs d'un air distrait, le temps qu'il se calme. On savait de source sûre qu'il ne rigolait pas, un jour il l'avait fait à la télé, dans une émission où un imprudent l'avait invité, à cause du bouquin très documenté qu'il avait sorti sur « L'Anarchisme, présent et futur du 21^e siècle ».

L'anarchisme, il y croyait beaucoup, c'était la solution d'avenir. Mais attention, il y avait des conditions - notamment par exemple et tout d'abord qu'il fallait s'y mettre sans tarder.

- Nous les anars, faut qu'on s'adapte au grand bordel ambiant, faut y foutre notre contribution. Y a aucune raison pour qu'on en soit pas, le bordel historiquement ça nous connaît, avec notre vieille tradition de fouteurs de merde. Moi je le dis, par rapport à ce qui nous attend, tout le reste jusque-là c'était du bricolage. Y a pas, dans cette foutue pagaille qui s'annonce, la seule solution viable, c'est nous. Et je suis tranquille, on va s'en apercevoir.

Pour contribuer à la chose, il avait fabriqué son petit site personnel sur Internet : « L'anarchiste du futur », qu'il avait traduit en anglais « The anarchist of future », question d'avoir du public. Et il en avait, ça surprenait tout le monde : les américains lui envoyaient régulièrement des courriers par Internet, des « mels », comme ils disent à l'Académie française, où ils savent de quoi ils parlent... Paulo adorait le mot, il le conjugua à tous les temps : « je mêle, tu mêlais, nous mèlerons » et le lançait à la cantonade à chaque courrier électronique qui lui arrivait.

- Ils me mêlent à tout va et de plus en plus. Bientôt on va même causer entre nous par webcam interposée, y en a qui m'en envoie une pour notre cause, vu que je manque de fonds ; là-bas, les webcams ça vaut déjà presque que dalle... L'Amérique quand même, c'est un grand pays.

Quand on lui demandait de traduire en langage clair, donc en français lui rappelait-on, ses webcams, ses providers et autres hackers, il faisait le coup du mépris, surtout quand on l'accusait de trahir, de pactiser avec le diable anglo-saxon, principalement américain et donc capitaliste.

- En français, c'est pas traduisible. Et internet, ça marche pas vraiment terrible par ici, ils ont pas encore pas compris l'ordinateur, ils en sont à la trottinette et croient toujours que la révolution ça se fait dans la rue, en bricolant à la main. Y a aucun moyen de discuter avec tous ces archaïques, ces poussiéreux, tous ces retardés du bulbe ». Paulo avait toujours été résolument anar et contre.

Émile qui était justement de toutes les manifs et castagnes pour l'action d'abord, le principe après, lui faisait toujours remarquer qu'à force de fréquenter les ordinateurs, il avait perdu le contact avec la réalité, la seule vraie, celle de la rue. Paulo haussait les épaules ; pas la peine d'expliquer à Émile que la réalité avait changé :

- Émile, t'es bien trop vieux, t'es trop marqué, tu t'adapteras plus. Dis-toi quand même que foutre le bordel aux Amériques, ça a une autre sacrée gueule. Et figure-toi que les ricains, ça leur plaît bien mes petites histoires. J'ai déjà le gros public sur l'autre continent, on cause beaucoup eux et moi, on s'échange nos « niouses »¹. A nous tous, tu verras, on va le faire péter, le réseau, et peut-être bien d'autres trucs encore.

Quand il n'était pas à ses sites et ses blogs à causer américano-français par écrit, il cherchait à traquer les traqueurs, à démasquer le grand œil qui surveillait tout le beau monde entier avec ses satellites et ses machines infernales, en partant du principe que s'ils entraient chez

¹Note du traducteur : Pour ceux qui refuseraient l'anglais, niouses est une transcription osée, mais respectueuse de l'Académie française, de l'anglais « news » : informations, nouvelles en bon vieux français classique.

lui, lui pouvait entrer chez eux. Bref, il ne s'ennuyait pas et ne s'attendait pas à ce qui allait lui tomber dessus.

– Alors ma beauté, qu'est-ce que tu me veux ce coup-ci ? »

Beauté, pour Anna, c'était quand même un peu osé...

– Disons que t'as un style, ma cocotte, un genre à part », précisait toujours Paulo quand elle haussait les épaules : elle s'était habituée depuis longtemps à ne plus lorgner douloureusement vers les miroirs, à la recherche d'un angle de vue qui serait juste un peu tolérant.

C'était vrai que, côté pile, vers le bas, Anna avait quelque chose de Vénus callipyge qui plaisait bien à Paulo ; côté face, évidemment, avec ses cheveux sans couleur frisottés courts encadrant une grosse figure irrégulière, des mâchoires carrées plus larges que le front, les yeux trop petits, le nez vague pas terrible et la bouche guère mieux, il fallait s'accrocher pour y croire.

– Anna a un physique pour travailler à la radio, et pas à la télé, voilà tout. C'est pas donné à tout le monde » cantonnait Paulo à la ronde quand on ricanait devant ses flatteries.

Paulo avait raison. Anna Dupont avait une voix ; la voix qui vous bouleverse quand elle cause, la voix qui suggère à tout un chacun comme s'il en était une sorte de profondeur, peut-être un état comme l'intelligence et la beauté réunies.

– La voix d'Anna, c'est l'Être » - avait dit un jour Émile dans un grand élan mystique qui avait surpris tout le monde, lui compris.

Et c'était vrai que dès qu'Anna parlait, tout changeait ; ça lui avait d'ailleurs valu de nombreux succès mâles à première vue incompréhensibles. Mais pas à premier mot...

Suivant sa voix, elle avait enfilé la robe noire d'avocate qui gommait ses attributs les plus éminents, et se baladait à grands pas dans les prétoires, défendant les paumés de tous bords dans des procès fumeux² où elle cultivait méticuleusement son instrument phonique, comme disait Paulo. Quand la plupart de ses confrères et

²N d T : il est interdit de fumer dans ces lieux

sœurs tremblotaient en chuchotant devant des juges grands sabreurs de plaidoiries, elle y allait de sa voix musicale pour charmer, ou hurlait à faire sauter les décibels feutrés des salles judiciaires. Ses colères tonitruantes l'avaient rendue célèbre : elle cassait allègrement la résistance des juges les plus féroces, qui redoutaient de la voir débarquer dans sa robe noire froissée, bavette voltigeante et dossiers désordonnés sous le bras.

Depuis quelques temps, elle causait aussi dans le poste, une petite radio privée « La voix sans maître » qui l'avait bombardée journaliste et s'était lancée dans le tout info sans trop y croire. Au début, c'était resté confidentiel, les nouvelles du jour n'étaient pas toujours très fraîches, ça sentait souvent le fait divers réchauffé - mais après tout, pas plus, pas moins, que n'importe quel média de base.

Depuis qu'Anna Dupont y causait, l'audience de la petite chaîne montait peu à peu ; surtout, elle avait eu l'idée de mettre sur le coup ses vieux potes, comme Paulo et Émile qui lui refilaient des nouvelles pas comme les autres, de vraies inédites qu'on ne trouvait pas ailleurs. Quand elle avait eu l'idée, Paulo s'était enthousiasmé.

- De l'inédit, ça va pas être difficile, vu que les médias se copient mutuellement et prennent leurs scoops aux mêmes agences pous-sives ; ça laisse un sacré vide et un sacré choix pour qui veut se donner la peine. D'accord, Anna, on va te mitonner de bonnes petites infos, du jamais vu, et du monde entier, encore. J'en parle à mes potes ricains... ».

Il s'était aussi sec collé à son ordinateur, et en avait ramené une flopée de niouses envoyées d'Amérique, qui tombaient depuis régulièrement. Il avait même déniché un traducteur, vu que son américain était un peu chancelant. « A peu près comme ton français, Paulo » - avait soupiré ledit traducteur, Ralph, un américain qui glandouillait dans le coin de Paris depuis les années 80 et ne savait plus très bien s'il rentrerait un jour dans son grand pays.

- United States, j'y retournerais bien - mais vos fromages et votre protection sociale, of course, c'est quand même bien attachant. »

Quand il en avait marre des prestations sociales et qu'il avait quand même la nostalgie du pays, il se traînait dans n'importe quel troquet style hamburger-frites-ketchup pour s'y empiffrer, ou jouait le

touriste amerlock aux Champs Elysées avec une chemise à grosses fleurs ; il racontait des blagues en english aux petites beurettes qui sortaient de leur banlieue et leur faisaient visiter Paris. Mais il n'oubliait jamais de traduire chaque jour les niouses de Paulo pour Anna, en lui sélectionnant les plus invraisemblables.



A force de distiller ses nouvelles étonnantes, Anna Dupont avait un groupe de fans, on lui écrivait d'un peu partout, et même on lui envoyait des courriers électroniques. C'était une idée de Paulo. Il avait convaincu le financier de la radio de se brancher sur Internet, d'y foutre la radio en direct et carrément de prévoir des cours d'ordinateur à l'antenne, donnés par lui-même Paulo, « l'anar de l'informatique le plus compétent, y compris aux Amériques » – claironnait la présentation qu'il avait bricolée tout seul.

Fred le financier de la radio était un fils de banquier qui avait fait les barricades de mai 68. Il avait même été tabassé par les flics, avec une cicatrice sur le front qu'il montrait fièrement à ses amis. C'était ses plus beaux souvenirs, il avait l'impression d'avoir vraiment vécu, jusqu'à ce que papa vienne le récupérer au commissariat et le mette d'autorité derrière le bureau d'une de ses agences à Florac, loin des émeutes.

L'idée de Paulo l'avait emballé, il commençait à prendre goût aux médias. Il avait financé la radio en douce avec les sous familiaux rien que pour emmerder son paternel qui ne se décidait pas à lâcher sa banque, malgré son âge canonique. Paulo compatissait, cherchant à le consoler :

- C'est vrai qu'ils ont pas de caisses de retraite, les banquiers ; c'est pour ça qu'ils lâchent pas le cocotier, qu'ils sont au turbin jusqu'au bout, les pauvres... »

Mais Fred savait bien que le vieux refusait de mourir rien que pour le surveiller ; toute sa vie il avait traqué sans merci « les lubies de ce fils dévoyé », comme il disait.

- Jean-Frédéric, qu'avez-vous encore fait ? venez ici », hurlait le papa à chaque idée loufoque du fiston. Il pétait de trouille que l'héritage familial soit employé aux dites lubies et avait déjà tenté en vain de faire déclarer son fils incapable, internement compris, avec l'appui de la famille.

Les toubibs ne se décidaient pas, Fred avait désespérément l'air normal ; l'un d'eux avait même été jusqu'à dire confidentiellement à Fred que le papa, par contre, si on lui demandait son avis...

Du coup Fred avait financé en douce dans son quartier, le 16^o arrondissement, une feuille de chou qui marchait bien : « Le libertaire de la finance » ; il projetait même de la passer en site internet. Il y écrivait parfois des billets enflammés contre sa propre banque sous divers pseudonymes, n'hésitant pas à dévoiler les turpitudes paternelles. Ça s'était vite su, toutes les banques concurrentes du papa avaient pris un abonnement, et la Bourse envisageait sérieusement de le faire, compte tenu des scoops financiers qu'on y trouvait sur les magouilles américaines : un pote internet américain à Paulo tuyautait régulièrement Fred en piratant les sites et autres fichiers confidentiels de divers financiers d'outre-atlantique.

Quand Paulo avait parlé à Fred de la formation Internet par radio, il avait tout de suite marché.

- C'est pour habituer la France. Vous verrez, ça sera tout bénéf pour vous.

Paulo avait raison : le truc commençait à prendre ; les gens se mettaient peu à peu à l'écoute des émissions, où il assénait ses cours de ses remarques bien senties sur ce foutu pays de merde « qui se croit encore à l'heure de la trottinette alors que tout le monde roule en auto ». Il glissait de même quelques vieilles infos sur l'histoire anar, et ses propres projets pour le futur.

Bref, tout ça roulait.

C'est dans cet état qu'Anna Dupont avait débarqué chez Paulo, dans son 11^o arrondissement en cinquième hauteur.

- Paulo, disait Anna, on a reçu un message bizarre sur l'ordinateur de la radio. Il est pour moi, mais je n'y comprends rien, je te l'ai apporté - je ne sais pas, je le trouve inquiétant.

- Lis-le moi, rétorqua distraitemment Paulo qui bidouillait un nouveau graphisme osé sur internet, juste pour prouver qu'en France, « la censure elle nous colle toujours au cul ; la liberté d'expression, savent toujours pas ce que c'est... C'est pas comme aux Amériques, si c'est pas malheureux...
- Bon, dit Anna – et elle lut le message de sa merveilleuse voix :
 - « *Très chère voix,*
 - « *Dans ce monde méprisable d'irrationalité, vous avez su toucher mon intelligence. Grâce vous soit rendue, c'est donc à vous que je dédie l'œuvre que je vais enfin accomplir. Le temps est désormais venu de lutter contre les monstres qui, plus que jamais, veulent étouffer la raison.*
 - Lorsque l'irrationnel et le mal mourront, vous saurez, à chaque fois, que j'ai agi en votre nom et pour le triomphe de la science, de la raison et l'intérêt de l'humanité.*
 - « *Giordano Bruno* »
- C'est quoi, ce Giordano Bruno, c'est un Italien du quartier ? demanda Émile, que le style du message énervait, et qui n'y avait rien compris.
- Malencontreux ignare », se fâcha Paulo, « Giordano Bruno, c'est un type qu'a vécu au 16^e siècle, quand Dieu et l'Eglise écrasaient les pauvres bougres et empêchaient la science de dire ses quatre vérités. Remarque que le Giordano Bruno, c'était lui-même un curé ; ça l'a pas sauvé, il a quand même mal fini, brûlé comme hérétique parce qu'il soutenait mordicus devant tous ses chefs bigots que la terre n'était pas plate. Et il n'en a pas démordu, même dans les flammes du bûcher.
- Ah, dit Émile, et avec internet, on peut le contacter ?
- C'est ça, t'as tout compris, soupira Paulo. C'est encore un miracle d'internet : le Giordano, il a sauvé son ordinateur portable du bûcher, et il écrit à Anna. Bon, Anna, je vais essayer de trouver qui c'est, d'où il t'envoie ses messages.



Paulo s'y connaissait en traces informatiques : il disait que personne n'échappait aux traces : « Tu envoies un message aux quatre coins du monde, eh ben tu laisses des traces partout, comme n'importe quel cabot du quartier, y a plus qu'à renifler et hop, on te coince ; déjà on a immédiatement l'adresse de ton ordinateur et la ligne où t'es branché. Le reste, c'est un jeu d'enfant... ».

C'était un peu vite dit, il devait s'en apercevoir sans tarder. Giordano Bruno, c'était pas un amateur : depuis des siècles qu'il attendait sa revanche, il avait brouillé les pistes. Impossible de mettre la main dessus.



CHAPITRE 2

TROIS jours plus tard, Anna Dupont n’y pensait plus ; les bizarroïdes de tout poil, après tout elle connaissait. A la radio, ils sont déjà bizarres quand ils appellent parce qu’on ne les voit pas. Ils se sentent invincibles – mais sur internet, c’est plus dingue encore, c’est le règne de la dinguerie mondiale avec clandestinité assurée, de quoi énerver tous les cinglés du monde – dingues de tous les pays, restons anonymes et serrons-nous les coudes, laissons rien filtrer sur nous, et rigolons en douce dans tous les coins de la planète.

Il faut dire que c’était quand même ça, la religion à Paulo. Il était aux anges, il faisait la nique à tous les Etats surveilleurs du monde, il cryptait, il décryptait, il traficotait de nombreux pseudos, des adresses, des identités pour être encore plus indétectable.

Quand on lui demandait pourquoi faire, il haussait les épaules. La vérité, c’est que c’était pour rien, juste pour la beauté de la chose, c’était du gratuit tout pur. Et ça emmerdait les gouvernements.

Paulo avait quand même dû avouer que Giordano Bruno lui échappait : il semblait être un spécialiste et s'y connaître. Lui aussi avait brouillé toutes les pistes, en utilisant plusieurs adresses électroniques qu'il avait visiblement piquées aux utilisateurs sans les prévenir. Quant au réseau où il s'était connecté, il était aux abonnés absents – inconnu, supprimé, « y a pas d'abonné au numéro que vous demandez ».

De toute façon le lendemain, tout le monde avait oublié Giordano Bruno.

Pour l'heure, Paulo s'énervait à cause d'Émile, qui voulait participer à une manif du côté d'Avignon, parce qu'il en avait marre du sale temps parisien. Or, ils avaient deux émissions à préparer, il n'était pas question qu'Émile se tire pour manifester tranquillement au soleil.

Émile était devenu la bible des manifs et grèves en tout genre, tout lieu et toute heure. Il avait une chronique à la radio et tenait l'agenda des mouvements sociaux sur le territoire français ; ça lui donnait du boulot toute l'année, surtout qu'il s'y rendait souvent en personne, pour tester l'ambiance. Il donnait son appréciation, mettait des étoiles, des classements et finissait en statistiques. Lui qu'on avait connu glandouilleur patenté, flânant à travers les grèves juste pour le plaisir, on ne le reconnaissait plus. Il bossait, il suait, il expliquait, il statistiquait, il historiquait : en bref, il était passé suiveur professionnel des manifs.

- Puisque t'es le spécialiste incontesté dans le genre, l'expert français, pourquoi tu élargis pas aux pays voisins, à l'Europe ou au monde ? lui proposaient les autres
- Ça viendra, ça viendra, promettait-il.

Mais il ne disait pas qu'un jour où il avait essayé de voir du côté allemand, anglais et américain, il avait été atterré : pas une seule petite grève sympa comme chez nous ; il avait juste dégoté quelques manifs à droite et même à gauche et c'était tout. Pour dire, les fonctionnaires allemands, ça faisait huit ans qu'ils n'avaient rien fait. Rien. Il avait eu un petit espoir, une menace de grève annoncée – et puis rien. Tout était misérablement retombé, la menace avait suffi, l'Etat avait aussi sec tenu compte des revendications. Incroyable.

Chez les Américains, carrément pire – on l'avait bien vu avec la grève du métro new-yorkais, la première depuis près de 30 ans : tous

l'avaient dénoncée sauvagement, les quidams quelconques, les jeunes, les vieux, les ménagères tous azimuts du coin et d'ailleurs, le maire, les politicards de tous bords. Pire : le chef du mouvement avait été flanqué en taule par un juge hargneux et pour un bon mois, histoire de lui apprendre la vraie vie sociale, et le syndicat fauteur de trouble avait été condamné à une énorme amende financière immédiate pour « atteinte à l'économie du pays ». Hallucinant, disait Émile en comparaison incomparable avec les transports français en tous genres et tous lieux. La conclusion était sans appel : si on comptait bien, les métrotiers américains devraient trimer deux fois plus pour rembourser la somme avec un salaire sans espoir de retour – moins les jours de grève. Allez expliquer ça par chez nous, s'effrayait Émile.

Il aurait bien rameuté du soutien, mais en anglais, ça posait problème. Il faut dire qu'il avait une dent contre l'anglais, à cause du grand diable américain qui menace le monde, c'est bien connu depuis quelques décennies. Dans les années 70-80, il avait même signé avec un futur ministre un texte demandant carrément d'interdire l'anglais à l'école³. Pas moins. Bousculés par les potes, ils avaient fait une petite concession : l'interdire au moins comme première langue. Et lui avait soutenu la chose pendant longtemps, faisant le siège des ministères, de l'éducation nationale et des enseignants ; ça faisait encore rigoler Paulo.

Quand son cosignataire était devenu ministre, il avait espéré réussir – mais pour être ministre de l'Intérieur, « le premier test qu'on vous fait passer, c'est l'anglais », s'était excusé le co-signataire, qui avait fait saisir en douce dans les bibliothèques tous les vieux bouquins où le funeste texte anglophobe se trouvait avec sa signature bien en évidence. Précaution inutile : personne n'avait lu la chose à sa sortie, sauf ceux qui avaient écrit dedans ; il n'y avait pas de risque que ça arrive vingt ans après aux oreilles de quiconque... Émile avait donc renoncé à contrecœur à interdire l'anglais dans les écoles françaises.

Restaient les grèves et manifs, l'autre moitié de sa vie : après vérifications sérieuses, il pouvait désormais avancer fièrement preuves à l'appui que la manif ou la petite grève hebdomadaire, c'était une tradition française unique au monde. Ça le consolait de son échec avec l'anglais. Il faisait donc tout pour perpétuer la tradition :

³Note du traducteur : et si c'était vrai du côté ministre... ?

- Au moins on a quelque chose de bien à nous ; cultivons-le, c'est beau comme une fête qui durerait depuis la Révolution ; et peut-être qu'un jour, on le retrouvera le grand Embrassement, la grande Fête... ».

C'est pendant qu'il manifestait à Avignon contre le vin génétiquement modifié que les Américains avaient sournoisement introduit dans un coin du Vaucluse, que le second message de Giordano Bruno arriva.

« Chère voix,

« J'ai tenu promesse. Voici ma première œuvre contre l'irrationnel. Je vous la dédie ; vous la trouverez là où le messager se fait souple la nuit, dans le bois de la Fontaine.

« Giordano Bruno.

En recevant le message, Anna Dupont avait de nouveau été inquiète : rien à faire, Giordano ne passait pas, elle ne pouvait pas dire pourquoi, c'était comme ça, une impression lancinante et désagréable. Du coup elle avait mêlé la chose à chacun et ils s'étaient tous retrouvés chez Paulo, qui refusait de toute façon de lever le cul de l'ordinateur sauf pour la radio ou la télé ; il attendait d'ailleurs avec impatience la convergence inévitable de tous ces médias vers une seule mécanique, son ordinateur, ce qui lui éviterait enfin le désagrément d'avoir à descendre et surtout monter ses cinq étages sans ascenseur pour des foutaises sans intérêt, comme il le clamait à chaque expédition.

- C'est quoi ce charabia ? » s'énervait Émile qui était revenu en trombe d'Avignon ; mais sorti de son petit boulot sur les grèves et manif, il n'en touchait pas large. « Vous devriez laisser tomber, ça sent l'intello merdeux, et cinglé en plus.

Anna tournait en rond, Paulo était silencieux et Ralph l'Américain la regardait qui tournait.

- Paulo, ce type me fait peur.

Paulo connaissait Anna : elle ne s'énervait jamais pour rien ; il la regarda un peu inquiet.

- Bon, écoute - on pourrait peut-être mettre sur le coup mon pote Marcello, l'ex flic.

- Tu connais un flic ? », sursauta aussitôt Émile en regardant Paulo comme s'il avait trahi la cause. D'ailleurs depuis que Paulo internettait avec les américains, il en était largement persuadé. Quand Paulo lui avait demandé un jour de préciser ce qu'il entendait par « la cause » pour qu'on fasse attention quand on la rencontrerait, il avait un peu merdé. Avec toutes les manif et grèves diverses et avariées qu'il suivait, il semblait qu'il l'avait un peu perdue de vue, qu'elle n'était peut-être plus aussi unique et lumineuse qu'avant. Mais ça ne démontait pas Émile ; l'essentiel c'était de participer.
- Voyons Émile, Marcello, c'est un pote ; il a pris sa retraite de flic à quarante piges tellement il en avait marre, et s'est mis à son compte. Il travaillait pour les mœurs, il connaît tous les bons endroits de Paris – maintenant il les fréquente pour son propre compte, tranquille, à dépenser les quelques sous qu'il a pu tirer de l'Etat. Il pourrait nous aider : si on a affaire à un cinglé, il aura vite fait de le débusquer ; les cinglés c'était sa spécialité – c'est pour ça qu'il a préféré partir un peu plus tôt, il tenait plus le choc. Tiens, ça l'occupera un peu, il le dit pas, mais je crois qu'il s'emmerde sec. On lui file pas beaucoup de boulot, seulement des petits trucs sans intérêt.

Émile tirait la tronche.

- Pas question, moi je me compromets pas avec un poulet, surtout jeune retraité de la police. C'est les plus retors...

Après le départ d'Émile en dignité outragée, Paulo farfouilla dans ses fichiers informatiques en propension exponentielle et indéterminée, tout en grommelant : « faudrait que je fasse le ménage dans tout ce fourbi ». Mais finalement bredouille, il se résigna à sortir l'annuaire papier qui calait ses fesses, histoire d'ajuster sa personne à une bonne hauteur informatique.

- Tiens Anna, tu me trouves le bar du Pigalou dans ce machin, et tu l'appelles ; c'est le bar favori de Marcello. Dès que tu l'as, tu me le passes.

Mais il n'y avait pas de Marcello ; Paulo énervé laissa un message pour qu'il les rappelle dare-dare et d'urgence. C'est vrai qu'il était midi, un peu tôt quand même : c'était l'heure où Marcello

commençait à émerger de ses cauchemars de flic raté ; on ne le voyait déambuler dans les mauvais lieux que vers le milieu de l'après-midi, et encore.

- Bon ; en attendant, on prend une initiative. On va contacter Giordano par le net ; pas directement de ta part, Anna, il faut surtout pas te mouiller. Mais on va répondre à l'auteur. C'est un type qui connaît parfaitement le réseau, il faut donc lui envoyer le message là où on est sûr qu'il le trouvera. On va le foutre sur tous les moteurs de recherche, avec comme paramètre de contact Giordano Bruno, on verra bien. Tu pourrais aussi glisser un petit message radiophonique dans tes émissions.
- Mais qui va lui répondre si ce n'est pas moi ?
- Je propose d'utiliser Galilée, l'autre type qui soutenait au même moment contre Dieu et ses suppôts que la terre était ronde et tournait. Mais lui, il était moins allumé que Giordano ; il a péte de trouille devant les flammes du bûcher et préféré renoncer à la terre ronde pour la terre plate histoire de ne pas cramer bêtement. Tiens, c'est de lui la phrase que j'avais peinte en douce sur la bagnole pourrie à Émile : « *Et pourtant elle tourne* ». Émile l'a jamais su, mais c'est du copié-collé en direct de Galilée, qu'a officiellement renié la terre ronde et baladeuse tout en se réservant une porte de sortie pour la postérité avec sa petite phrase. Tu vois d'ici le joli tour de passe-passe devant les grands benêts de la religion : « OK, votre terre elle est plate » et le murmure en douce, pour la postérité : « *Et pourtant elle tourne..* » C'est des trucs qu'on peut pas dire à Émile, il sait pas que la terre tourne...

Là-dessus Paulo se mit à concocter sur son ordinateur un message galiléen dans le style scientifique, sobre et précis :

<Message à Giordano Bruno

<Giordano,

<Tu n'es pas seul dans ce monde irrationnel et maléfique ; toi et moi savons que pourtant, la terre tourne. Il est temps de le faire savoir. Je ne trouve pas le messager souple de la nuit dans le bois de la Fontaine.

<Aide-moi. Galilée.

- Voilà, dit Paulo en tapant sur « entrée », j'envoie ce bon vieux Galilée se balader sur les moteurs de recherche du monde entier ; ça va même passer par les satellites, comme ça il verra qu'il avait raison, que la terre, elle est ronde et qu'elle tourne vraiment ; il méritait bien ça. Y a plus qu'à attendre une réponse.



Quand le message de Paulo lui arriva, Marcello se traînait dans un bar pourri, toujours le même dans la rue André Antoine à Pigalle ; il ressassait ses années de flicaille et ne se pardonnait pas d'avoir perdu tout ce temps à rien : être flic, c'est lutter contre la délinquance, on lui avait dit à l'école de police. Il avait pris ça pour une sorte de croisade, genre le bien qui poursuit le mal.

C'était à cause de son éducation : sa mère qui l'avait eu à quinze ans et l'avait élevée seule ne s'en était jamais remise, elle avait passé sa vie à cacher sa honte en l'éduquant avec des principes tirés au cordeau, rigides comme sa culpabilité de fille-mère catholique bannie par la sainte famille. Pour faire bien catho, elle l'avait appelé Marcel-Marie, Marcel comme le prénom du papa inconnu, et Marie comme l'immaculée conception, un peu comme elle-même finalement, avait-elle dit. Il s'était vite débarrassé de sa marque de fabrique et n'avait gardé de Marcel qu'un sous-produit bricolé de type italien – Marcello – histoire d'oublier son origine douteuse et de se confondre avec ses clients.

Sa mère avait tout fait pour qu'il soit flic, elle croyait qu'en lavant la faute de sa naissance avec du détergent officiel et irréprochable, elle reviendrait dans le giron familial. Mais la famille n'en avait rien eu à foutre : le père inconnu de Marcello, c'était le tonton notaire, il n'était absolument pas question que ça se sache, on l'avait dit à la gamine, et même des années après. On l'aurait bien fait avorter en douce, mais l'idiote avait ressorti les principes catholiques familiaux et catégoriquement refusé. Dans ces conditions, le choix avait été vite fait : mieux valait laisser tomber la fille, elle était stupide de toutes façons ; et on était sûr qu'elle ne dirait rien sur le tonton trop cavaleur,

amateur de petites adolescentes vierges et connes. D'ailleurs elle n'avait avoué la vérité à Marcello sur sa naissance et sur la vraie nature du papa qu'un jour où elle avait cru sa fin arriver – mais ce n'était qu'une indigestion, les femmes comme elles c'est du costaud, le lendemain elle était sur pied. Depuis, elle se taisait, traînant sa honte retrouvée, et n'adressait plus la parole à son fils – c'était toujours ça qu'il avait gagné.

En y repensant, c'était sinistrement drôle. Il avait fidèlement suivi la voie maternelle, sans rien comprendre ; et pour couronner la chose, il s'était pris d'admiration pour son supérieur, qui l'avait vite repéré et lui lançait négligemment des « je pourrais être votre père » qui le clouaient au sol, avant de l'envoyer faire différents sales boulots.

Ledit supérieur s'était finalement fait pincer dans une vilaine affaire de corruption où il avait trafiqué des preuves au profit d'un quelconque pont politique du passé ou du futur – en tout cas pas du moment, sinon ça ne se serait pas su. Quand Marcello l'avait vu pour la dernière fois, après sa garde à vue et en transfert devant le juge, le supérieur avait haussé les épaules :

- Toute cette histoire passera bien vite ; c'est juste un mauvais moment. Ils n'oseront jamais me garder, j'ai trop de dossiers sur eux. Fais comme moi, Marcello, monte des dossiers, y a que ça pour être tranquille. Et garde-les bien planqués. Continue à faire le boulot pour lequel t'es payé, continue à enfermer la piétaille, les petits cons pas assez malins pour nous échapper. La connerie, elle mérite de toute façon rien d'autre ; quand on veut jouer dans la délinquance, faut pas que des couilles, faut un peu de jugeote. T'es payé juste pour monter tout ça en épingle histoire de cacher le grand jeu de massacre qui se joue à l'étage supérieur, dans la cour des grands. Moi qui pourrais être ton père, j'ai vite pigé le truc – à toi maintenant de te faire une saine opinion...

Marcello écœuré y avait quand même cru ; il avait pensé que le juge flanquerait son supérieur en taule, comme n'importe quel salopard. Mais on l'avait relâché comme il l'avait prédit, et seulement muté du côté de Marseille.

Pour Marcello, ça avait été le coup de grâce ; finalement, il avait décidé que les principes de sa mère et la saloperie de son supérieur

faisaient un tout détonnant. Il avait rempli des tonnes de papiers pour lancer sa pré-retraite anticipée de loin, histoire d'avoir quelques petites ressources jusqu'à la fin de sa vie. Pour le complément, il verrait bien. Il pourrait toujours proposer ses services contre remboursement à l'une de ces officines de détectives minables qu'il avait croisés en cours de route.

En attendant, il traînait dans tous les endroits louches où il avait jadis fait quelques ravages. Mais le petit milieu est tolérant ; sans rancune, on s'était poussé pour lui faire une place, où on le laissait bien au chaud avec ses bières et ses souvenirs frelatés, en l'embêtant le moins possible. Il n'en voulait pas plus, et regardait le monde s'agiter loin des principes de sa mère et des fréquentations haut placées de son supérieur.

C'est dans cet état que le message de Paulo l'atteignit.



- C'est pour ça que tu me fais venir Paulo ? » Marcello avait en mains les deux messages imprimés de Giordano Bruno. « Non mais t'es pas un peu givré ? Me déranger parce qu'un cinglé envoie des messages aussi cons ?
- Attends Marcello, Anna pense qu'il est vraiment cinglé, mais pas dans le bon sens. Elle est pas tranquille, Anna ; et quand Anna est comme ça, c'est qu'il y a de l'électricité dans l'air, tu peux lui faire confiance.
- Mais dis donc Paulo, tu me fais quand même pas venir parce que ta copine elle a ses humeurs comme n'importe quelle femme...

Paulo était au courant, et s'en foutait d'ailleurs : pour contrer sa mère, Marcello s'était fabriqué une misogynie à tout crin, bien dure, bien définitive. Et s'était fait confirmer par la suite que les bonnes femmes, c'était toutes des hystériques dépendantes de leurs hormones, sujettes à la mièvrerie permanente, incapables de logique et de réflexion rationnelle, et définitivement pires à la ménopause – y avait

qu'à regarder l'état de sa mère, l'archétype de l'horreur femelle, il avait pu en suivre les évolutions de près.

Mais puisqu'il était là, il en profita pour sucrer une cannette à Paulo et regarder son antre informatique. Marcello n'y connaissait rien à tous ces engins – et pas question qu'il s'y mette. Il avait bien vu comment les autres devenaient fous devant leur machine, plantés des heures durant à pester quand elle leur faisait des tours de cochons, abrutis quand elle marchait, au point de ne plus rien voir autour d'eux, plus rien de réel. Paulo, lui, avait carrément quatre machines infernales qui l'encerclaient.

– Paulo, il fait tout avec ses machines – et la baise, Paulo, c'est aussi tes ordinateurs ? Faudra que tu m'expliques...

Marcello regardait distraitement les écrans : il suivait Paulo des yeux, qui s'énervait sur un forum de hackers ; visiblement ses interlocuteurs étaient des féroces.

– Ah les cons, c'est bien des amerloques ; aucune moralité : ça se bat pour les grands principes, mais ces salauds-là ont essayé de me piquer mon programme de brouillage maison.

– Hé ! Paulo, rigolait Marcello, y a un truc écrit sur l'écran de ton autre machine, là – ça serait pas ça, ton Giordano Bruno infernal ? un peu hermétique le type, t'as pas vu ?

– Non dit Paulo, tout excité – pousse-toi que je lise :

«Galilée,

Le messager viendra à toi entre la Fontaine et le Bois, là où le Saint fait le Maure. Giordano Bruno».

– C'est pas un simple, ton Giordano, dis donc.

Émile qui était revenu en douce pour mater un flic de près approuvait bruyamment : il l'avait bien dit, ce type c'était genre intello merdeux, et peut-être de la pire espèce, hein. Qu'est-ce qu'on s'embêtait à faire attention à ces conneries ?

– Ouais, exultait Paulo, il a trouvé mon message, Galilée ça marche – et il me donne une réponse. Bon, évidemment, c'est pas très clair...

Marcello et Émile se marraient : Paulo n'aimait pas qu'on se foute de lui, ils l'avaient déjà vu démolir de pauvres objets innocents pour cause de simple vexation. Et là il avait les lèvres bien serrées de rage.

- Si ce salaud veut jouer aux devinettes, on va s'adresser à Math. Bon Marcello, tu le connais pas Math, c'est un copain à Anna, il bosse à l'Institut des Hautes Etudes Mathématiques. Quand je dis qu'il bosse... C'est la sinécure, il est pas comme nous à s'esquinter au boulot : on le paye rien que pour penser, tu vois l'escroc ? Le reste du temps, autrement dit à titre principal, il le passe à enregistrer le chant des oiseaux. Tu verras, il est un peu barge, un peu comme toi, hein, mais il est drôlement efficace. Et c'est une sacrée tête, lui...

Là-dessus Marcello décida que ça suffisait : on l'avait dérangé pour des merdes, pour rien du tout, il avait envie de retrouver son petit chez soi, les truands et leurs copines déjantées, les troquets douteux, les bruits de fond, les fumées glauques, les gros rires fatigués de la nuit. Il insista pour y traîner tout un chacun :

- Même toi Paulo, faut te réveiller, viens respirer la vraie vie...
- Ouais, dit Émile, allez viens Paulo, avant l'overdose informatique !

Mais Paulo était déjà bien atteint : bientôt ce serait la phase terminale, ils en étaient sûrs autour de lui, et lui aussi après tout : il serait définitivement collé à l'ordinateur, il n'en bougerait plus, même s'il voulait. Mais lui envisageait la chose avec une sensation de bonheur parfait, un rêve enfin accompli qu'il espérait proche...

Il ne les accompagna pas, mais pesta contre la France : il devait encore commander sa double pizza jambon-anchois-salami-fromage par téléphone ; internet ne fonctionnait pas dans ce pays de merde.

- La pizza avec du roquefort, hurlait-il pendant que les autres fermaient la porte. La dernière fois vous m'avez foutu du gruyère, tas de rats....

Un message de Giordano Bruno s'afficha soudain :

«Galilée,

Je suis impatient ; tu n'as pas trouvé, j'attends.

Giordano Bruno»

- Merde, pensait Paulo. Il me casse les couilles, ce salaud. Mais qu'est-ce qu'il veut que je trouve ? Et c'est quoi ces salades de fontaine, de bois et de Maures ?



Le lendemain, Émile apporta un début de réponse à l'énigme giordanienne. Ce n'était pas la première fois qu'il solutionnait des énigmes et ça ne surprenait pas Paulo ; parfois quand c'est trop compliqué, il faut des cerveaux comme celui d'Émile pour trouver en direct les bonnes solutions « sans s'embarrasser de détours intellos inutiles, hein », comme le faisait fièrement remarquer l'intéressé lui-même. En l'occurrence, il brandissait tout content la feuille de chou écolo du quartier, « Le petit énervé du 11°».

- T'as vu Paulo ? Ils ont dû fermer le bistro du Bois Dormant hier. Paraît qu'y a un cinglé qu'a appelé, comme quoi il y aurait eu une bombe dans les chiottes. En fait ils ont rien trouvé, mais les clients ont dû attendre toute la nuit que les services de déminage aient terminé leur boulot. Bien fait pour ces petits merdeux !

Émile détestait le bistro du Bois dormant, un truc branché avec parapsychologie obligatoire au menu entre entrée et salade, viande et légumes, fromage et dessert – de quoi empêcher qui que ce soit de bien constitué, essentiellement comme lui, d'avalier sereinement la cuisine pas trop infecte du lieu. Et l'endroit était bourré de jeunes bourgeonneux aux airs coincés et de vieux débranchés aux joues décaties qui voulaient faire jeunes, pas de quoi avoir envie d'y prendre un petit verre sympa.

Émile y avait fait une incursion un soir d'erreur et s'était retrouvé harangué au milieu d'un cercle qui débattait le petit doigt levé

de l'existence subliminale. On l'avait mis au pilori parce qu'il avait suggéré de dévisser l'ampoule pour éteindre le sub-lampion en question.

- Ouais bon Émile, fous-moi la paix avec ta feuille de chou qui sent les vieux relents gutenbergeois : l'imprimerie c'était la révolution du 15^e siècle, va falloir s'adapter à celle d'aujourd'hui ; les rédacteurs de ce truc moyenâgeux font même pas un petit site internet et... Attends - qu'est-ce que t'as dit ?

Émile, tout saisi par l'intérêt de Paulo, bredouilla qu'un cinglé avait...

- Non non – c'est comment ton bistro ?
- Le Bois dormant, un nom con comme...
- C'est ça, Émile – c'est ça. Et il est où ?
- Où ?
- L'adresse, quoi – le lieu, l'endroit, la rue...
- Rue de la Fontaine au Roi, dans le quartier, pas loin d'ici...
- Ça y est Émile, c'est là, c'est là ; je suis sûr que c'est Giordano - appelle Marcello, on y est – il faut qu'il s'y pointe et qu'il trouve le messenger.
- Ben - et toi, tu peux pas y aller ? Ton faux flic là, il va rien trouver, il sait pas ce qu'il cherche.
- Moi, je coordonne Émile – faut bien quelqu'un qui se tape le sale boulot

Marcello ne s'était pas pressé : il prenait tranquillement son sandwich du soir – espoir, même si ça n'était pas avec la nouvelle lubie à Paulo qu'il y ajouterait des épinards. Il s'était quand même traîné sur le tard jusqu'au lieudit du Bois Dormant avec Émile, qui le planta à l'entrée.

- Pas question que je rentre là-dedans ; c'est bourge et compagnie, et j'ai des boutons rien qu'à l'odeur...
- T'as idée de ce que je dois chercher ?

- Non non, moi je ne sais rien.
- Bon, file-moi un petit coup de cerveau, si c'est pas trop te demander. Ça devrait pas trop t'abîmer, hein, à vue d'œil. C'était quoi déjà les messages ?

Émile soupira, mais récita les messages : même quand il ne comprenait pas, il enregistrerait tout. « T'as une mémoire d'ordinateur, c'est consternant cette erreur de la nature », répétait Paulo qui avait menacé plusieurs fois de le brancher pour qu'il serve enfin à quelque chose.

- *Vous le trouverez là où le messager se fait souple la nuit, dans le bois de la Fontaine ; le messager viendra à toi entre la fontaine et le Bois, là où le saint fait le maure »*
- Bon – Marcello réfléchissait ; là où le saint fait le maure, c'est une simple précision géographique : le bistro fait le coin entre la rue Saint Maur et la rue de la Fontaine au Roi. Le Bois, c'est le bistro, OK. Bon dieu, mais qu'est-ce qu'il veut que je trouve ? Un messager ? Souple la nuit ? Quelle foutaise ! Émile a raison, ce type c'est un cinglé dangereux.



Le bistro du Bois Dormant était peu éclairé ; le soir, on y mettait des bougies pour faire plus dans le genre paranormal. La salle était étroite et longue, avec une arrière-pièce encombrée, où des bouquins s'entassaient à disposition des clients dans des rayonnages en bois sombre. Marcello regardait distraitement les titres, « *L'unité spirituelle* », « *Science et paranormal* », « *Le mystère du tombeau* », « *La parapsychologie expliquée aux débutants* ».

Il s'approcha du comptoir où le serveur jugeait d'un regard hargneux les verres sales à nettoyer. Il était prêt à les virer d'un coup sec, en douce, hop – disparus ni vu ni connu dans le grand fracas intersidéral.

- Alors il paraît qu'il y a eu une alerte ?
- Ouais.

- Et vous étiez là ? Ça devait être rigolo...
- Ouais.
- Et – on sait qui a fait le coup ?
- Ouais.
- Ouais ? Le type s'est fait prendre ?

Tout à coup le serveur s'animait.

- Alors là, on l'aurait jamais cru : c'est le professeur Wendig, le chercheur en parapsychologie qui vient tous les mardi nous expliquer ses travaux. Même moi, j'écoute. Ce type, c'est dingue ce qu'il sait : il paraît qu'il a un labo à l'université des Sciences, là-bas à Strasbourg. – il connaît le paranormal du bout des doigts, faut voir ça. Il nous a expliqué les ondes de forme, les secrets de Nostradamus – et tenez, le bouquin là : « Le mystère du tombeau », c'est de lui.
- Et c'est lui qui a appelé pour la bombe ?
- Ben oui. » Le serveur en était encore tout surpris. « Il paraît qu'il n'y a aucun doute, c'était son portable, et il le quitte jamais : il l'a attaché à son cou avec une chaîne en or, pour contrer les effets des ondes électromagnétiques. Les flics ont retrouvé l'appel, vous savez, avec les techniques qu'on voit à la télé c'est pas difficile.

Marcello rigolait en son for intérieur – les ondes, c'est redoutable, même pour les spécialistes de la chose. « Bon – mais qu'est-ce que ça à voir avec le messenger souple de la nuit ? ». Il avait beau scruter les coins et recoins, il n'entrevoit pas de messenger, et souple... Un sportif ? Un acrobate ?

Il dut se résoudre à rappeler Paulo, et lui dire qu'il était bre-douille.

- Bon – ramène-toi qu'on discute ; et tu verras Anna, ma copine avocate ; c'est à elle que Giordano écrit...



En montant péniblement les cinq étages de Paulo, Marcello se prit à rêver : avec ce prénom de mannequin, elle devait être drôlement chouette, sa copine Anna. Quelque chose avec des formes en haut et en bas, des cheveux et des yeux de rêve – peu importait leur couleur, mais un rêve d'Anna. Et avocate – Marcello en avait vu jadis, quand il traînait obligé au palais de justice pour suivre les procès de vagues délits de droit commun. Il se souvenait de quelques petites avocates en robe noire, incompetentes et délicieusement bafouillantes, mais mignonnes à faire craquer n'importe quel juge mâle bien constitué. Il attendait Anna de pied ferme.

Quand l'imposante avocate entra, énervée et tonitruante, le pantalon savamment boudiné autour de la taille bien épaisse, le chemisier vert cru dépassant pêle-mêle d'une veste noire mal ajustée, Marcello eut la sensation d'avoir été trompé une fois de plus.

– C'est quoi ce sac ? dit-il dégoûté

– C'est quoi ce malotru ? répondit-elle aussi sec.

Paulo embêté les présenta gauchement l'un à l'autre.

– C'est avec ça que je dois bosser ? Pas question, » dirent-ils parfaitement d'accord et unanimes.

– Bon, ça va pas être drôle tous les jours », pensa Paulo, découragé, et tout haut : « Vous vous esquintez en privé comme vous voulez, mais le problème est grave : on a besoin de vous deux, avec nous tous ici, même Émile, on sera pas de trop. Voilà le dernier message du Giordano – ça vous dit quoi ?

« Galilée,

Tu méritais de brûler, ton savoir est trop mince.

Tu n'as pas trouvé le messager souple de la nuit ; j'ai vainement tenté d'arrêter avec ton aide l'irrationnel maléfique qui sévit depuis trop de temps.

Je continuerai mon œuvre pour ma chère voix.

Giordano Bruno »

Paulo ne voyait pas où Giordano voulait en venir. Il tripotait le clavier de son ordinateur comme un fou pour tenter de le repérer

dans le cyberspace, mais l'autre planait très loin, bien à l'abri dans sa machine infernale et indétectable même par Paulo.

Anna réfléchissait à belle voix haute sur ce qu'elle venait d'apprendre du Bois Dormant : c'était pour le moins curieux, ce professeur Machin qui appelait pour faire une blague aussi stupide, et mal vue par les temps qui courraient, carrément punie de prison ferme. Elle, elle trouvait a priori la chose relativement invraisemblable. Marcello, surpris par la voix de l'avocate, reconnut en son for très intérieur et peu communicant qu'il était d'accord, et qu'elle avait raison : c'était bizarre, cette histoire de fausse bombe. Il se décida :

- Bon, je pourrais aller voir quelques potes au commissariat du 11^{ème}, ils me diront comment ça s'est passé, et ce qu'ils font de cet éminent paranormal....

Furieux contre lui-même, qui avait pourtant décidé de laisser tomber Paulo et son avocate bidon, il se dirigea vers le commissariat situé pas trop loin.



CHAPITRE 3

MARCELLO n'était pas vraiment pressé de revoir les locaux glauques et poussiéreux de ses anciens exploits. Il gardait du commissariat du 11^{ème} arrondissement un souvenir brouillé, entre les Chinois qu'on devait surveiller parce qu'ils travaillaient trop, les toxicos des squats parce qu'ils ne foutaient rien, et les boîtes de nuit parce qu'elles brouillaient l'image laborieuse du coin.

C'est là qu'il avait connu la nuit parisienne : on l'avait mis à surveiller une boîte qui emmerdait la petite bourgeoisie du coin avec ses « afters »⁴ – ça voulait dire qu'on y organisait des nuits pendant le jour, un moyen pour éviter aux accros nocturnes de voir la couleur du soleil : le truc est simple, les plus givrés commencent leurs virées le soir, échouent vers les 6 heures du matin dans n'importe quelle boîte type « after », la squattent jusqu'à la nuit suivante et remettent ça sans désespérer jusqu'à l'overdose nocturne.

⁴Note du traducteur : after, ça veut dire « après » en anglais – ils l'ont même pas traduit, ils l'ont gardé en l'état. Pauvre France...

Autant dire que quand la boîte du 11^{ème} s'était lancée dans la chose, elle avait aussi sec fait un tabac chez les accrocs-afters.

Le patron du lieu était auvergnat, comme beaucoup de tenanciers de bistros parisiens. Il s'était adapté à l'air du temps et avait transformé son établissement en lieu hyper-branché, avec travestis mâles et femelles, homos, bi, hétéros, filles fêlées et jeunes merdeux. Ça avait fait hurler un politicard du coin qui était déjà bien secoué : il tenait sa permanence pas loin dans la même rue, coincée entre un restaurant pour végétariens échangistes, un club sado-maso et un bistro helvétique et naturiste.

Quand « l'after » avait ouvert en douce, l'éminent représentant du peuple avait pétié les plombs : aussi sec il avait inondé toutes les administrations compétentes et incompétentes de courriers comminatoires, exigeant la fermeture définitive du lieu au nom de la morale, de la protection de l'enfance et de la dignité de la République, le tout représenté par lui-même en personne.

Le maire qui voulait des électeurs, autrement dit des résidents tranquilles, inodores et sans saveur mais votants, l'avait rejoint avec fougue et mis tout le commissariat sur « l'affaire after ». Du coup, Marcello y avait fait de nombreuses descentes, toujours accueilli avec de grandes tapes dans le dos par le taulier bougnat reconverti, un costaud rigolard, boisson à volonté et souvenirs auvergnats nostalgiques. Marcello l'avait pris en sympathie et le prévenait des sales combines bricolées par le trio pour le faire tomber : dépôts de stupés en douce, descentes des services de sécurité, plaintes trafiquées, ils ne reculaient devant rien.

- C'est prioritaire, avait dit le commissaire Sartini ; vous me virez ces malpropres et vous aurez une prime de propriété...



Le policier à l'entrée du commissariat reconnut tout de suite Marcello ; c'était un vieux flic fatigué qu'on avait collé là à vie et qui s'était spécialisé dans l'accueil du tout venant, y compris malfrats menottés en visite provisoire. Il leur faisait la présentation et l'historique

du lieu – le 16^{ème} siècle, quand même – et racontait les condamnés célèbres qui avaient transité par là, les évasions, les révoltes, les bons moments. Ça s'était vite su, et on en avait même vu quelques-uns bricoler des petits délits mineurs ou de vagues contraventions pour profiter de la visite illustrée.

Marcello lui demanda des nouvelles du bougnat.

- Ah lui, dit-il en rigolant. Depuis que Sartini a été muté, il est bien tranquille. Il ouvre carrément sans interruption, jour et nuit, avec autorisation préfectorale : le fils d'un ponte de la police est un habitué du lieu. Le député nous a fait une grosse déprime et le maire évite la rue maudite de la boîte. Il a bien essayé le coup des travaux publics, avec barrage des deux côtés, circulation strictement interdite – rien n'y fait. C'est le gros succès, le tout Paris s'y précipite...
- Bon dis-moi : est-ce qu'on vous a amené hier un type Wendig qui aurait lancé une alerte à la bombe ?
- Wendig ? Attends un peu... mais oui, l'énergique d'hier ! On l'a mis en garde à vue – un petit maigrelet barbu qui faisait un sacré foin.

Le flic tapotait sur son ordinateur, signe de l'évolution brutale du métier à laquelle Marcello avait échappé.

- Le type était fou, il jurait que c'était pas lui, qu'on voulait sa perte, c'était soi-disant les autres, des qui seraient contre lui et qui auraient fait le coup - il disait qu'il savait de quoi ils étaient capables. Il racontait qu'il y avait des esprits qui le pourchassaient, sûrement manipulés par les autres en question. Bon, on l'a donné à Lucien – tu connais Lucien, même les esprits il se les fait en garde à vue. Un spécialiste du paranormal, il était trop content. On l'a relâché ce matin, il est convoqué en comparution immédiate, devant la 24^{ème} Chambre correctionnelle. Le dossier est déjà là-bas, mais je peux te filer quelques tuyaux, nom, adresse, date de naissance – tiens, le voilà ton type, là, sur l'écran.

Sur l'image, la tête du barbu maigrelet était plutôt ravagée, les yeux exorbités, la bouche ouverte - rien d'étonnant s'il était passé par

Lucien. Ça n'avancait pas beaucoup Marcello... D'après le flic, on avait seulement déterminé que c'était bien le portable du « para-scientifique », comme il se désignait, qui avait été utilisé. Et comme l'autre affirmait que c'était impossible, qu'il ne s'en séparait jamais et qu'il n'en dmordait pas, Lucien avait vite bouclé l'affaire :

- Une affaire simple », avait-il dit en haussant les épaules à regret et en tapant le procès-verbal d'audition. « Y à rien à en tirer, c'st trop facile...»

Marcello avait quitté le commissariat sans réelles informations supplémentaires. Et ça l'énervait.

Sans l'avouer au-delà de son encombrant for intérieur, il commençait à s'intéresser à l'affaire Giordano Bruno. Il avait bien une idée pour en savoir plus, mais il fallait en passer par Anna Dupont : un avocat, c'st bien utile pour un prévenu – en tout cas c'st ce qu'ils pensent tous avant de passer devant le juge. Bon, après, une fois condamnés, prison ferme, amende et frais d'avocat, ils ne voient plus la chose exactement pareil... Mais on s'en fout finalement, tout ça n'est pas une question de résultat mais de bonne mise en scène  l'audience. Et l'avocate Dupont avait l'air douée.



Deux jours après sa visite policière, Marcello décédait de mettre Paulo dans le coup pour l'inciter à convaincre l'avocate de l'aider.

Mais Paulo était inaccessible.

Quand Marcello était entré, il ne l'avait même pas regardé, il gesticulait autour de ses machines en hurlant. Malgré ses filtres d'amour, comme il disait, ses recettes, ses potions magiques, ses pièges et ses murailles informatiques, un malade, un sagouin, un immonde avait réussi depuis deux jours à lui flanquer un gros virus indérogeable. Il était comme fou devant ses écrans vides et silencieux, il ne communiquait plus avec quiconque, il ne mangeait plus. Du coup, on avait la grosse inquiétude : Paulo maigrissant, c'était comme la fin du monde, un pan de certitudes qui s'effondrait, une forteresse qui se lzardait, une véritable catastrophe naturelle. Tous s'affolaient autour de lui, en-

visageant déjà l'alimentation sous perfusion – on savait que de toutes façons on ne l'arracherait pas, même de force, à ses machines infernales.

- Merde, pensa Marcello, qu'est-ce que je fous là ? » Mais il décida de rester avec Paulo, qui courait fébrile entre ses quatre ordinateurs.

Anna, immédiatement prévenue, était déjà là avec Jean-Paul Math, le matheux par prédestination nominale, lequel avait assuré qu'il trouverait au plus vite l'informaticien adéquat, le spécialiste des virus en tous genres et tous lieux. Connaissant Paulo, il savait qu'il y avait urgence : il avait donc juré qu'il arrêterait aussitôt de penser pour s'occuper du cas - mais maugré en douce qu'il stoppait son cerveau juste au moment où l'instrument lui filait la solution d'un gros problème matheux, déclaré insoluble par les quatre autres comme lui qui bossaient jour et nuit sur la question à travers le monde.

Quand on voyait Math, on pensait à tout sauf à la science : son crâne, bien rasé pour aérer ses petites cellules grises, était d'un gabarit nettement au-dessous de la moyenne. Il en était fier et l'exhibait en l'état, rappelant qu'Einstein était doté d'un cerveau minuscule, qu'on avait conservé dans le formol pour y dénicher la localisation du génie, et sur lequel les pontes neuro-scientologues tergiversaient encore vu la taille. Math ne voyait pas où était le problème :

- La compression entraîne la concentration de l'intelligence, c'est d'une logique simple et imparable » assénait-il, ricanant devant tout crâne volumineux qu'il débusquait, particulièrement chez les politiques.

Depuis qu'il enregistrait le chant des oiseaux, il avait laissé pousser sa barbe, il disait que ça le rapprochait des volatiles à plumes. Tous avaient été d'accord : avec sa carrure de costaud, son crâne minuscule bien lustré et sa grosse barbe à poils roux, il s'était pris un air d'ensemble tendance extra-terrestre en goguette assez remarquable. Ça devait forcément plaire aux oiseaux. Pour affiner le tout, il avait tenu à percer son oreille droite avec un pendentif où était écrit en minuscule : « *cogito ergo sum*⁵ ». Quand il voulait qu'on lui foute la paix, il

⁵Note du traducteur : « Je pense donc je suis », Descartes, bande d'incultes...

montrait le truc sans rien dire – c’était aussi efficace qu’une pancarte « hôpital silence », personne ne se risquait à lui causer.

Pour l’heure, accroché à son téléphone, il donnait des précisions géographiques à l’informaticien enfin déniché après deux jours de recherche.

Quand Mohamed Latrech – moi c’est Momo, lança-t-il à la ronde - l’informaticien du centre de recherche en physique nucléaire arriva en courant, tout essoufflé, Paulo avait perdu cinq kilos.

Il était temps.

Il faillit étrangler l’informaticien en hurlant quand il s’approcha d’une des machines. Ils durent s’y mettre à quatre pour le retenir en tentant de le calmer ; grondant, il regardait Momo taper sur les claviers, triturer dans les machines, ouvrir ses bidouillages, revenir au clavier, rajouter des morceaux de choses improbables, téléphoner à un autre type compétent. Enfin, après deux bonnes heures d’acharnement, une lueur apparut sur le premier écran. Paulo tremblait, hébété ; quand soudain l’image familière « L’anarchiste du futur » apparut, accompagnée par le cri « Ni Dieu ni maître » avec musique appropriée, il s’assit en pleurant.

Momo qui était un type tranquille à l’air placide lui expliqua posément les pourquoi et les comment, d’où il ressortait que celui qui lui avait envoyé le gros virus l’avait bien visé lui, et lui tout seul, délibérément, affirmation à laquelle Paulo acquiesçait vigoureusement. C’était un sacré machin, on – bon, lui aussi - travaillait sur ce genre de bestiole pour des questions de sécurité et de secret-défense, comme dans son centre de physique nucléaire ; c’était étonnant qu’on lui ait balancé ce machin hyper-sophistiqué, qu’on n’envoie généralement qu’aux gouvernements ennemis, ou qu’on s’échange pour tester entre services de pointe.

- Dommage que je n’aie pas été prévenu immédiatement, j’aurais pu détecter l’origine du truc, ça m’intéressait bien...
- Tu rigoles Momo, dit Math ; ça fait deux jours que j’essaye : entre nous, tu n’es pas très joignable...
- Ah ? s’étonna Momo. Pourtant j’étais là...

Émile se marrait : il voyait d’ici le tableau, Momo l’informaticien était forcément du genre Paulo, présent au monde une à deux

minutes toutes les trois heures. Fallait tomber sur la bonne minute... Il remarqua tout haut qu'en tout cas, avec Momo en plus, « on était décidément dans une sacrée marrante histoire d'O ! ». Comme les autres le regardaient en rigolant, il précisa, vexé : « Vous avez pas vu ? Ils ont tous des noms qui finissent en O – c'est marrant, non ? »

Là-dessus, Paulo et Momo se mirent à baragouiner entre eux un langage totalement ésotérique pendant que les autres décidaient d'arroser la miraculeuse conclusion informatique. Math et Ralph qui étaient les plus sportifs acceptèrent de descendre et remonter les cinq étages au plus vite pour ramener de quoi retaper sérieusement Paulo : quelques bonnes doses de beurre – « du Poitou, hein » insistait-il toujours ; « c'est à cause de l'élevage de mon tonton dans ce coin-là ». Le tonton n'était plus très frais, 80 ans approximatifs, et n'élevait plus rien depuis longtemps, mais Paulo ne transigeait pas sur la fidélité familiale. En conséquence, pour aider le Poitou, il bouffait son beurre en accompagnement systématique de tout, tartiné sur des grosses tranches de pain.

Pour le reste, et vu la gravité du moment, Math et Ralph avaient mis le paquet : ils avaient pris du pastis pour entrer et du cognac pour sortir, des pizzas grasses et dégoulinantes accompagnées de frites au milieu, le tout arrosé de vins bien français, avec en dessert un gros paquet de sucre pour relever la tarte aux pommes du pâtissier du coin, trop fade au goût de Paulo.

Une fois rassasié sous le regard inquiet des autres, Paulo respira un grand coup ; il avait repris ses couleurs couperosées - entièrement naturelles, comme il le revendiquait vigoureusement - et décréta haut et fort que c'était un coup de Giordano. Puisque c'était comme ça, qu'il voulait la guerre, il l'aurait. Qu'il s' imagine pas que lui, Paulo, l'anarchiste mondialement connu, baisserait les bras devant un malhonnête, un sagouin, un rat qui n'hésitait pas à utiliser des méthodes indignes d'un cybernaute de base.

Momo demanda qui était Giordano ? Là-dessus Émile lui expliqua que c'était genre italo plutôt curé qui vivait au 16^{ème} - « pas arrondissement, hein, siècle ! » - et qu'il avait été brûlé parce que la terre tournait ; lui ne comprenait toujours pas pourquoi Giordano communiquait encore – en tout cas il causait en direct à Paulo avec des phrases incompréhensibles. Il récita les derniers messages pour illustrer le commentaire.

Ralph l'Américain, très intéressé, réagit aussitôt. Ralph était un décalé total dans le sillage de Paulo : il était cinglé de livres et se faisait toutes les bibliothèques et librairies des coins et recoins parisiens et provinciaux ; et il glissait parfois en douce un ou deux bouquins au milieu de l'informatique exclusif de Paulo.

- Un livre c'est un objet qu'on peut toucher, Paulo, c'est sensuel ; et le contenu, c'est tout ce que l'intelligence humaine a pu et peut encore imaginer ou inventer.

Très sceptique quant à l'intelligence de l'humanité, Paulo haussait toujours les épaules à ce moment-là du discours, le traitant d'Américain du Moyen-Age, Ralph lui démontrant en réplique attendue qu'il proférait une contre-vérité historique.

Quand ça lui prenait, il réclamait le silence et balançait solennellement des citations littéraires dans leur langue d'origine avec un accent américain qu'Émile supportait dans ses strictes limites personnelles.

Là, il pensait avoir trouvé un début de solution à l'énigme giordanienne.

- Voyez-vous mes amis, nous avons un certain auteur américain qui a écrit jadis un poème sur « The messenger at night » - le messager de la nuit. Certes, votre Giordano n'est pas américain, si j'ai compris, mais son langage me semble bien poétique. Et notre poète à nous est Richard Henry Stoddard, né dans le Massachusetts en 1825, mort à New York en 1903. C'est assez ancien et assez joli, entendez :

« *The messenger at night...*
A face at the window,
A tap on the pane;
Who is it that wants me
*To-night in the rain? »*⁶

N'est-ce pas, il y a bien le messager de la nuit ?

⁶Note du traducteur : «Le messager de la nuit.. / Un visage à la fenêtre, / Un léger coup sur la vitre, / Qui est là et me veut, / Cette nuit sous la pluie ? », pas mal, pour un Américain...

- Bon, Ralph, c’est intéressant, mais Émile ne comprend pas l’anglais, et de toutes façons, Giordano parle d’un messenger souple de la nuit.
- Oui, certes – mais peut-être est-ce un poète lui-même, et dans ce cas-là il faudrait tenter une approche plus...

Mais la théorie poétique de Ralph n’eut pas vraiment de succès. Paulo refusait d’envisager Giordano Bruno autrement qu’en misérable prédateur, en cloporte, en salopard, et rêvait de lui renvoyer jour et nuit un bon gros messenger bien lourd, histoire de mettre fin à ses immondes turpitudes.

Quand la plupart furent partis, Marcello se décida à présenter son idée à Anna Dupont.

II

CHAPITRE 4

Six mois plus tôt, l'avocate Dupont avait quitté contrainte et forcée le lieu de ses exploits juridiques, l'indescriptible bureau du 11^{ème} arrondissement où elle avait affiché sans complexe « Cabinet d'avocat ».

- C'est justement : voilà l'unique tourne avocatesque où les chiottes sont sur le palier, rigolait Paulo qui ne s'y risquait jamais.

L'impensable lieu où elle avait officié durant tant d'années avait péri dans la démolition de l'immeuble crapoteux qui l'abritait, éloignant géographiquement l'avocate de Paulo et des amis de la radio. Résignée à quitter l'exercice artisanal de son métier, elle avait rejoint, inquiète et méfiante, un repaire d'avocats situé dans les beaux quartiers du côté de la rue de Rivoli, face à l'Hôtel de Ville.

D'entrée, les occupants lui avaient précisé qu'en effet, les locaux étaient bien placés, essentiellement pour ce qui était de la pollution « garantie jour et nuit sans coupure intempestive » - mais aussi du

bricolage : les bureaux étaient à deux pas du BHV, ce qui permettait de s'adonner dans les moments perdus au travail manuel obligatoire dans les lieux, vu les chauffages incertains, les tuyauteries bruyantes qui s'effondraient au hasard, les peintures délavées voire pire, les toilettes déconcertantes au fonctionnement intermittent et l'installation électrique à éviter pour cause de danger immédiat.

L'endroit avait plu à l'avocate : il dénotait une certaine volonté de résistance au changement, associée à un paradoxal goût du risque, le tout dans un grand fouillis savamment organisé. Le secrétariat était introuvable, bien caché dans la vieille cuisine au fond d'un couloir sans lumière. On y trouvait pêle-mêle la photocopieuse, la cafetière, le frigo, un vieux garde-manger du siècle dernier et une table bancale qui servait au tri des dossiers, aux déjeuners, et à la pause quotidienne de l'après-midi, obligatoire pour tous ; les bureaux étaient bourrés de dossiers et d'archives, les plus anciens finissant dans la baignoire de la salle de bains ; et les sièges étaient globalement dépareillés, transitant d'un bureau à l'autre en cas de surcharge de visiteurs et disparaissant parfois dans d'insaisissables recoins.

Les cinq avocats du lieu lui avaient fait subir un impitoyable examen de passage : il fallait vérifier qu'elle s'adapterait à l'atmosphère ambiante. Après sa réussite au test, ils avaient fini la séance au champagne autour de la table de la cuisine, débarrassée d'un gros dossier pénal qui pouvait bien attendre. Et l'avocate Dupont avait aussitôt pris possession du dernier bureau du fond, où elle avait entassé ses piles de dossiers et méticuleusement recréé son vieux désordre – « dans le respect de ma déontologie », précisait-elle toujours aux visiteurs quand ils hésitaient à s'asseoir au milieu de l'in vraisemblable fouillis juridique.

Pour l'heure, elle attendait le professeur Wendig de pied ferme : elle avait accepté de suivre l'idée de Marcello et de défendre ce client paranormal. Marcello avait donc contacté le para-machin par téléphone en se disant flic et sympathisant de son œuvre « pour des raisons personnelles » ; il avait donné les coordonnées d'Anna comme étant l'avocate utile, nécessaire, incontournable - et qui lui ferait un prix. Le dernier argument avait porté : le professeur Wendig était connu pour sa pingerie obsessionnelle.

Mais là, en attendant l'individu, l'avocate Dupont se sentait mal à l'aise, rapport à sa déontologie ; il était hors de question qu'elle transige là-dessus, comme Paulo le rappelait à quiconque l'ignorait.

- Si ce personnage me donne quelques éléments confidentiels, je ne pourrai pas les répéter à Paulo et consorts, ma déontologie me l'interdit. Il m'apparaît que j'ai fait sans doute commis une erreur en suivant cette idée tordue ; voilà bien une manœuvre lamentable de faux flic raté...

Le professeur Wendig arriva en avance, forçant presque sa porte malgré la secrétaire qui tentait de l'arrêter ; il ne salua même pas Anna et parla immédiatement, la voix hachée, les gestes fébriles. Il semblait très affecté :

- Maître, je me dois de vous raconter la véritable cabale qui existe de longue date à mon encontre. J'attends de vous que vous l'expliquiez au juge et que vous démontriez mon innocence totale dans cette affaire invraisemblable, cette immonde manipulation destinée à ruiner mon travail et ma réputation. Je connais ceux qui ont fait le coup. Les voilà.

Là-dessus il plaqua sur le bureau un article de journal avec photo et s'arrêta pour voir sa réaction, habitué aux grands effets de ses sorties oratoires.

On y voyait un groupe de personnes pas très identifiables, présentées en sous-titre comme étant des scientifiques – mathématiciens, physiciens, biologistes - débusquant les escrocs de l'irrationnel.

Anna Dupont avait un regard d'aigle, auquel peu résistaient ; la vérité, c'est qu'elle cachait une presbytie qui s'installait insidieusement. Un jour, elle avait essayé des verres-loupes correcteurs devant un miroir ; elle les avait retirés aussitôt, secouée par ce qu'elle avait vu malgré sa lucidité de longue date envers elle-même. C'est ce jour-là qu'elle abandonna son projet visio-correcteur en préférant rester dans un flou prudent, une manière poétique d'envisager l'entourage proche et lointain - au bout du compte de ne pas être déçue en laissant planer sur le monde le voile optimiste de l'ignorance.

Elle demanda donc prudemment au paranormal Wendig de lui expliquer l'histoire et la photo, qui étaient ces personnes ?

- Je les connais, Maître, ils m'ont fait des procès, ils écrivent des bouquins contre moi. C'est eux, j'en suis certain. Ils sont capables de tout, parce qu'ils sont furieux devant le succès mérité, absolument mérité, de mes travaux, reconnu internationalement. Ils sont jaloux, Maître – qui connaît leurs petits travaux de fonctionnaires payés au mois par l'Etat, leurs controverses sur du rien du tout ? Moi Maître, je démontre que l'irrationnel est tout – leurs raisonnements tout petits, c'est quoi ? $1 + 1 = 2$, et alors ? Et le reste, l'insondable, l'invisible, l'omniprésent, qu'ils refusent d'envisager ? Moi, Maître, je démontre que cet invisible existe, que c'est lui qui gouverne tout, et que nous sommes bien loin de comprendre ce qui se passe là-bas, dans ces limbes de l'immatériel et du para-sensible.
- Soit, dit Anna – mais avez-vous les noms de ces scientifiques poursuivés ?
- Je les connais tous, Maître, tous, reprit-il avec véhémence. Tous des fonctionnaires payés par nous, Maître, qui se disent chercheurs ; je ris, permettez-moi. Il y a là un minable biologiste, Vincent Lanoux, le barbu de gauche, qui fait en permanence des plaisanteries et des jeux de mots stupides, totalement stupides. Il passe le plus clair de son temps dans des associations comme celle qu'ils ont créée contre moi « Le «Réseau de la Raison» » ; et c'est nous qui payons ce Monsieur, Maître – on se demande ce qu'il fait, plutôt que d'être dans son laboratoire à travailler, n'est-ce pas ? Il y a les deux physiciens, Laurent Worms et Julien Courbet ; et là, à droite, le pire, un mathématicien, Maurice Math de l'Institut des Hautes études mathématiques, un fou, c'est vous dire, il ne fait rien, mais rien du tout dans son institut ; par contre, il enregistre le chant des oiseaux ; et nous payons ces individus à...

Anna Dupont intriguée l'avait interrompu :

- Maurice Math - vous êtes sûr du prénom ?
- Oui, oui, je les connais, je les connais tous...

L'avocate se promet de vérifier auprès de Math si c'était bien lui le Maurice de la photo et s'il connaissait cette histoire d'association

dont il n'avait jamais parlé. Elle interrompit la logorrhée accusatoire de Wendig :

- Monsieur, sachez que je veux bien vous défendre, mais vous devez m'expliquer très précisément ce qui vous est arrivé ; et, à ce propos, pour que je comprenne votre travail assurément inestimable, vous seriez aimable de me faire parvenir quelques-uns de vos écrits.

Le professeur fit une grimace : donner un livre, c'était quand même des droits d'auteur potentiels en moins ; puis à la réflexion, il se décida, et posa immédiatement sur la table trois bouquins : « La parapsychologie est une science », « Le mystère du tombeau » et « Les secrets de Nostradamus déchiffrés ».

- Je vous les donne, Maître. Et je vous les dédie, si vous le permettez, avec ma signature.

Avant qu'elle ait pu l'en empêcher, il avait déjà tracé d'une grande écriture emphatique un petit mot à son usage : « En hommage au monde paranormal qui nous entoure », et apposé un paraphe démesuré qui n'étonna pas Anna. « Encore un qui nous fait son complexe, maigrichon, trois poils de barbe parsemés sous le menton, les épaules affaissées. Bon, ne nous apitoyons pas : il écrit visiblement une série de stupidités que je ne vais pas lire, mais qui lui rapportent certainement un paquet de deniers bien matériels. »

Là-dessus, Wendig lui expliqua les procès qu'il avait tous perdus – autrement dit, que les autres avaient tous gagnés. Il y en avait eu trois. Quant à l'affaire que l'éminente Maître devait plaider, elle n'était pas claire : il persistait à dire qu'il était impossible qu'on se soit emparé de son téléphone sans qu'il s'en soit aperçu. C'était une manœuvre de ces odieux, un tour de passe-passe scandaleux... Elle lui expliqua patiemment qu'elle allait voir le dossier, et qu'il faudrait peut-être qu'à l'audience, il change légèrement sa version.

Choqué, il la regarda :

- Vous ne me croyez pas ?
- Mais si, cher Monsieur, moi je vous crois. Mais les magistrats sont un peu comme vos scientifiques – vous voyez, $1 + 1 = 2$.

Ils se fondent sur une logique absolument rationnelle et étri-
quée, n'est-ce pas, comme celle que vous dénoncez...

- Ah, oui – je comprends, je comprends...
- Bien ; je vous propose de nous revoir avant l'audience, avec copie du dossier pour envisager votre défense.

Anna Dupont exultait intérieurement : affirmer sans rire la rationalité de la magistrature, c'était osé. Elle savait de longue expérience que la logique judiciaire se rapprochait incontestablement plutôt du paranormal, des sciences occultes et des esprits immatériels, que de la logique stupidement rationnelle. Et elle précisait toujours que sans boule de cristal, elle ne pouvait pas assurer à quiconque un suivi sérieux de la décision judiciaire.



L'avocate Dupont n'était pas autrement troublée par la perspective de convaincre son accusé paranormal de mentir pour sa défense. Comme elle le répétait souvent, elle avait la chance d'être du côté du mensonge au bénéfice de la vérité. Et là, elle était certaine de l'innocence de Wendig, mais s'il ne faisait pas un petit mensonge à la barre, s'il persistait dans ses affirmations, il serait condamné. C'était clair. Il n'y avait absolument rien dans le dossier, sauf la vérification technique assez lapidaire indiquant que l'origine de l'appel ne pouvait provenir que du portable de Wendig. Quant au PV d'audition aussi lapidaire, on y lisait que Wendig persistait à nier malgré les évidences accablantes, l'OPJ Lucien ayant reproduit ses dires quant aux accusations portées à l'encontre d'esprits pourchasseurs, et à sa certitude qu'il était impossible qu'on ait pu lui subtiliser le téléphone.

En attendant le procès, Anna Dupont avait refusé tout net de répondre aux demandes insistantes de Marcello qui attendait des informations. Paulo qui savait par cœur les blocages déontologiques inébranlables de l'avocate avait tenté de le calmer, mais Marcello était furieux et bien décidé à en savoir plus.

Anna Dupont avait malgré tout demandé à Wendig si Giordano Bruno et l'expression « messenger souple de la nuit » lui rappelaient

quelque chose. Il l'avait regardée un peu surpris, avait réfléchi, et avait promis qu'il répondrait plus tard, après l'affaire – il avait quelques éléments à lui soumettre. Mais pour le moment, il était trop angoissé.



L'audience se déroula selon les prévisions de l'avocate. Circonstance favorable, les juges entièrement femelles de la 10^{ème} Chambre correctionnelle étaient surchargées : on leur avait filé une partie de l'audience de comparution immédiate trop dense pour que l'habituelle 24^{ème} Chambre s'en occupe totalement ; et les magistrates effondrées se voyaient déjà boucler l'audience à minuit dans le cas le plus favorable. Le dossier Wendig passa donc entre des affaires classiques où les prévenus arrivaient détenus : petits trafiquants de drogue, violents conjugaux, voleurs de portable, saccageurs de voitures, et surtout nombreux outrageurs et rebelles à agent, avec demandes conséquentes de dommages et intérêts au bénéfice des représentants des forces de l'ordre, spécificité française reconnue.

- Faut quand même arrondir un peu nos maigres fins de mois », avait rétorqué un des agents outragés en plein tribunal, quand l'avocate Dupont avait repris les statistiques, et suggéré que les chiffres faisaient nettement ressortir comme une épidémie d'outrages et rébellions dont elle souhaitait connaître l'explication, à défaut de la cause...

Quand ce fut au tour de l'affaire Wendig, les trois magistrates soufflèrent un grand coup ; et Anna Dupont eut beau jeu de démontrer que l'accusation, soutenue vaguement par une procureure pas trop convaincue, était caricaturale, qu'elle avait à l'évidence été rédigée de manière partielle et désobligeante pour son client, lequel avait été bousculé voire brutalisé et contestait formellement avoir soutenu qu'il ne quittait jamais son portable. Par chance, l'OPJ Lucien trop sûr de lui avait oublié de noter le détail de la chaîne en or à laquelle était attaché le téléphone ; et Wendig, bien briffé par Anna, expliqua qu'il était tout-à-fait possible qu'on ait subtilisé son portable sans qu'il s'en aperçoive, qu'il était bien incapable de savoir quand et comment, mais que c'était absolument possible.

Anna brossa de lui un tableau parfaitement bourgeois, tranchant avec le tout-venant ordinaire des lieux – celui qu'elle défendait d'habitude - avec attestations de moralité, comptes en banque, avis d'imposition, adresse strasbourgeoise et pied-à-terre parisien.

En cinq minutes, les juges le relaxaient au bénéfice du doute.

Epuisé, Wendig serra les mains de l'avocate Dupont avec effusion, la remerciant pour son aide, lui promettant que les honoraires qu'il n'avait toujours pas versés le seraient dès qu'il aurait retrouvé son cher laboratoire à Strasbourg. Il la recontacterait sans attendre dans deux jours, et lui parlerait du messenger souple de la nuit, le temps de vérifier deux ou trois données.



Trois jours plus tard, l'avocate recevait un chèque auquel elle ne s'attendait plus, certes moins important que promis, mais accompagné d'un courrier emphatique et exalté, où Wendig assurait que la suite viendrait, avec les précisions promises sur Giordano Bruno et le messenger souple de la nuit – sans date explicite.

Une semaine plus tard, l'avocate Dupont s'était replongée dans ses petites affaires quotidiennes, filant à la radio quand elle le pouvait, débattant avec Paulo de ses manies informatiques et s'énervant après Marcello qui lui en voulait de son silence.

- Dis-donc Paulo, ta copine, là, elle est pas gênée : elle fait relaxer un cinglé comme Wendig, qui est évidemment à l'origine de l'alerte à la bombe. En plus, elle s'est fait du fric grâce à moi ; elle pourrait me remercier, ta femelle obtuse...

Anna Dupont avait quand même interrogé Math sur l'association dénoncée par Wendig. Il avait ri un grand coup :

- Ah oui, le « Réseau de la Raison » – c'était il y a cinq ans, une idée farfelue de Lanoux, un copain biologiste qui bosse à Pasteur. On s'est bien amusés à traquer les escrocs de l'irrationnel, mais je suis finalement parti : je trouvais qu'ils se prenaient trop au jeu, Vincent Lanoux par exemple, ça l'obsédait complè-

tement, il allait trop loin, il voulait tous les attaquer. Moi, depuis que je m'intéresse aux oiseaux et à leur chant, j'ai pris de la distance avec ce truc. Après tout, si les gens veulent se faire es-croquer, c'est que ça leur plaît. Pourquoi leur retirer leur drogue ? Voltaire pensait la même chose de la religion, hein – l'opium du peuple. Ils sont drogués, ils y tiennent, qu'ils y restent. Bon, si ça t'intéresse, je peux te donner leurs coordonnées : je crois qu'ils continuent leur association. Dis-leur que tu appelles de ma part.

Elle avait noté les adresses dans un coin, et les avait oubliées. Quant aux bouquins de Wendig, elle les avait soigneusement rangés sur une étagère sans les lire : le paranormal ne l'intéressait que très modérément, elle avait largement assez à faire avec le normal classique et quotidien.

Giordano Bruno s'éloignait dans les brumes du cyberspace, on n'avait plus de nouvelles de lui. Il s'effaçait doucement de leur mémoire, chacun retournant à ses occupations.

CHAPITRE 5

LA salle du colloque strasbourgeois s'était comme alourdie et stagnait dans une torpeur un peu gluante. En bas sur l'estrade, un type laborieux et balbutiant tentait de retrouver ses mots, volatilisés avec ses feuilles quand on avait mis la climatisation en route, histoire de réveiller les plus endormis. On était en fin de matinée, certains qui s'étaient levés tôt commençaient en douce à piquer un petit somme réparateur. D'autres regardaient avec envie le parc tranquille de l'Orangerie, situé à deux pas des bâtiments du Conseil de l'Europe où se tenait le colloque.

Mal à l'aise, l'avocate Dupont avait gagné un fauteuil du fond. Elle était arrivée en retard, espérant confusément que ce serait trop tard, qu'on aurait déjà passé son intervention avec plates excuses pour le cher public somnolent et obligatoire. Car pour la plupart des présents, il fallait absolument en être, c'était quand même les ministères réunis qui payaient le tout, boissons et petits fours inclus à la fin du spectacle.

- Zéro pour la mise en scène, lui confia le type du fauteuil voisin. Et vous verrez, côté sièges c'est très mauvais. Rien que du bois dur sans confort.
- Bon, pensa-t-elle, il a déjà repéré mon dégoût pour ce type de strapontin étriqué, qui menace de craquer quand on remue à peine.

Il est vrai qu'Anna Dupont se posait assez largement là, avec de légers débordements sur les côtés – « très légers », disait-elle ; « juste la marque raisonnable du bien-être ». Soupirante, elle repoussa sur sa gauche un malotru maigrelet qui prétendait grossièrement l'empêcher de s'asseoir à l'aise sur deux strapontins.

Elle se demandait encore qui avait eu l'idée tordue de donner son nom aux colloqueurs du jour. Ami ou ennemi ? Plutôt le second. Quant à savoir ce qui lui avait pris d'accepter... Il faut dire que l'organisatrice de la chose connaissait son boulot et savait arracher les consentements ; elle utilisait toutes les ficelles pour convaincre les récalcitrants et acculer les hésitants à dire oui. Ça avait pourtant mal commencé quinze jours auparavant, avec une de ces phrases à la mode qui la faisait réagir aussitôt, voix cassante et téléphone raccroché aussi sec.

- Allo, je suis bien chez Maître Dupont ? On m'a indiqué que vous faisiez du très bon travail avec les exclus...
- Ah, pardon, Madame. On vous a mal renseignée. Je fais mon métier ; avec des gens. Et ...
- Oui, oui. Bon écoutez, on m'a assuré que vous feriez parfaitement l'affaire. Nous organisons à Strasbourg un grand colloque européen sur – je vous traduis le titre anglais – « l'état de l'Etat », avec le soutien de plusieurs ministères - forcément (elle avait ri), notamment celui de l'Exclusion ; il y a des gens très bien, de partout ; c'est international, plutôt européen - mais un peu... hauts fonctionnaires, ou sociologues, vous voyez ? Nous avons besoin d'une autre parole, une parole de terrain, comme la vôtre. Ça sera très intéressant. Alors, c'est entendu ? Je vous faxe le programme. Il dure trois jours, c'est vous dire son importance. Vous intervenez le premier jour, après le déjeuner. Parole libre, voyage en avion, hôtel et repas compris, bien évidemment, avec un très bon traiteur, vous verrez. Alsacien, c'est tout dire. A bientôt donc...

Et elle avait raccroché. Le fax de confirmation était arrivé parmi d'autres et l'avocate perdue dans ses petites affaires urgentes n'y avait plus pensé, jusqu'au jour où elle avait reçu les billets d'avion. Trop tard pour reculer, s'était-elle dit, furieuse et résignée. Elle avait prévenu Paulo qui lui aurait bien fabriqué sur ordinateur un faux quelconque – certificat médical, excuse des parents, convocation ministérielle – mais son habitude des prétoires et sa déontologie l'avaient empêchée d'accepter.

Pour l'heure, l'avocate se maudissait ferme, pensant que la veille tout aurait été possible : au diable sa déontologie, elle aurait pu annuler le colloque, trouver une excuse, une maladie, une course urgente, alors que là, après le déjeuner, ce serait à elle de patauger lamentablement dans des mots introuvables devant un parterre de gens somnolents.

Les applaudissements interrompaient déjà l'orateur qui bafouillait toujours, et terminait avec un inaudible « J'aurais eu tellement à dire encore... » Tout un chacun se leva précipitamment pour éviter la catastrophe et rejoindre le seul moment intéressant du colloque : le repas.

Le voisin de l'avocate ne la lâchait pas. Il avait l'air mécontent

- Moi qui fais les colloques nationaux et internationaux, je vous le dis, là, c'est décevant ; moyen, vraiment moyen. Pourtant l'affiche était alléchante... J'attendais du grand spectacle.
- Dear Monsieur », dit un quidam à l'accent anglais qui les avait écoutés, « les temps changent, c'est très symbolique ceci ; le spectacle est à la mesure de the question. Le semaine dernière, je suivis un colloque très bien, très réussi, même - comment on dit en français ? - luxueux, c'est ça, sur la privatisation des intérêts publics, sponsorisé par Micromesnil, le géant informatique. Comparez le petit colloque-ci, et vous saurez quel est l'avenir. Laissez tomber l'Etat, nous a dit Bill le big boss de Micromesnil, il est fini. Et voyez il dit le vérité, comme l'Etat est trop cher, inefficace, pas rentable, appauvri ; laissez-le aux chers archaïques de votre pays qui en veulent encore. Ils feront comme chez nous, ils le casseront bien vite.

Il semblait beaucoup s'amuser.

- Madame », dit-il galamment lorsqu'ils se trouvèrent par hasard assis à la même table, « je me présente, Adrian Tomwsend, anglais et historien, spécialiste de l'histoire de le - non, Good, c'est pourtant féminin, et je ne sais que ça - de la France. Nous connaissons-nous ? Je pense vous avoir une fois vue en quelqu'endroit identique. . .
- Je ne pense pas, cher Monsieur », dit l'avocate renfrognée. « Ma présence ici est d'ailleurs un véritable accident, je dirais même une erreur impardonnable. Je ne vais jamais dans ce genre d'endroit, je m'y ennue beaucoup trop.
- Mais vous avez bien tort, chère Madame. Voici des lieux inutiles mais ils permettent - comment vous disez donc ? - de se sentir chez soi, d'être avec des personnes de même identité ; ici, dear Madame, nous savons qui est qui; et se connaître, c'est aussi celà le pouvoir, n'est-il pas vrai ? Et dites-moi, sur quoi donc allez-vous nous entretenir ?

Anna Dupont de plus en plus furieuse contre elle-même maugréa qu'elle allait parler de l'exclusion et des exclus et. . .

- Ah, mais c'est très intéressant », intervint son vis-à-vis de table, auquel personne ne s'intéressait. « Permettez-moi de me présenter, Madame, je suis Rémi Aubert, le Ministre de l'exclusion
- Aoh, very well », s'amusa l'historien anglais, « c'est donc comme chez nous, alors; c'est donc vous qui donnez les numéros d'exclusion. . .
- Pardon ?
- Oui, chez notre pays, nous confions à chaque exclu un numéro. Et tous les mois notre ministre, le même comme vous, tire des numéros, pour gagner une chose, par exemple le logement, ou la nourriture, ou les vêtements - toutes ces choses, vous voyez. C'est très apprécié, la BBC donne les listes, les personnes attendent beaucoup ces choses-là. Ce n'est pas chez vous pareil ?
- Eh bien, c'est un peu plus compliqué. Nous n'avons pas de numéro et. . .

Un type se présentant du Budget et des Finances intervint inquiet, assurant que le ministre voulait seulement dire qu'il était surtout

là pour le geste, de toute façon c'était clair, on n'avait pas de sous à mettre dans l'exclusion, même pour des lots de consolation.

- Les chers exclus doivent être bien déçus, compatit l'historien anglais
- Oui, chers, très chers, soupira le ministre ; et mon ministère grossit à vue d'œil, il en arrive de partout » Il jetait un regard assassin au Budget : « c'est comme les vases communicants : plus il y en a, moins j'ai de fonds.

Le voisin de l'avocate - le type qu'elle avait poussé du strapontin - maigre et strict, lunettes, cheveux gris, prit la parole en grimaçant un tic qui ponctuait chaque fin de phrase.

- Eh bien, n'est-ce pas, dans mon ministère des Vieux âgés, si proche du vôtre, mon cher collègue, n'est-ce pas, je suis assez satisfait, je n'ai pas ce problème, n'est-ce pas. Je n'ai pas de fonds non plus, comme vous, n'est-ce pas, mais si le nombre de mes clients s'accroît très rapidement - nous sommes un pays âgé, n'est-ce pas - par contre de l'autre côté il décroît, n'est-ce pas, et de manière en somme définitive, sans risque de retour, n'est-ce pas, si vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas ?
- Aoh, félicitations dear Monsieur » approuvait l'Anglais « Vous avez le bon ministère ; il faudra que je dise par chez moi cette chose. Merci infiniment de cette riche idée, si je puis dire, n'est-ce pas...



Quand l'avocate Dupont s'échappa de son colloque après avoir invectivé la salle et s'être taillée un gros succès, elle trouva un SMS sur son portable signé Paulo : « ton Giordano est revenu et te suit à la trace. Appelle-moi. » Paulo savait que Anna refusait catégoriquement de rédiger lesdits SMS, qu'elle estimait par essence incompatibles avec sa déontologie.

- Bon, dit Paulo quand elle l'appela. Ce salaud de Giordano a réapparu ; il t'a envoyé un mail qui nous parle de Strasbourg. J'y

comprends rien et j'ai pas envie de chercher. Il est plus long que les autres, mais je te l'envoie pas par MMS, hein – je te connais. Ecoute ce machin incroyable :

« Chère voix,

Galilée me parle, mais c'est à vous que je consacre mon œuvre.

Vous êtes là-bas à Strasbourg, cette ville de la route près de laquelle j'ai enfin totalement accompli la première œuvre que je vous ai dédiée.

J'ai tenu parole : vous trouverez mon œuvre dans le tombeau de la pierre au vin.

Lorsque l'irrationnel et le mal mourront, vous saurez, à chaque fois, que j'ai agi en votre nom et pour le triomphe de la science, de la raison et l'intérêt de l'humanité.

Giordano Bruno »

Anna eut un sale choc : comment Giordano Bruno savait-il où elle se trouvait ? Une éventualité plus inquiétante s'insinua sournoisement dans son esprit : et s'il était intervenu pour qu'elle participe à ce colloque ? Pressée, elle n'avait rien vérifié, pas demandé qui avait donné son nom. On la contactait souvent pour participer à ce genre de grand bazar, surtout depuis qu'elle causait dans le poste. Mais comment avait-il pu faire ? Elle essayait de se raisonner, mais imaginer que quiconque la surveillait la mettait dans un sale état de fureur.

Anna Dupont ne rigolait pas quand il s'agissait de sa liberté : elle était prête à démolir à mains nues n'importe quel malotru qui s'aviserait d'y porter la plus petite esquisse d'atteinte. Et elle haranguait régulièrement les égarés qui osaient soutenir devant elle des théories de type religieux archaïque, comme elle disait, ne laissant aux bonnes femmes que quelques tristes miettes de vie. Elle était bien décidée à dénoncer haut et fort cette régression vers de sinistres époques.

- La liberté d'aller et venir, nous les femmes nous l'avons gagnée. Nous en savons le prix. Pas question de laisser quiconque, essentiellement du genre masculin, nous la reprendre !

Giordano Bruno qui l'inquiétait vaguement jusque-là lui sembla soudain infâme et dangereux ; et la dernière phrase du message,

répétitive et menaçante, ne la rassurait pas. Après une pensée furtive pour Wendig et sa paranoïa, elle décida de se raisonner et d'agir.

- Bon Paulo - j'ai les coordonnées de Wendig, je pense qu'il serait utile de le contacter sans tarder et d'envisager avec lui deux ou trois éléments paranormaux, y compris ces missives de Giordano Bruno... Il aura éventuellement une piste, voire une réponse, hypothèse que je ne dois pas négliger.

Anna pouvait prolonger son séjour, hôtel payé pour deux jours encore si elle voulait, lui avait-on dit. Ses petites affaires parisiennes attendraient bien. Et Strasbourg lui plaisait : elle y avait jadis suivi très distraitement des études de droit, bien plus occupée par le recensement systématique et consciencieux des brasseries, des Winstubs⁷ et autres lieux attachants de la ville.

Il était temps de revoir ses souvenirs.



Wendig habitait une maison alsacienne à colombage qui faisait le coin entre la rue Sainte Barbe et la Grand Rue, tout près du centre de Strasbourg. L'endroit avait jadis été un haut lieu de résistance du petit peuple strasbourgeois, devenu au fil du temps le lieu maudit où l'on parquait les pauvres dont on ne voulait pas dans les beaux quartiers périphériques, et où personne ne s'aventurait le soir. Mais en trente ans, depuis le départ de l'avocate Dupont, les choses avaient bien changé, illustrant magistralement l'évolution du monde avec son concours bien connu du « lancer de pauvres » : le gagnant est celui qui parvient à jeter les pauvres le plus loin possible des centres ville. Il y a de nombreux concurrents, vu que le prix n'est toujours pas attribué...

Les anciens passages glauques et grouillants de vie du centre strasbourgeois avaient viré en rues bourgeoises silencieuses, fermées, ripolinées, hautement protégées, avec maisons pesantes et bien astiquées, interphone, vidéosurveillance et biométrie à l'entrée.

⁷N d T : Difficile de traduire cette expression alsacienne : « débits de vin » ne rend pas l'atmosphère des lieux, bières et vins, tartes à l'poignon et « Flammkuesche », les tartes flambées spéciales du coin. Vaut largement le détour...

Anna Dupont sonnait depuis cinq minutes chez Wendig qui ne répondait toujours pas quand un voisin méfiant entrouvrit la porte ; il se calma quand elle sortit à tout hasard sa carte d'avocate patentée et confirma que Wendig était absent ; ils étaient un peu inquiets dans la maison où tout le monde se connaissait : depuis deux jours on n'avait plus de nouvelles. Wendig était pourtant connu pour sa méfiance.

- Avec les esprits et tous ses ennemis, pensez. A chaque absence, il nous donne des instructions extrêmement précises, met un double de sa clef à la banque, dans un coffre accessible en cas d'urgence au seul directeur. Mais là, il est parti sans rien dire ; ça nous étonne, ce ne sont pas ses habitudes...
- Bon, je vous remercie ; je vais lui laisser un mot et je reviendrai demain. Je l'appellerai de toutes façons.



Le lendemain, Anna Dupont était réveillée sur le coup des dix heures par l'intempestive sonnerie de son portable. Paulo l'avait bidouillé pour y mettre ensemble « Le temps des cerises » et l'hymne de la Légion « Tiens voilà du boudin », pour lequel il avait une vraie passion. Un jour, l'engin avait sonné en pleine audience pénale : le président qui était un redoutable démolisseur de prévenus avait un passé légionnaire caché. Dès les premières notes, il s'était levé droit dans sa robe, pour un salut au drapeau. On l'avait évacué en transes, et le procès avait été renvoyé devant des juges plus conformes, au soulagement de l'avocate Dupont. Elle avait gardé la sonnerie en souvenir reconnaissant.

Anna hésita à réaliser un de ses vœux confus mais récurrents, à savoir démolir l'objet d'un grand coup de poing, avant de se résigner à répondre et insulter le malotru qui la dérangeait. C'était Paulo ; il s'étiolait sans Anna et lui intima fermement l'ordre de ne pas traîner trop longtemps là-bas, dans ces contrées sauvages forcément hostiles : il ne pardonnait pas à l'Alsace le maintien du concordat entre l'Eglise et l'Etat et le salaire des prêtres payé avec les impôts qu'il aurait eu l'obligation de verser, s'il avait gagné quelques sous au-delà du RMI.

Surtout, il était très énervé : Giordano lui avait balancé un autre message, dont il ne comprenait toujours pas le sens, mais qui l'inquiétait de plus en plus.

- Bon, je te lis la chose, Anna, mais fais attention, ce type est dangereux, tu avais raison. Méfie-toi et reviens vite dans nos lieux civilisés. Ecoute plutôt ça :

« *Chère voix,*

La presse vient à notre secours dans notre juste lutte. Je vous invite à vous en préoccuper. Mon œuvre pour vous s'y révélera.

Lorsque l'irrationnel et le mal mourront, vous saurez, à chaque fois, que j'ai agi en votre nom et pour le triomphe de la science, de la raison et l'intérêt de l'humanité.

Giordano Bruno »

Entre nous, ton Giordano, il radote, hein, avec sa dernière phrase... »

Réveillée et mal à l'aise, l'avocate Dupont fit monter un petit-déjeuner double et la feuille du coin : « Les Premières Nouvelles d'Alsace », autrement dit les très régionales et fameuses « PNA ». Elle hésita à ouvrir le journal, avec la sensation incontrôlable qu'après sa lecture, les choses ne seraient plus les mêmes. Enervée par ce constat - « Je donne raison à Wendig et ses théories fumeuses » - elle s'obligea à lire posément la feuille de chou du coin en se convaincant qu'il n'y avait pas à s'en faire.

Mais la nouvelle était là, en deuxième page, bien visible :

« *Un spécialiste du paranormal meurt dans des circonstances mystérieuses* »

Le Professeur Charles Wendig, directeur du Laboratoire de Parapsychologie de l'Université de Strasbourg, a été retrouvé hier noyé dans un tombeau datant du 11^{ème} siècle situé dans la commune de Winstein. La macabre découverte a été faite par deux promeneurs qui l'ont immédiatement signalée à la gendarmerie. Les premières constatations permettent de conclure à une noyade accidentelle, malgré la profondeur modeste du tombeau. On suppose que Monsieur Wendig a été pris d'un malaise en examinant l'objet qui avait déjà excité sa curiosité à plusieurs reprises. Il

avait écrit un livre sur le sujet « Le mystère du tombeau » : d'après une légende locale, le tombeau de Winstein se remplirait d'eau de façon mystérieuse. On s'interroge sur le fait que le couvercle du tombeau ait été retiré et placé à plusieurs mètres de distance, ce qui paraît au-dessus des forces d'un homme seul⁸»

Après une pensée émue pour Wendig, Anna jura tout haut ; pas question de gober le coup de l'accident : le message de Giordano Bruno ne laissait aucun doute, c'était une revendication d'assassinat.

Il fallait résolument prévenir les autorités, mais d'abord appeler Paulo : son faux flic Marcello aurait peut-être quelques vieux réflexes policiers appropriés à ce qui venait de se passer ; et après tout, peut-être trouver une piste acceptable ?



Paulo avait contacté Marcello de toute urgence après le message d'Anna. Quand elle avait appelé, il travaillait pour la radio sur des nouvelles américaines bien gratinées avec Ralph, lequel revenait d'une petite ballade culturelle du côté de la Méditerranée. Tout en traduisant, Ralph lui racontait ses visites à diverses bibliothèques de Nîmes et d'Arles, à la recherche de vieux manuscrits qui parlaient de la présence romaine dans le coin. Sa dernière passion, c'était l'Empire romain : il voulait comprendre comment ce grand colonisateur avait pu s'effondrer si brutalement. En douce, il espérait que ça lui donnerait des solutions pour décrypter le monde chancelant qui l'entourait, confirmé Outre-Atlantique à travers les nouvelles de Paulo qui dévoilaient les turpitudes de quelques grands financiers.

Marcello arriva là-dessus, d'une humeur à couper au couteau. Sa copine du moment l'avait planté là parce qu'il avait refusé de mettre la main à la pâte côté vaisselle. Ça commençait à devenir inquiétant, ces filles qu'il choisissait pourtant bien stupides et qui se mettaient aux débilites féministes... Pour l'heure, il réfléchissait à des stratégies, des tests, voire des interrogatoires serrés pour éviter de

⁸N d T : article signé par le journaliste C. Sebastien, dont on lira avec intérêt quelques écrits notoires (Les mystères de Schéhérazade enfin racontés à ses amis ; Le droit d'auteur est-il soluble dans l'eau ? etc.)

nouveaux désagréments. Enervé, il clama en entrant qu'il n'en avait strictement rien à foutre de la fin de Wendig : se noyer dans un tombeau, c'était tellement con que c'était plutôt une fin morale à l'histoire.

Mais Paulo insista pour qu'il saute illico dans le premier train strasbourgeois et rejoigne Anna. Pas question que lui-même envisage un déplacement aussi inconséquent, rapport au très important travail qu'il commençait ici même dès tout-à-l'heure : bricoler avec Momo un nouveau matériel ultra-secret pour le moment, histoire de démolir les saloperies de tous les Big brothers mondiaux, qui voulaient nous classer, nous structurer, nous identifier et nous contrôler en volant nos traces corporelles.

- Bon Marcello, faut que tu passes aussi au bureau d'Anna récupérer un des bouquins de Wendig « Le mystère du tombeau » - elle pense qu'il a peut-être un lien avec cette mort qu'elle juge extrêmement suspecte. Et pas d'entourloupes : tu y vas, avait intimé Paulo.

Là-dessus, il se mit à démontrer à Ralph que sa théorie poétique sur Giordano Bruno, qu'il soutenait toujours, était largement surfaite.

- Ralph, depuis que t'es en France, tu pédales dans le décalage. Ici tu représentes l'Amérique, merde, l'oublie pas. Si tu continues, on va te recycler une semaine chez un Mac Do...

Effrayé par la perspective, Ralph promit qu'il ne ferait état de ses déductions que lorsqu'elles seraient vérifiables.



Avant d'arriver en gare de Strasbourg rénovée pour cause de TGV, Marcello s'était tapé avec résignation « Le mystère du tombeau » de Wendig, sans y trouver quoi que ce soit d'utile.

L'affaire n'était pas neuve pour lui, il en avait entendu parler jadis par une de ses copines, une fille comme il les aimait, mignonne et bien débile. Elle s'était entichée de parapsychologie qui faisait un ta-

bac dans ses revues pour bonnes femmes ; du coup, elle allait régulièrement chez une voyante, se faisait tirer les cartes à tout bout de champ, et consultait son horoscope avant d'envisager la moindre démarche. Elle soutenait que le paranormal existait, et l'avait prouvé avec un article de journal qui décrivait un tombeau magique : on y parlait d'un très vieux tombeau en marbre totalement fermé, qui se remplissait régulièrement d'eau miraculeuse aux effets magiques connus de longue date, selon les habitants du village qui assuraient avoir des preuves locales de la chose. Pour appuyer ses affirmations, la copine avait dit que la télé avait même fait une enquête très sérieuse sur le sujet, elle l'avait vue, il y avait des vrais scientifiques, si, si, un physicien Wendig très fort, qui avait fait des tas de calculs incontestables.

Elle lui confia un jour sous le sceau du secret qu'elle-même éteignait parfois les lampadaires la nuit dans les rues, juste en passant à côté, c'était arrivé au moins deux fois : un parapsychologue lui avait assuré que ce n'était pas un hasard, c'était du paranormal, avec intervention possible d'intelligences extérieures qui utilisaient son enveloppe charnelle.

Il était temps pour Marcello de se tirer : il n'était pas de taille à débattre avec des esprits anti-monopole EDF...

Le bouquin de Wendig portait bien sur le tombeau en question et sur les divers calculs et analyses qu'il affirmait avoir effectués, démontrant d'après lui l'impossibilité d'une autre cause que paranormale pour expliquer le phénomène extraordinaire du remplissage d'eau. Selon ses affirmations, personne n'avait pu trouver une explication « rationnelle » à ce tombeau épisodiquement rempli d'eau, bien entendu en dehors de tout épisode pluvieux.



Strasbourg brillait sous la pluie ; le temps était humide depuis quelques jours et rendait la ville féérique. On avait envie de laisser tomber les petites occupations stupides du quotidien pour se réfugier dans les maisons alsaciennes tièdes et douces, et y attendre simplement que le temps passe.

- Pas question, soupirait Anna ; il faut s'occuper de Wendig. » Et de Marcello qui débarquait de son train, furieux d'avoir cédé à Paulo. Il n'en avait rien à foutre de Strasbourg et l'Alsace, il ne supportait que Paris, et se demandait comment il allait se tirer de cette histoire stupide. « Me voilà obligé de supporter l'avocate infernale, et de réfléchir à une hypothèse plausible pour un meurtre supposé, comme jadis ; quelle tuile, moi qui étais si tranquille ».

Si Marcello et Anna n'étaient pas ravis de se revoir, ils avaient du moins les mêmes gros doutes sur la thèse de l'accident : Wendig noyé tout seul dans le tombeau miraculeux, c'était trop beau pour être vrai... Or le temps comptait, il fallait vérifier la chose sans tarder. Ils décidèrent donc de visiter les lieux de concert, à Winstein – la pierre du vin, en traduction, comme l'avait écrit Giordano Bruno dans son dernier message.



Winstein était un vrai village du vignoble alsacien, avec remparts fortifiés, maisons en carte postale, colombages et fenêtres fleuries, bâties en cercle autour de la chapelle romane. Le vieux tombeau était adossé à la chapelle, avec un écriteau qui expliquait sa légende. On ne savait pas très bien pour qui il avait été fabriqué, sans doute vers le X-XI^e siècle, et on pensait que les objets et restes divers qui s'y trouvaient avaient dû disparaître dans différents pillages, même si les gens du coin assuraient qu'étant magique, il n'y avait jamais eu personne dedans, sauf évidemment des esprits. Il était construit en vieux marbre fatigué par le temps, mais qui avait bien tenu le coup.

Il attirait des touristes classiques et quelques passionnés du type Wendig. Mais depuis la découverte de son cadavre, un vrai, bien tangible, le maire de Winstein se frottait les mains : c'était une sacrée affaire, on parlait à voix basse de la mort mystérieuse d'un spécialiste du paranormal dans les eaux du tombeau, les hypothèses les plus folles circulaient, les gens accouraient de partout. On allait enfin pouvoir inaugurer tranquillement le projet auquel Wendig avait largement collaboré : « Le musée de l'étrange ».

Dès leur arrivée et sans hésiter, Marcello planta là l'avocate Dupont empêtrée à discuter avec un autochtone dans des balbutiements d'alsacien. Il alla frapper à la porte de la gendarmerie, se présentant comme un détective qui travaillait pour Wendig, enquêtant avant sa mort sur les menaces qu'il avait subies, et pouvant donner des informations.

- Vous pensez que sa mort est suspecte ? attaqua-t-il.
- Peut-être, mais on n'a pas beaucoup d'éléments pour le moment. On penche plutôt pour l'accident. Le type était connu, il venait régulièrement inspecter le tombeau.
- Accident ? Mais allongé dans le tombeau – il n'a pas pu faire ça tout seul !
- Si, si : le diacre de la chapelle nous l'a confirmé : il s'allongeait souvent dans l'objet, pour vérifier ses hypothèses, qu'il disait.
- Mais il est mort de quoi ?
- Noyé, il est mort noyé.
- Il se serait allongé tout habillé dans le tombeau rempli d'eau ? Ça ne tient pas debout...
- Oui, c'est un élément qui nous ennuie un peu ; mais il était bizarre, ce type, hein ; tout le monde nous l'a confirmé. En tout cas, l'accès au tombeau est interdit au public, qui peut seulement regarder de loin, mais Wendig avait une dispense, hein, une autorisation du maire... Il venait souvent tôt le matin faire ses petites manipulations, d'ailleurs l'heure approximative du décès se situe vers les 6-7 heures
- Mais ce couvercle, en marbre, à cinq mètres du tombeau – il ne pouvait pas le soulever tout seul... C'était un maigrichon, il aurait fait comment, à votre avis ?
- On suppose qu'il s'est fait aider, on cherche la personne qui aurait pu le faire, comme chaque fois qu'il venait. Mais il n'y a les empreintes bien fraîches de Wendig que sur le tombeau, pas sur le couvercle. Et le jardinier qui lui filait normalement le coup de main n'était pas là depuis une semaine, on a vérifié...

- Vous me dites qu'il n'y a pas ses empreintes sur le couvercle. Il avait des gants ?...
- Non, non, on n'a rien trouvé...

Le gendarme s'énervait, il sentait bien que l'autre voulait lui faire dire des choses. Lui pensait de toutes façons que ledit tombeau était bizarre, c'était connu, il avait très bien pu jouer tout seul un tour à sa façon. Qu'est-ce que l'autre idiot allait foutre à embêter ce vieux tombeau bien tranquille, avec ses eaux miraculeuses ? Elles lui avaient pas réussi, il s'était allongé là-dedans, et hop, c'est tout ; c'était bien fait finalement...

- Bon écoutez, moi je suis pas obligé de vous répondre, hein. Si vous voulez plus de détails, débrouillez-vous avec la procureure de Strasbourg...

L'avocate Dupont n'avait pas eu plus de succès dans son enquête auprès des autochtones, qui persistaient à dire que le tombeau s'était vengé des trop nombreuses incursions de Wendig qui débarquait souvent, y compris la nuit.

Depuis une heure, elle attendait Marcello, faisant les cent pas, en rage qu'il l'ait plantée là sans un regard. A sa vue, elle l'interpella froidement :

- Monsieur Marcello, soyons clairs : j'exige que pour toute démarche, gendarmesque ou autre, vous me préveniez avec un minimum de courtoisie si vous estimez ma présence superflue ; et je me réserve le droit absolu de vous contredire, voire de passer outre à vos décisions arbitraires. Je vous prie par ailleurs de m'indiquer ce qui vous a été communiqué dans ces lieux où vous n'avez pas daigné me conduire.

Si Paulo avait cru procéder à une réconciliation, c'était mal vu. Ils rentrèrent à Strasbourg dans deux compartiments différents.



- Je suis l’avocate de M. Wendig », dit Anna Dupont à la procureure de Strasbourg dont elle avait forcé la porte malgré la résistance affolée des secrétaires. « Je l’ai défendu dernièrement, et je m’inquiète beaucoup depuis que j’ai appris sa mort. On me dit que vous allez classer l’affaire ?
- Qui vous a dit ça ?
- La gendarmerie, Madame...
- De quoi se mêlent-ils, ces tristes incompetents ? Ils ne croient tout de même pas que je vais classer l’enquête avec les questions qui se posent dans ce dossier. Pour qui ils se prennent, ces incapables ? C’est moi qui décide ! Bon, vous avez des choses à me dire sans doute ?
- Absolument.

Là-dessus l’avocate, heureuse de rencontrer une femme à poigne qui ne s’en laissait pas compter, lui raconta à quelques détails près l’affaire Giordano Bruno. La procureure ne disait rien ; à la fin du discours d’Anna, elle se leva.

- Bon, vous confirmez ma décision ; je prends immédiatement un réquisitoire introductif et je file l’instruction au juge Petiot. Je vous emmène le voir, on va discuter avec lui. Evidemment, il faudra régulariser votre statut – égérie et victime de Giordano Bruno, ça risque de ne pas entrer dans les petites cases d’une enquête judiciaire ; on va vous trouver une solution...

Elle saisit le dossier « Wendig » posé bien en évidence sur son bureau, et en sortit une feuille :

- Tenez, là, dans le dossier, vous avez une héritière potentielle qui s’est manifestée, Estelle Wendig, elle dit être sa fille adoptive ; je vous file ses coordonnées, on l’a localisée du côté de l’Inde. Essayez peut-être avec elle...

CHAPITRE 6

CA faisait un mois que Wendig s'était noyé dans son tombeau, et l'enquête n'avancait pas. Son incertaine héritière planait au loin dans une madrasa indienne à la recherche de la fusion avec le grand Tout ; elle avait distraitement accepté la présence de l'avocate Dupont pour suivre l'instruction en tant que sa représentante officielle et même envoyé un gros chèque d'honoraires avec un montant inconnu jusqu'ici par Anna. Secouée, elle l'avait montré à Paulo pour être sûre du chiffre, compte tenu de sa vision modérément fiable. Paulo avait ricané aussi sec, l'accusant de scandaleux complot alsacien : il connaissait sa passion pour le coin, Strasbourg, sa cathédrale, ses maisons à colombage, ses cigognes, et surtout sa choucroute.

Mais l'enquête piétinait – les instructions, c'est long, ça vous dure tranquillement des années si on n'y prend pas garde, Anna Dupont le savait par expérience professionnelle. Les enquêteurs divers butaient sur l'absence d'autres empreintes sur le couvercle, qui avait

été posé à cinq mètres du tombeau. Ils avaient fouillé tout autour, mais là c'était le contraire, un vrai saccage : la chapelle et son tombeau étant visités tous azimuts, on avait trouvé des empreintes en tous genres, toutes marques de chaussures, toutes races, animaux compris. Une véritable collection... On n'était pas sorti de l'auberge.

- Ouais, en tout cas moi je vois pas le Wendig soulevant ce truc à mains nues ; d'après ce que tu m'en as dit, Anna, c'était quand même le petit modèle.
- Paulo, on est tous d'accord là-dessus – mais qui a fait ça ?

De son côté, Marcello cherchait en vain une esquisse d'idée, il avait envisagé une solution, mais c'était tellement compliqué qu'il préférerait ne rien dire ; d'autant qu'Anna ne ratait aucune occasion de le massacrer avec des arguments cinglants, en usant de sa superbe voix qui figeait quiconque en dévotion.

Avant de quitter Strasbourg, l'avocate et Marcello avaient fait un détour par le fameux labo de Wendig, qu'ils avaient déniché dans un coin perdu au fond d'un vague couloir de l'Université scientifique Pasteur. A l'entrée du bâtiment dédié à des recherches sur la chimie, le type qui les avait renseignés s'était marré. Il avait expliqué en gros que, oui, il y avait bien un « laboratoire » Wendig ; on lui avait fait une place dans une pièce désaffectée, tout en haut d'une tour mal construite qui avait la sale manie de bouger : l'architecte de la chose n'avait pas prévu que sa structure haute fausserait tous les calculs des instruments de précision pour cause d'instabilité dans les moments venteux, assez fréquents finalement. On avait rapidement rapatrié les labos chimiques dans des locaux moins bougeurs et plus propices à la science ; ça faisait bien longtemps qu'on ne mettait plus que des bureaux administratifs dans la tour infernale.

On y avait donc solennellement et sans rire installé Wendig, auquel on filait parfois quelques engins de mesure inutilisables pour cause d'âge ou d'accident et qui de toutes façons ne pouvaient pas fonctionner dans cet endroit trop remuant – élément qu'on avait oublié de lui préciser. Il ne s'en était jamais aperçu... Et on l'avait mis sous observation scientifique sans faille, certains souhaitant mener quelques études sur les ravages du paranormal dans les esprits au détriment de la science. Mais là, on était bien embêté par sa dispari-

tion, rapport à tout le fatras qu'il avait laissé, et dont on ne savait pas trop quoi faire.

Wendig avait pompeusement intitulé son bureau : « Centre de recherches paranormales », et collé une affiche illustrée sur la porte avec traduction en anglais. L'avocate se rappelait qu'il avait parlé du succès de ses recherches auprès des Américains, « tellement intelligents et travaillant sérieusement dans le domaine du paranormal, pas comme ces Français stupides qui ne comprennent rien à rien ». Il avait d'ailleurs reçu des fonds états-uniens provenant d'une fondation riche et largement portée sur le paranormal. L'Université en avait aussi sec récupéré une bonne partie, histoire de se rembourser des mois de mise à disposition gratuite de locaux, comme elle l'avait précisé malgré la réticence du bénéficiaire, radin jusqu'à l'os. Mais il s'agissait aussi et surtout de monnayer son silence universitaire quant à ses opinions véritables sur les activités de Wendig, lequel n'hésitait pas à citer l'Université Strasbourgeoise des Sciences pour assoir la renommée de ses travaux.

Les dossiers de Wendig étaient méticuleusement classés ; Anna Dupont espérait y trouver des indications sur le « messenger souple de la nuit », ou sur Giordano Bruno – Wendig soutenait avoir quelques idées sur les sujets. Mais ils n'avaient rien découvert, sauf un élément qui troublait l'avocate : il y avait des vides dans l'ordre méticuleux des dossiers, précisément sous les lettres G et M – G, Giordano Bruno ; M, messenger souple de la nuit, pensa Anna. Elle se rappelait que Wendig avait promis de la contacter à propos de Giordano et du messenger ; et vu son obsession méticuleuse destinée à démontrer ses qualités scientifiques, il avait obligatoirement ouvert des dossiers sur les thèmes en question.

L'absence des dossiers ne collait pas avec la mentalité du bonhomme : habituée du désordre, l'avocate savait ce que représentaient l'ordre pour les accrocs de la chose. Wendig était un maniaque, il n'aurait jamais viré de dossiers sans une petite explication, et n'aurait pas supporté de laisser des espaces vides démolir la parfaite image de son ordre méticuleux, et preuve à ses yeux de sa totale rationalité.

Marcello s'était contenté de hausser les épaules : il y avait tant d'explications possibles qu'il ne fallait quand même pas trop divaguer, avait-il ricané avec un regard retors. Et une disparition dans cet antre

du paranormal, après tout ça n'avait rien d'étonnant ; les dossiers allaient sûrement réapparaître un jour, hop - y avait qu'à attendre. Si ça disait à l'éminente avocate, il ne l'empêcherait pas, elle pouvait bien rester le temps nécessaire, mais lui se tirait...

Ils étaient donc partis, mais Anna Dupont gardait l'impression confuse qu'ils auraient dû persister dans leurs recherches. Le type de l'entrée qui s'ennuyait dans son cagibi les arrêta, histoire de raconter des anecdotes sur Wendig, en soulignant combien il était maniaque et rigide - « avec le nom qu'il avait, c'était plutôt drôle - ben oui, Wendig en allemand ça nous donne souple, non ? ». Anna, saisie, réalisa qu'elle aurait du réagir très vite devant ce nom pourtant bien germanique et comprendre le message de Giordano qui avait lancé toute l'affaire : messenger souple de la nuit - Wendig avait compris, lui, et il avait pris peur... Un peu de mystère se dévoilait enfin, très rationnellement



Pour l'heure et pour avancer, Paulo avait décrété qu'on devait inviter l'association « Le Réseau de la Raison », dont Anna n'avait rien dit à la procureure de Strasbourg : ils connaissaient sûrement Wendig de fond en comble s'ils lui avaient flanqué trois procès ; on aurait peut-être plus d'éléments pour comprendre, et eux, ils auraient peut-être une idée sur Giordano Bruno, retourné depuis quelques temps planer dans les limbes silencieux du cyberspace.

- Bon, on n'aura pas Math le matheux ; il s'est tiré une semaine pour enregistrer le chant des oiseaux dans le Périgord... Pas question de le déranger. Je l'ai appelé sur son portable un jour qu'il guettait en Bretagne : j'ai cru qu'il allait revenir illico me démolir sous prétexte que j'avais effrayé un bruant mélanocéphale. Il paraît que la présence de la bestiole serait exceptionnelle dans nos contrées... Donc c'est tout vu : il n'est joignable que quand il s'emmerde à rien foutre dans son Haut Institut mathématique.
- Bruant mélanocéphale, c'est divinement poétique, non ? dit Ralph.

Ralph prenait systématiquement le parti de Math, qui n'aimait pas plus que lui les ordinateurs dont il n'usait que par obligation professionnelle : vu les méandres compliqués de son cerveau, il avait largement de quoi s'occuper avec lui-même, sans s'énerver sur des machines au fonctionnement nettement plus rudimentaire. De toute façon, il préférerait accumuler les bouquins ; il prenait même le temps de les lire pendant ses interminables séjours dans la pesante usine à mathéux. Ca plaisait bien à Ralph qui se sentait moins seul.

– Et si je te traite de bruant machin, tu trouves ça poétique, Ralph ?

Avant que Ralph ait pu répliquer, la sonnette de Paulo se déclencha. Tout énervé, Paulo faillit se lever avant de se rasseoir en dignité : si c'était le Réseau, il fallait faire face.



Les scientifiques du « Réseau de la Raison » avaient amené du renfort : puisque c'était le Réseau qui intéressait leurs interlocuteurs inconnus, mais recommandés par Math, ils allaient faire l'article. Ils étaient cinq, apportant des bouteilles diversifiées, dont une fracassée par accident pendant la montée des étages ; vu le tintamarre, on comprit rapidement qu'ils avaient perdu le meilleur des whiskies à cause de Laurent Worms, « Physicien de mes deux » comme l'indiquait une voix mécontente – une voix éraillée lui répliquant « Ça va, bien, biologiste de merde. Fais attention quand tu montes tes grands pieds ; on se cogne... »

Anna Dupont qui se souvenait des descriptions de Wendig reprétera tout de suite le plus grand, Vincent Lanoux, le biologiste barbu, apparemment le plus rigolard ; il y avait les deux physiciens de la photo de Wendig - Laurent Worms et Julien Courbet, que Lanoux appelait les Dupond et Dupont de la physique, ce qui fit rire Anna vu l'homonymie ; elle apprécia particulièrement les deux autres scientifiques de sexe féminin qui étaient là « pour la parité dans la lutte, hein » précisa Lanoux.

Il y avait Corinne Bernard la statisticienne – « la statistique, c'est l'avenir, asséna Worms, c'est totalement pas scientifique, mais ça démontre tout ce qu'on veut quand on veut, hein Corinne ? » Elle riait avec l'air d'être d'accord. La dernière, Yasmina Lakdar, biologiste comme Lanoux et bossant dans le même labo, troublait Marcello parce qu'elle était mignonne comme les petites qui lui plaisaient généralement ; mais il la soupesait avec méfiance en supputant chez elle une dose d'intelligence très largement superflue pour un bon usage de l'espèce femelle.

Les arrivants avaient tous jaugé les présents d'un œil rigoureusement scientifique avant de poser, satisfaits de l'examen, les bouteilles sur la table bancale de Paulo, où il avait déjà mis quelques pizzas en prévision.

Anna était surprise. Elle ne savait pas pourquoi - la remarque de Math sans doute - elle s'attendait à des échantillons scientifiques nettement plus stricts et rigides, genre intégristes de la raison.

- Voilà, c'est nous, le « Réseau de la Raison » clamait Lanoux, cheveux énervés et barbe dans tous les sens. « Et Math, il est là ? » ; devant la réponse négative :
- C'est bien dommage ; on aurait aimé le revoir pour le secouer un peu. C'est quand même lui qui nous avait trouvé ce joli nom pour l'association. Il a même élaboré les statuts, mais il nous a salement lâchés après. Soi-disant pour des oiseaux, c'est le comble. Il faudra bien qu'il s'explique un jour...

Là-dessus, il décréta qu'il allait simplifier les présentations : bon, ils étaient tous sur la même longueur d'onde, à traquer et démonter les es-croqueries de l'irrationnel en tout genre et tout lieu.

- On applique la bonne vieille méthode scientifique au tout et on bosse pas mal ; on va peut-être mettre un emploi-jeune sur le coup pour nous aider : il y a comme un raz de marée du paranormal par les temps qui courent. Nous n'hésitons pas à utiliser tous les moyens pour aider le Réseau, articles, télé, internet, même les procès – bien que ça ne soit pas toujours dans nos petits moyens financiers.

Sur la demande de Paulo, « anticlérical par tradition familiale et choix rigoureusement personnel », il ajouta que, oui, les machins reli-

gieux aussi, ils s'en occupaient quand ils débordaient des limites raisonnables qu'on pouvait leur assigner. Par exemple, la biologiste Yasmina était sur le coup de quelques imams islamistes qui assénaient des paroles d'origine divine notoirement anti-femmes sur internet. Mais contester Dieu, c'est un boulot autrement plus difficile, soupira-t-elle, surtout quand on est du côté féminin : il a quand même quelques bons milliers de siècles de domination à son actif...

Du coup Paulo leur balança fièrement son statut radiophonique, et jura qu'il les inviterait autant qu'ils voudraient dans son émission. Le biologiste Lanoux était aux anges, c'était le plus causeur, il s'y voyait bien et détaillait déjà les blagues qu'il balancerait aux drogués du paranormal.

Là-dessus Paulo, tout content de l'ambiance, décida qu'on pouvait bien attendre pour aborder les sujets trop sérieux. Il était même prêt à tourner le dos à ses bécanes infernales pour une ou deux petites heures :

- Attention, j'ai pas dit « lever le cul » hein ; pas question que je bouge de mon fauteuil.

Ledit fauteuil à roulettes fatiguées et grinçantes faisait pitié : il supportait le poids de Paulo depuis des années, on le devinait complètement écrasé, avachi, avec des bouts de tissu gris qui s'échappaient dans tous les sens ; personne n'était sûr de la couleur exacte, et Paulo ne savait pas non plus : il avait déniché le fauteuil dans un grenier, quand il se déplaçait encore - avant l'ordinateur ; autant dire dans des temps anciens, voire archaïques, qu'il avait oubliés.



Ils avaient déjà largement descendu les bouteilles quand Paulo décréta qu'il était temps de parler sérieusement, de résoudre enfin l'affaire Giordano Bruno qu'il allait exposer avec tous les détails, et accessoirement l'affaire Wendig. A son avis, il y avait un gros lien.

- Wendig, dit le biologiste Lanoux, on le regrettera bien, on lui doit de sacrés bons moments. Il mérite une belle épitaphe.

Mais penser à le noyer dans son tombeau magique, ça dénote quand même une certaine délicatesse chez votre Giordano.

- Ouais, dit Paulo, et pas de frais d'enterrement, tombeau en marbre, clefs en mains tout compris, le veinard devrait remercier Giordano..
- Allez, Wendig, s'esclaffa Lanoux, si tu nous entends, fais-nous un signe, donne-nous la solution, envoie-nous un message de l'au-delà, dis-nous qui est Giordano Bruno.

Anna qui revoyait Wendig tout maigrelet lui promettant de l'aide protesta – « laissez-le là où il est, il ne fera plus de prédictions paranormales, n'est-ce pas suffisant ? »

- Tiens Corinne, dit le physicien Worms, tu pourrais t'y mettre et nous faire une petite prédiction...
- Corinne, c'est notre grand divinatrice à nous », expliqua le physicien Courbet « elle prédit tout ce qui arrive vingt ans avant. Tout le monde se fichait d'elle quand elle avait prédit qu'on ferait payer l'eau de source qui dévalait libre et gratuite des montagnes. On n'a plus ri du tout quand ils ont sorti la première bouteille. Sa dernière prédiction exactement calculée en tenant compte du coefficient des polluants dans l'atmosphère, de l'accroissement inéluctable desdits associés au réchauffement de la planète, c'est que l'avenir commercial est du côté de l'oxygène : elle nous prédit pour bientôt le même coup des bouteilles, mais avec l'oxygène payant.

Vincent Lanoux qui avait déjà bien arrosé les pizzas de Paulo, ajouta que les derniers travaux de Corinne Bernard méritaient le détour : tenant compte de l'évolution de l'être humain dans les mégapoles mondiales, avec pour conséquence démontrée le rétrécissement inéluctable des espaces vitaux dans ces lieux, elle avait calculé le taux de compression supportable de l'humain moyen. Elle s'était basée sur une expérience tout ce qu'il y avait de plus scientifique qu'elle-même avait effectuée dans le métro aux heures de pointe, sur une période de plusieurs mois. La validité de ses calculs avait été saluée mondialement, quand elle avait publié la chose dans « The scientist », la revue américaine de référence.

- Ouais, acquiesça Corinne. Globalement, l’humanité a encore de la marge au vu de son taux possible et acceptable de compression – c’est rassurant, ça évitera à certains de lancer quelques idées morbides de sélection naturelle par la bombe ou la chimie, ou tout autre moyen permettant d’augmenter l’espace vital qui se rétrécit inéluctablement.
- Tu crois vraiment ça ? T’es bien naïve, soupira Paulo.

Ayant repéré le manège de Marcello du côté de Yasmina, Corinne ajouta qu’elle envisageait aussi de rédiger un article spécifique sur la résistance féminine aux situations de compression de type masculin, dont elle avait pu constater que, bien placée aux endroits stratégiques, elle produisait des effets très quantifiables sur l’élargissement de l’espace vital féminin.

Les deux physiciens tapèrent sur la table et demandèrent le silence : ils voulaient qu’on revienne à Wendig, rappelant qu’il les avait quand même bien occupés. C’était un de ces escrocs de l’irrationnel, qui prétendait démontrer avec des calculs bidons que la science n’apportait aucune réponse aux vraies questions. Il n’empêche que malgré les procès que le « Réseau de la Raison » avaient gagnés contre lui, et bien qu’ils aient systématiquement démontré que tous ses pseudo-calculs étaient totalement faux, il avait eu le gros succès avec ses bouquins et gagné un sacré paquet de pognon.

C’est là que Paulo posa la question de confiance : comment eux qui travaillaient sur la science expliquaient un tel succès ? Les gens n’étaient pas tous étroits du cerveau, merde, ils devaient bien s’apercevoir du tour de passe-passe, de l’escroquerie monumentale ; lui n’y comprenait rien... Vincent Lanoux haussa les épaules :

- Bah, les humains, ils ont désespérément besoin de croire à un ailleurs, n’importe lequel, aucune importance les habits de l’ailleurs, rouge, jaune, bleu, Dieu, Allah, les esprits, les extra-terrestres – sinon, comment supporter l’idée même de la mort ? Fini, terminé, plus rien, plus d’espoir, seulement les vers de terre qui grouillent et vous dévorent, et au bout rien, juste un squelette bien nettoyé... Vous faites quoi avec ça ?

Émile s’était immobilisé, sous le coup d’un gros choc – il n’avait jamais fait le lien entre lui-même et les vers de terre, et voyait sou-

dain son avenir d'un autre œil, carrément irrationnel. Quant à Ralph, il les regardait tous d'un air rêveur : l'irrationnel ne lui semblait pas si rébarbatif. Il adorait frissonner au clair de lune dans des endroits sombres et inquiétants, surtout avec une petite toute effrayée à ses côtés. Et il collectionnait les pierres magiques qu'il dégottait dans ses déplacements culturels, comme le raillait Paulo ; il avait lu en soupirant tout le baratin ésotérique autour du pouvoir des pierres dû à leurs vibrations – pouvoir d'origine magnétique ou céleste, selon le culte de l'explicateur concerné. Il s'était bricolé une jolie petite collection, avec des préférences pour l'améthyste, la turquoise et surtout le jade dont il aimait la profonde couleur verte, sensée apporter la paix intérieure et l'harmonie.

- La magie de ces pierres vient de leur beauté, Paulo ; elles dégagent des sensations insaisissables par la raison, de l'ordre de la poésie pure...

Il soutenait régulièrement qu'une croyance, même complètement déjantée, c'était bien plus efficace pour soigner les doutes et angoisses diverses qu'un tranquilisant ou un antidépresseur.

- Et les effets secondaires, Ralph, t'as réfléchi un peu aux effets secondaires de ton médoc « croyance », là ? - s'énervait Paulo - Massacres, guerres en tous genres et tous lieux sous la bannière de cinglés illuminés, machins religieux totalitaires, et j'en passe...
- Tu confonds fonctionnement collectif et individuel, Paulo, et t'as pas compris qu'avec ou sans croyance, l'espèce humaine se massacrera toujours, c'est génétique et ça lui plaît finalement, histoire de nous entraîner tout droit vers la grande destruction finale. Mais l'individu, Paulo, le type qui a peur, qui a froid, qui doute, il fait comment à ton avis ?

Paulo avait haussé les épaules en le traitant d'Américain douteux qui le faisait chier, et ils en étaient restés là.

Les scientifiques du « Réseau de la Raison » jurèrent solennellement sur les bouteilles présentes qu'ils allaient réfléchir à l'énigme de la mort de Wendig, et d'abord trouver une explication logique au couvercle du tombeau déplacé : Corinne irait prendre les mesures nécessaires, elle partait à Karlsruhe en Allemagne pour un Congrès sur les

statistiques russes pendant la période stalinienne ; elle pouvait faire un détour du côté de l'Alsace, et jouer à la touriste à Winstein.

Par contre, du côté Giordano Bruno, les choses devenaient plus confuses : vu l'heure et les bouteilles descendues, il s'éloignait tranquillement dans les brumes de l'incertitude. Anna était la seule valide car opposée par mémoire familiale à l'alcool - avec Momo qui dans ces moments-là, se souvenait de ses origines musulmanes avec nostalgie et ne buvait pas. Elle tentait de leur dire que ce qui l'inquiétait, c'était surtout le côté rationnel méthodiquement proclamé de Giordano. Mais personne n'écoutait, même pas Ralph qui aurait été d'accord.

Paulo décida qu'il était temps d'arrêter la séance quand le biologiste Lanoux se mit à expliquer sur un ton de confidences qu'il rêvait de monter un gros coup avec les trèfles à quatre feuilles bidouillés par OGM : les OGM, il était publiquement contre en tant que biologiste patenté. Mais officieusement il faisait comme les autres, et les utilisait à tour de bras.

- Oui, les OGM ça peut aussi servir au bonheur des gens. Si on calcule les coûts de revient et les bénéfices - héin, pensez, des milliers, des millions de trèfles à quatre feuilles, OGM certes - mais le bonheur, ça n'a pas de prix - et les obscurantistes, ils feront bien rigoler plus tard. C'est comme les bouteilles à Corinne, là.. . Allez, on s'y met tous ?

Worms et Corinne Bernard le saisissait déjà sous les bras ; mais il se leva en chancelant et en montrant le poing :

- On les aura tous, ces irrationnels, ces salopards, on les aura tous vous verrez ; à nous Voltaire et Diderot... Continuons le combat... Soyons sans pitié, ne les laissons pas bousiller l'intelligence de notre humanité... Et s'il n'en reste qu'un, nous serons celui-là...

Anna se rappela ce qu'avait dit Math à propos de Lanoux : le plus obsédé par sa lutte contre l'irrationnel...

CHAPITRE 7

Au bout d'une semaine, Paulo décréta qu'il fallait se bouger : on piétinait, on piétinait, et ça l'énervait. On n'avait plus de nouvelles de Giordano Bruno, son silence devenait pesant - « Finalement, il te manque, Paulo », avait rigolé Momo – et surtout, l'affaire Wendig n'avancait pas. Il fallait réagir. Ils avaient donc improvisé une petite réunion commune un mercredi après-midi où il faisait trop pollué pour traîner dehors. Vincent Lanoux, Laurent Worms et Corinne Bernard du « Réseau de la Raison » étaient là. Contacté, Math qui rentrait du Périgord avait précisé que son cerveau étant en phase de redémarrage, c'était un moment délicat, il ne se déplacerait pas ce jour-là, mais il serait salement ravi de revoir tous ceux du Réseau, surtout s'il y avait des membres féminins dans le lot.

Les hypothèses Wendig tournaient autour de l'énigme du couvercle du tombeau. Les membres du Réseau avaient bossé sur quelques figures de base : un camion de dépannage soulevant le couvercle – à éliminer, avait dit l'avocate Dupont, aucune trace de baignole, elles sont interdites dans le coin ; un hélicoptère auquel un

complice donnait un coup de main pour soulever le couvercle dans les airs – trop compliqué, avait rétorqué l'avocate ; et la plus simple : un costaud muni de gants, soulevant la chose à deux mains ; ça situait Giordano Bruno chez les sportifs, sans doute les haltérophiles : y avait qu'à faire un recensement, et hop, trier là-dedans les intellectuels, ça ne devait pas être trop difficile. Ils ajoutèrent que l'hypothèse extra-terrestre communément admise à Winstein, bien examinée, ne les avait pas convaincus.

Marcello trouvait les hypothèses un peu légères : il dévoila donc ses propres déductions. En discutant avec les autochtones, Anna Dupont avait appris que Wendig venait parfois la nuit faire quelques examens, et revenait le lendemain pour vérification. Pourquoi ne pas imaginer que le meurtrier – disons Giordano Bruno - l'avait accompagné la nuit, veille du meurtre, sous un prétexte quelconque, et l'avait aidé à enlever le couvercle, tous deux étant munis de gants ? Les cinq mètres pouvaient s'expliquer si Giordano avait voulu brouiller les pistes le lendemain pour accentuer délibérément le côté paranormal. Une fois Wendig noyé, ce n'était pas trop difficile pour un homme seul de repousser le couvercle suffisamment loin, surtout avec la légère pente descendante, comme l'avait constaté Corinne la statisticienne. Hypothèse à creuser, évidemment... Bon, il n'y avait pas vraiment de traces du genre sillon dans l'herbe.

- D'accord, dit Anna Dupont, mais il pleuvait depuis quelques jours, j'y étais. On peut penser que l'herbe humide s'est pliée sans rompre et a repris quelques heures après sa position initiale.
- C'est ça, dit Marcello surpris du soutien de l'avocate ; Il s'est quand même écoulé environ sept heures entre l'heure du meurtre, 6-7 heures du matin, et sa découverte à 14 heures...
- Mais ton couvercle, là, il était comment ? dit Émile
- Comment ?
- Ben oui, à l'endroit ou à l'envers ? S'il est à l'endroit, ton truc ça marche pas, on peut pas le pousser, ça bloquerait. Mais s'il est à l'envers, ça marche - surtout s'il est un peu incurvé...

Paulo rigolait, il connaissait les interventions troublantes d'Émile qui l'avait souvent aidé dans les moments d'incertitude. On

apprit du coup qu'Émile avait jadis bossé sur des chantiers de restauration, où il poussait à mains nues des énormes pierres. Il connaissait la manœuvre...

- Ecoutez Émile, les amis. C'est la sagesse, hein ? Allez, à vérifier » dit Lanoux, qui était pressé de partir : il bossait avec Corinne Bernard sur un nouvel article que le « Réseau de la Raison » allait sortir contre un partisan de l'irrationnel qui remplaçait Wendig dans les médias ; il en avait même déjà causé dans l'émission à Paulo, et Fred le directeur de la radio était d'accord pour filer un coin de programme spécifique au « Réseau de la Raison ».

Le nouveau sujet du Réseau, qui se faisait appeler Lucius, passait pour le grand médium du moment. Si Wendig tentait de démontrer ses thèses paranormales avec des calculs bidons, des raisonnements singés de la science, Lucius, lui, balayait toute approche pseudo-rationnelle : le paranormal est par essence indémonstrable, disait-il, inutile de s'embarrasser. Il avait un succès fou, et prédisait des choses dont tous les médias affirmaient qu'elles s'étaient réalisées.

Vincent Lanoux et Corinne Bernard qui travaillaient à vérifier lesdites prédictions en avaient déjà démonté quelques-unes. Et ils avaient réussi à savoir par différents contacts que Lucius ne se contentait pas de prédire, il agissait aussi.

- Il aura sûrement du succès auprès des ménagères : il paraît qu'il déplace et range les objets dans les placards par la seule pensée ; il semble aussi qu'il s'adonnerait aux pratiques de sorcellerie en tout genre. C'est un type bien plus dangereux que Wendig...

Deux heures après le départ de Vincent Lanoux et Corinne Bernard, Paulo se mit à hurler :

- Giordano, c'est Giordano...

Momo était là : il se précipita aussi sec sur un des appareils et se mit à tapoter comme un fou pour trouver le maudit Giordano dans les brumes du cyberspace – Paulo faisant de même de son côté. Le message était bien visible :

« Chère voix,

C'est avec grand bonheur que j'entreprends pour vous ma prochaine œuvre contre l'irrationnel et ses monstres.

Mon premier message se dévoilera demain, là où le chaman sorcier fait la magie, dans la troisième hauteur de ce lieu - triste hommage rendu à Hippocrate et La Pérouse - perdu au centre de la cité du bord de l'eau.

Giordano Bruno »

Momo hurla de joie : il avait réussi à capter une partie des coordonnées fluides de Giordano ; Paulo se précipita, mais Momo se levait déjà.

- Avec ce que j'ai enregistré, j'ai peut-être un début de piste. Bon je file au labo approfondir la chose. » Il exultait.
- Il t'a laissé tomber au bon moment, Paulo.
- Vous inquiétez pas, il va nous vérifier tout ça – foutez la main sur Giordano, ce serait trop beau. En attendant, on décrypte ce message de merde... Demain qu'il dit, il nous reste pas beaucoup de temps.

Émile s'énervait, il ne supportait pas le langage de Giordano.

- Cité du bord de l'eau, cité du bord de l'eau – il peut pas dire Bordeaux, l'autre intello pourri, comme tout le monde ?

Ahuri, Marcello regardait Émile, qui avait résolu tranquillement un bout de l'énigme. Mais Émile ne s'était même pas aperçu de l'effet produit, et le reste du message était plus complexe à déchiffrer.



La rue était sombre et sordide, bourrée d'immeubles prêts à craquer et d'hôtels minables, abandonnée des services publics depuis longtemps.

Marcello repéra vite l'Astrolabe – on se demandait qui avait bien pu donner un nom pareil à un hôtel aussi miteux, lézardé du

haut en bas. Avec l'aide de Ralph, ils avaient déterminé que le message devait viser un immeuble à étage, et finalement trouvé le nom d'un hôtel, situé au centre de Bordeaux : l'explication de Giordano collait à celle de l'astrolabe, instrument censé avoir été inventé par Hippocrate, pour calculer la position des astres, avait expliqué Ralph ; il était utilisé en astrologie mais avait surtout fini en instrument de navigation maritime, avant la découverte de la boussole. La Pérouse avait flanqué son nom à l'un de ses navires – ça ne lui avait pas porté chance, il avait disparu mystérieusement corps et bien dans l'océan.

Marcello se demandait qui avait eu l'idée de baptiser le minable hôtel bordelais d'un nom pareil – « un humoriste, y a pas de doute. » Mais Ralph avait souligné le lien avec l'histoire, et ses effets inéluctables, le centre de Bordeaux reflétant son passé complexe. Il avait aussi rappelé doctement que Bordeaux avait quand même été anglaise durant trois cents ans, et que les batailles y avaient été nombreuses.

Le gardien de l'Astrolabe était aussi ridé que les murs, et somnolait sur sa chaise. On ne savait pas qui tomberait le premier, de l'immeuble ou du vieux gardien.

– Police, dit Marcello avec délice, comme au bon vieux temps

Le vieux sursauta de frayeur. La police par ici, c'était comme la compagnie du gaz et de l'électricité, on ne les voyait jamais, ils n'osaient plus s'aventurer depuis bien longtemps, laissant le temps s'occuper pour eux de l'état des choses.

– Je viens vérifier quelques éléments pour une enquête en cours ; voulez-vous m'accompagner au troisième étage ?

– Quoi ? dit le vieux, effrayé à la perspective de monter trois étages sans ascenseur, et qui ne l'avait plus fait depuis l'apparition lointaine de ses rhumatismes.

– Ben oui, je cherche un type qui ferait un peu de magie – vous auriez ça au troisième étage, il paraît.

– Ils font tous de la magie, par ici. Comment vous croyez que cette maison tiendrait le coup ?

– Bon alors, vous venez ?

- Non, non – vous avez qu’à y aller tout seul ; voilà la clef. Mais faites attention, hein ; le type il est en plein boulot depuis hier, il m’a prévenu. Un client important, il m’a dit ; quand c’est comme ça, faut pas le déranger, avec les esprits et les trucs, c’est dangereux
- C’est ça, c’est ça...
- Je vous aurais prévenu, cria le vieux avant de se rendormir

L’escalier grimpait avec difficultés, s’effondrant de ci de là, mais Marcello réussit à atteindre le troisième étage, qui sentait l’humide crasseux, avec les chiottes ouvertes au fond du couloir, et la douche juste à côté qui gouttait méchamment, histoire de justifier le panneau du bas qui précisait : « Douche à tous les étages » – une seule, évidemment. Il repéra vite la porte ouverte, qui débouchait sur une pièce miteuse, à peine éclairée par une bougie posée sur le sol.

Un type au visage dégoulinant de sang était assis en tailleur sur le plancher, un poulet égorgé devant lui, avec un assortiment de plantes étalées autour de la bête. Marcello le salua, mais le type ne bougeait pas, il avait l’air tétanisé de peur, et portait une pancarte accrochée autour du cou.

- Bonjour, répéta Marcello. Je peux savoir ce que vous fabriquez ?

Comme l’autre ne répondait pas, il déchiffra la pancarte : « *La honte n’est pas dans le sacrifice, la honte est dans la croyance. C’est le croyant qui disparaîtra* »

- Qui vous a mis ça ?
- Le type bégayait, toujours aussi terrorisé :
- C’est pas vous ?
- C’est pas moi quoi ?
- Qui m’avez fait ça ?

Malgré sa terreur, le type accepta de parler ; il expliqua à Marcello qu’il avait reçu une commande assez classique – oui, il était sorcier et bossait pour des tas de gens connus, il avait une large clientèle surtout parisienne. Il travaillait toujours dans cette pièce de l’As-

trolabe, c'était un lieu très ancien habité depuis des temps lointains par les esprits, ça se savait, personne n'osait y toucher. Marcello pensa que lesdits esprits n'avaient pas le don rénovateur : vu l'état des lieux, l'endroit pouvait aussi bien s'écrouler un jour prochain s'ils n'y mettaient pas un peu du leur. Faudrait peut-être que les esprits se mettent au ménage...

Le sorcier devait faire la veille un désenvoûtement pour un type qui avait de sérieux problèmes avec son ancienne copine : elle faisait de la magie noire et le traquait. Il avait un besoin urgent de la manipulation, il était sûr qu'elle voulait l'anéantir ; tous les signes étaient là, il les avait décrits avec précision. Le type devait venir le payer avant, ce qu'il avait fait la veille, le matin - mais le sorcier était incapable de le décrire à cause de la pénombre, volets fermés obligatoires ; et il était parti pour le laisser travailler. Oui, ces choses-là sont trop dangereuses, c'est le combat terrible entre les bons et les mauvais esprits, il devait être absolument seul pour opérer, surtout vu l'urgence du cas.

L'explication était évidente pour Marcello : le client était resté dans un coin de la pièce. Au milieu des incantations, il avait saisi le sorcier par derrière, et l'avait barbouillé avec le sang du poulet avant de lui mettre la pancarte au cou.

C'était le sang de la bestiole qui effrayait le sorcier : il répétait qu'il allait mourir, il en était sûr, les mauvais esprits ça ne rigole pas, un travail interrompu et du sang non purifié par les formules balancé sur lui, il allait mourir... Il était resté là terrorisé, sans bouger, toute la journée, toute la nuit. Et il n'était pas prêt de partir.

– Bon, écoutez, venez avec moi chez les flics, il faut expliquer ce qui vous est arrivé.

Mais le sorcier refusa avec obstination : pas question, pas question. Les flics ne comprennent rien à ces choses de l'au-delà, ils allaient foutre le bordel, c'était non. Il essaierait plus tard une formule de conjuration, mais on sentait qu'il n'y croyait pas – « Le mal est fait, le mal est fait, ils sont là autour de moi, je les sens ». Il accepta juste de lui donner la pancarte, et resta prostré jusqu'à son départ.

Marcello venait de saisir quelque chose de l'humanité qui lui avait échappé jusque-là : le pouvoir sans limite des croyances. Il com-

prenait que la certitude de sa mort était si forte que le sorcier allait se débrouiller pour la provoquer d'une manière ou d'une autre – peut-être le suicide, mais pas nécessairement... Marcello se sentit soudain léger et solidement protégé par son inébranlable rationalité, qui lui évitait d'imaginer autour de lui des mondes insaisissables et monstrueux, peuplés d'êtres maléfiques dotés de pouvoirs absolus de vie et de mort.



Le vieux gardien n'avait vu personne, il fallait s'en douter. Marcello rentra à Paris mal à l'aise, tournant et retournant la pancarte soigneusement enveloppée ; il reprenait ses vieilles habitudes de flic et ça lui plaisait bien. S'il avait eu un labo à sa disposition, ça aurait été utile de travailler sur l'objet. Il pensa qu'avec le « Réseau de la Raison », on avait peut-être la solution : ce tas de scientifiques, ils avaient du matériel, et ils seraient sûrement plus doués que les pseudo-labos de la police. Si on pouvait retrouver la marque de l'imprimante, du papier, un bout de signe, une trace, une empreinte, une piste...

« La honte n'est pas dans le sacrifice, la honte est dans la croyance. C'est le croyant qui disparaîtra » - la pancarte était sinistre, blanche entourée d'un trait noir comme pour un faire-part d'enterrement.

- Qu'est-ce qu'il veut dire ? Il prévoit que le sorcier va se boussiller ? dit Paulo quand Marcello lui raconta son épopée bordelaise.

Émile haussa les épaules ; un sorcier en moins, c'était pas ça qui le gênait beaucoup. Par contre, le coup du sacrifice, ça l'avait quand même impressionné : il voyait en image le poulet égorgé, du sang partout ; la chose lui flanquait un grand coup de frousse irrationnelle. Lui qui se croyait jusque-là immortel sans autre vérification que les simples données immédiates – « *cogito ergo sum* », voilà tu as compris, avait approuvé Ralph – il commençait à sentir des fourmillements d'inquiétude existentielle. Il décida de soigner sans traîner son état psychologique chancelant en allant participer à une petite manif du côté de l'Arc de Triomphe, où quelques-uns ré-

clamaient la réouverture du tombeau du soldat inconnu pour enfin lui être présenté et le connaître de vive voix.

Ralph, qui avait cité pour mémoire sa théorie sur la croyance-médicament, rappela que le sacrifice et l'égorgement constituaient les grandes bases rituelles du fonctionnement des sociétés : aujourd'hui, les démocraties ont oublié ces rites ancestraux, elles ont bien tort. Ça allait leur retomber dessus, forcément. Le sorcier là, il pratiquait juste l'égorgement de petits poulets achetés au rabais dans des magasins à bas prix, rien à voir avec les beaux grands rituels bien sanglants, bien marquants pour les esprits qu'on pratiquait jadis, le coup du bouc émissaire mais avec des humains, il ne fallait pas l'oublier, même si quelques-uns dans des sociétés plus récentes leur ont hypocritement substitué des animaux ; lui était sûr que c'était en attendant mieux.

- Je parle ainsi, mais voyez-vous, lorsqu'on sait ces choses, on en conclue qu'il faut se méfier du rationalisme un peu schématique, comme celui de nos amis du « Réseau de la Raison », là... Je trouve que nous devrions être prudents, et prendre en compte de manière plus attentive ces aspects immémoriaux mais toujours présents du fonctionnement de nos sociétés humaines...

Paulo ricana aussitôt en l'appelant l'Irrationnel américain honteux, et se tourna vers Marcello :

- En attendant, Momo a fait des calculs bien rationnels de localisation – il a des résultats, faut qu'on le voie. Je crois qu'il a une idée d'où venait le message de Giordano, il vérifie encore. Je crève d'envie de lui pourrir la vie à ce cloporte. Dès que j'ai l'adresse, je propose qu'on fasse une descente et qu'on lui bousille toutes ses saloperies d'appareils, avant d'envisager la suite...

C'est à ce moment précis qu'un nouveau message s'afficha :

« Chère voix,

Le messager viendra à vous entre Mars et Vénus ; vous trouverez mon œuvre suspendue dans le temple de la découverte.

Lorsque l'Irrationnel et le mal mourront, vous saurez, à chaque fois, que j'ai agi en votre nom et pour le triomphe de la science, de la raison et l'intérêt de l'humanité. Giordano Bruno ».

- Bon, il veut nous envoyer au Palais de la découverte, ce salopard. J'y file immédiatement – réagit aussitôt Marcello.
- Attends Marcello, j'appelle le « Réseau de la Raison » et Anna, il faut qu'ils sachent - elle surtout – c'est à elle qu'il dédie ses saloperies. Surtout qu'il y a la petite phrase qui lui flanque la frousse : « *Lorsque l'irrationnel et le mal mourront, vous saurez, à chaque fois, que j'ai agi en votre nom et pour le triomphe de la science, de la raison et l'intérêt de l'humanité* » ; elle pense que pour Giordano, c'est le signal du passage à l'acte.

Mais Marcello s'était déjà tiré au Palais de la découverte, certain pour une fois que le message de Giordano était accessible à tous, y compris lui-même, et sans l'aide d'Émile.



Devant l'imposant palais, quelques gardiens casquettés campaient résolument :

- On ne passe pas...
- Comment, on ne passe pas... Il y a eu un crime ?
- Ouais, rigola l'un des casquetté – y a un crime permanent : nos salaires ! On bloque les assassins à l'intérieur, et on discute sérieusement. En attendant de résoudre la question, personne ne passe. Par contre, si vous voulez bien signer là, la pétition pour nous soutenir, hein – au cas où vous voudriez revenir plus tard, ça serait bien aimable de votre part...

Marcello, furieux, se tira en jurant qu'il appellerait Émile, histoire qu'il raconte la grève avec quelques détails intéressants sur les chantages odieux qu'on faisait subir aux malheureux usagers...

Mais Émile n'avait pas le même regard sur la chose ; prévenu, il se précipita aussi sec à la radio pour relater l'événement, en mettant trois étoiles à l'action dans son petit guide des mouvements sociaux en tous genres. Les grévistes avaient quand même coincé le ministre de la Culture, venu inaugurer une nouvelle salle consacrée aux grandes découvertes du XX^e siècle : bombe atomique, armes chimiques, biologiques et autres

belles découvertes dénotant les progrès indéniables de l'humanité. Ralph ne manquait jamais de souligner qu'on voyait bien là les résultats de la rationalité scientifique si chère à Paulo ; et d'ailleurs ce Big Brother contre lequel il luttait avec tant d'acharnement, si ça n'était pas l'illustration parfaite de cette rationalité appliquée à tous, un discours de la méthode pour chacun, contrôlé, cantonné dans des chemins tout tracés, c'était quoi ?

Émile indiqua que les grévistes avaient entrepris de faire au ministre une petite visite guidée de leurs situations personnelles et qu'ils citaient avec émotion la pétition de soutien que tant de gentils visiteurs avaient bien voulu signer. Écœuré par la présentation d'Émile, Marcello décida de se tirer pour retrouver ses copains de la nuit qu'il avait largement abandonnés depuis quelques temps et qui lui manquaient sérieusement.

- Attends Marcello, Momo m'a appelé et pense avoir trouvé des indications sur l'origine du dernier message. Il est perplexe, Momo ; il dit qu'il a vérifié, re-re-vérifié ses relevés, et m'a filé ses hypothèses sur le lieu résultant de quelques coordonnées – incomplètes, bon, il faudrait peaufiner tout ça dès qu'on aura un nouveau message de Giordano. Mais ça semble venir de l'Institut Pasteur...
- Le truc où bossent Vincent Lanoux et Yasmina Lakdar ?
- Ben oui. Il faudrait peut-être qu'on les appelle et qu'on voit avec eux au plus vite. Ou peut-être qu'on vérifie d'abord, et qu'on leur dise rien, t'en penses quoi ?

A l'évocation de Yasmina, Marcello faillit foncer du côté de l'institut en question, histoire de discuter avec elle de choses et d'autres, y compris éventuellement de Giordano Bruno. Mais finalement, il décida qu'il était trop énervé.

- Paulo, je verrai ça plus tard... J'ai des trucs à faire, je te rappellerai.
- Marcello, là t'exagères – si tu continues comme ça, je te cause plus !

CHAPITRE 8

CA faisait plus d'une semaine que Marcello ne foutait rien, bien au chaud à Pigalle dans son petit milieu nocturne ; il s'y était replongé avec délice, retrouvant la tranquillité qu'on éprouve quand on est chez soi, dans des lieux familiers qu'on reconnaît parce qu'ils ne changent pas. Pour le coup, il était même tout seul : il avait largué sa dernière copine au bout de deux jours. Elle lui avait tapé dans l'œil parce qu'elle ressemblait à Yasmina Lakdar, avec en surplus un corps bien délimité aux endroits utiles. Mais elle était vraiment trop conne ; il avait pensé sans se le dire, trop furieux contre lui, que la garder, c'était comme faire une insulte à la biologiste.

Il n'avait plus de nouvelles de Paulo, qui ne répondait pas aux vagues appels téléphoniques qu'il avait tentés ici ou là, et qui ne causait même plus dans son poste, la « radio sans maître ». Connaissant la passion de Paulo pour son émission, Marcello finit par reconnaître en lui-même que c'était peut-être inquiétant. C'est ce qui le décida : maudissant son inquiétude dans son for intérieur, Marcello se retrouva un

soir à grimper les cinq étages infernaux de Paulo pour glaner des informations fraîches.

Il appuya en soufflant sur la sonnette. Inquiet en percevant un remue-ménage désordonné de l'autre côté, il préparait déjà une entrée musclée style flic américain quand soudain la porte s'ouvrit. Par terre, coincé entre les montants de la porte, trônait un engin bancal, dans le genre dessus de cuvette de chiottes bricolée d'où partait un gros paquet de fils touffus et hétéroclites, reliés aux bécanes de Paulo. De chaque côté, le regardant avec intérêt, Momo et surtout le choc : Paulo debout, décollé de son fauteuil. Il ne le salua même pas :

- Bon, Marcello, tu bouges pas, et tu sors ta godasse et ta chaussette gauche.
- Quoi ? Je fais quoi ?...
- Tu enlèves tous les trucs qui couvrent ton panard gauche.
- Paulo, tu vas bien, là ?
- Bon merde, Marcello : dépêche-toi, je vais pas rester debout cent ans avant que tu te décides. Tu enlèves tout ton gourbi là, et tu fous ton pied gauche dans l'appareil, là où y a le creux.
- Mais t'es complètement dingue Paulo. Et pourquoi je devrais faire ça ?
- Pour l'avancée de la science, Marcello, et pour la lutte contre le grand surveilleur mondial.
- Pas question Paulo, j'en ai rien à foutre de tes trucs, là, et je me fous jamais à poil devant une machine !
- Bon – alors t'entres pas.
- Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?
- Si tu fous pas ton pied dans la machine, là, t'entres pas.

Marcello regarda Paulo qui ne rigolait pas du tout ; et Momo avait l'air aussi sérieux que lui, scrutant son extrémité pédestre gauche avec attention. Hésitant, et jurant un grand coup dans son for intérieur parce qu'il capitulait, Marcello se mit à dénouer sa chaussure.

- Paulo, t'es devenu musulman ou quoi ?

Paulo rigola ; ils savaient tous que ça ne risquait pas, il était définitivement fermé à tout ce qui ressemblait à un semblant de truc religieux : « Ni Dieu ni maître - y a rien d'autre à ajouter... ».

Le pied de Marcello intéressa beaucoup les deux compères : il était tout pâle et un peu racorni, à force de barboter dans des chaussettes qu'il gardait même la nuit. Il posa avec inquiétude le pied gauche dans l'appareil, et soudain, des bruits, des lumières et des images se propagèrent jusqu'aux écrans des bécanes à Paulo. On y distinguait clairement le dessous du pied de Marcello, que Paulo et Momo regardaient avec attention.

- Bouge pas, on enregistre...
- Quoi ? Mais vous êtes cinglés !
- OK – maintenant t'enlèves ton pied, qu'on vérifie. Et tu le remets quand on te le dit...

A l'écran, le dessous du pied de Marcello apparut, bourré de sillons et de sinuosités plus ou moins visibles et pleines ; une série de lignes et de points surgirent brusquement, quadrillant l'objet à toute allure et le découpant avec une grille oscillante. Marcello qui était toujours coincé à la porte commençait à se geler le pied.

- Bordel, j'en ai marre de vos conneries là ; je remets ma godasse et j'entre...
- Non, non : repose le pied un coup, et après, ça sera bon.

Furieux, Marcello remet son pied dans le machin à fil. A l'écran, on vit soudain deux pieds parallèles pivoter lentement sur eux-mêmes, puis se superposer, se désolidariser, se rejoindre, tourner pendant que des points et des lignes s'entrecroisaient à toute allure. Et tout s'arrêta, avec un message clignotant : « C'est bon camarade, tu entres » suivi de la chanson fétiche de Paulo : « Tiens voilà du bou-din ».

- Et voilà Marcello, tu peux entrer.

Paulo était aux anges, et ne s'était même pas rassis.

- On y est arrivé ! Merde, ça s'arrose, faut qu'on invite tous les copains.

A la demande de Marcello qui avait remis sa chaussette et sa godasse, il expliqua très excité que Momo et lui avaient décidé de faire de la résistance. Les salauds du monde entier, pêle-mêle les gouvernements, les multinationales, les services secrets, surtout la CIA et le FBI, les salauds quoi, complotaient tous pour nous surveiller et nous contrôler.

- Ouais, ben c'est pas nouveau ça...
- Si, si : c'est plus pareil. Ils veulent nous contrôler en nous identifiant de manière absolue. Et ces salauds, ils font comme on faisait il y a des milliers d'années : ils utilisent notre corps sans notre consentement, mais en plus moderne, avec nos empreintes digitales, notre iris, notre DNA ⁹. Avec la biométrie, comme ils disent, et tout leur attirail qui nous ligote le corps, ils nous traquent, ils nous enregistrent, ils nous identifient, ils nous surveillent. Alors on a décidé de faire de la résistance. Nous, on va créer une communauté, et on se reconnaîtra entre nous par le truc qu'ils négligent : le pied. Le pied, le voilà le vrai moyen d'identification, la référence idéale. Pas un pied qui ressemble à un autre. Pas un pied qui marche comme un autre. Et le pied, c'est magnifique, les Chinois ont toujours dit que c'était le centre du corps, y a toutes les terminaisons nerveuses, c'est le socle de l'humain...

Là-dessus Paulo lui fit une démonstration de la machine que Momo et lui avaient mijotée, expliquant qu'ils allaient déposer le tout à l'INPI ¹⁰ par l'intermédiaire de l'avocate Dupont – non elle n'était pas au courant, mais elle ne refuserait sûrement pas de contribuer à cette avancée mondiale.

- Pour le moment, on prend que le pied gauche, mais bientôt, pour plus de sécurité, on fera les deux pieds : faut qu'on améliore un peu la machine, mais c'est pas trop compliqué...
- Et toi Paulo, tu l'as déposé ton pied ?

⁹ADN en anglais – Paulo connaît un peu l'anglais.

¹⁰N d T : Institut national de la propriété intellectuelle, là où sont déposées les inventions les plus importantes pour l'humanité (fil à couper le beurre, poil à gratter, ressort à boudin, etc.)

Paulo mécontent de la question, bredouilla un vague gargouillis. C'est à ce moment que Math et l'avocate Dupont se pointèrent, à son soulagement. Et durent mettre leur pied dans la machine, comme Émile, Ralph et ceux du « Réseau de la Raison » qui arrivaient peu à peu, prévenus par Momo. Les scientifiques du Réseau n'arrêtaient pas de rigoler et de féliciter Paulo et Momo à tour de bras, en se faisant expliquer le système : ils étaient prêts à participer au perfectionnement de la chose avec tous les ustensiles dont ils disposaient dans leurs labos divers.

Ralph en profita pour faire une citation :

« Le pied, propre de l'homme, certes – mes amis,
Unissons les nôtres, sachons nous joindre aussi.
Voyez la beauté du monde, tous ces pieds unis
Dans un mouvement complice et sauveur... »

- Joli, dit Anna Dupont – c'est de qui ?
- C'est de moi, dit modestement Ralph. Je ne trouvais pas de poème approprié, j'ai pensé à en créer un. Mais je n'ai pas trouvé de rime pour la fin...
- T'as raison Ralph - aux Amis du pied ! rigola Paulo, en trinquant un coup et en faisant jurer aux autres de garder le grand secret.
- Ouais, Paulo, t'as pas répondu, insistait Marcello : et ton pied, il est dans ta machine, là ?
- Non, intervint Momo. On n'a pris que le mien pour les essais – il a raison Marcello : Paulo, tu dois aussi enregistrer ton pied, c'est obligé.

L'avocate Dupont, qui avait dû flanquer son pied - légèrement plus grand que normalement du côté sexe féminin - dans la machine infernale, approuvait résolument la proposition.

- Désolée Paulo, mais tu dois faire comme nous tous ici. C'est le principe d'égalité, il est exclu que quiconque, même toi, ait un privilège !

Paulo, grognant, coincé, se mit à souffler comme un malade, simulant une crise imminente de tout ce qu'on voulait, au choix dans

l'ordre alphabétique : apoplexie, asthme, attaque, bronchite, infarctus, etc. Mais les autres le regardaient impitoyables. Résigné, il dégagea lentement et avec réticence le pied gauche de sa godasse, qui avait à vue d'œil le même âge que son fauteuil ; quant à ce qui restait de la chaussette, c'était peut-être du tissu, on ne savait pas, en tout cas une matière bien raide, sans couleur détectable, délabrée et trouée, surtout du côté gros orteil, lequel dépassait nettement du reste du pied.

- Ouais bon, j'ai l'orteil principal un peu fier ; c'est de famille, du bel orteil d'origine garantie pur de toute scorie.
- Dis donc Paulo, y a pas que l'orteil qui est garanti d'origine ; le parfum a l'air d'origine lui aussi...

Ralph qui rigolait dans son coin remarqua qu'après tout, cet élément était sans doute extrêmement important pour la reconnaissance future des Amis du pied, comme le disait Paulo. On ne pouvait certainement pas en faire abstraction ; il suggérait donc à Momo et Paulo d'intégrer l'élément « senteur du pied » dans leurs bidouillages biométriques et de le faire breveter aussi. Tous approuvèrent la proposition, surtout Paulo, ravi : Ralph avait raison, merde, ils allaient bosser là-dessus à fond, l'identification par la senteur du pied, ce serait « la » découverte, le truc que les grands surveilleurs du monde n'avaient pas encore testé.

Ralph, nostalgique, se mit à citer les phéromones, disant qu'il était bien content que ce soit cette assemblée sympathique et amicale qui retrouve l'essence même de la vie.

- Absolument, approuva le biologiste Lanoux, d'ailleurs on travaille beaucoup sur les phéromones, dont on sait aujourd'hui l'importance pour les relations entre les individus à l'intérieur d'une même espèce...

Lui pensait que cet aspect du pied pourrait permettre de grandes avancées : il ne le voyait pas relevant des phéromones de type sexuel – quoique, intervint Ralph ; en effet, bon - mais il pensait plutôt aux phéromones de type grégaire, destinés à maintenir la cohésion du groupe. Malgré Math qui semblait douter de l'effet cohésif de la senteur du pied de Paulo sur leur groupe, les autres approuvèrent, incitant les deux biologistes Vincent et Yasmina à pousser leurs recherches dans ce sens.

- Y a un petit problème avec ton pied, Paulo, intervint Momo qu'on n'entendait plus ; la machine arrive pas à le lire !

Paulo était tout fier – même si c'était son propre programme de résistance, ça lui plaisait d'échapper à toute identification. Momo, un peu embarrassé, suggéra que, peut-être, ce serait pas mal qu'il passe son pied sous l'eau. Math aussi sec proposa une solution simple : à côté de leur machine, il suffisait qu'ils prévoient un petit bac à eau pour régler le léger problème qu'ils venaient de rencontrer. Et qui, mathématiquement selon la théorie des probabilités, pouvait incontestablement se reproduire.

- Bon, capitula Paulo, c'est d'accord, on va bosser sur la chose.

Et il remit tant bien que mal chaussette et godasse, qui avaient goûté à la liberté et résistaient à recaler son pied.

- Allez, terminé, on clôt le chapitre pied et on attaque le chapitre Giordano Bruno puisque vous êtes tous là, y compris Marcello qu'a enfin daigné revenir poindre sa sale tronche de flic par ici. On reprend tout : apparemment, pas de mort suspecte du côté du musée de la Découverte comme l'indiquait le message de ce sagouin... C'est peut-être pas là ?

Math qui venait seulement de découvrir le dernier message de Giordano semblait très surpris, comme s'il avait eu un choc : c'était bizarre, quand on le comparait aux autres écrits, il trouvait qu'il était différent. Il était rédigé de manière plus directe, on en comprenait le sens immédiatement ; et il n'y avait aucune date fixée, alors que jusqu'ici Giordano avait toujours donné des précisions sur le lieu et le moment. Bon, c'était peut-être la raison de l'absence de nouvelles de son côté – il allait sans doute leur filer une précision chronologique un jour ou l'autre, qu'est-ce qu'ils en pensaient ?

Le biologiste Lanoux, rigolard, indiqua que ça faisait quand même plaisir de revoir Math, et de constater qu'il coopérait de nouveau à une œuvre de salubrité publique avec sa sacrée foutue intelligence mathématicienne.

- Merde, Math, qu'est-ce qui t'a pris de nous lâcher comme ça au Réseau, sans prévenir, sans explications ? Tu nous as laissés dans la panade, avec tous ces cinglés qui prolifèrent dans l'irra-

tionnel, on n'était pas de trop ; et tu nous laisses tomber pour des oiseaux ! Dis donc Math, on n'était pas assez bien pour toi ?

Math se contenta de hausser les épaules et de se détourner pour saluer les membres féminins du réseau, qu'il ne connaissait pas, surtout Corinne Bernard, plutôt mignonne, même si visiblement elle s'en foutait, en tout cas rigolote et d'un rationalisme statisticien à tout crin ; elle lui plaisait bien... Le biologiste Lanoux le regarda d'un air dubitatif : Corinne, c'était sa complice, sa copine. Il envisageait même depuis quelques temps d'établir rationnellement quelques relations plus proches...



C'est le lendemain que le nouveau message de Giordano surgit sur les écrans de Paulo, alors qu'il discutait avec Marcello :

« Chère voix,

La conjonction rationnelle de Mars et Venus existe depuis des temps immémoriaux pour l'équilibre et le bonheur de l'humanité.

L'œuvre contre l'infâme irrationnel que je vous dédie rejoindra aujourd'hui cet équilibre millénaire pour le consolider.

Lorsque l'irrationnel et le mal mourront, vous saurez, à chaque fois, que j'ai agi en votre nom et pour le triomphe de la science, de la raison et l'intérêt de l'humanité.

Giordano Bruno »

- C'est bizarre ce message qui arrive pile au moment où on se pose la question, et qui y répond – et c'est pas la première fois ; c'est à croire que ce salopard nous surveille, maugréa Paulo.
- Tu devrais vérifier si y a pas des caméras et des micros chez toi, dit Marcello en se marrant. Il enregistre peut-être tes élucubrations quotidiennes dans tous les endroits douteux de ton antre informatique...

Paulo haussa les épaules : en tant que grand parano patenté, il était sûr qu'il avait largement tout vérifié et tout verrouillé pour que ce soit impossible. Momo le regarda dubitatif, il savait que techniquement, tout était possible à qui voulait, sans laisser de traces ; mais il s'abstint d'en rajouter : pas question de déclencher une crise, il avait assisté à l'une mémorable le jour où Math avait suggéré en rigolant que, peut-être, Giordano Bruno connaissait bien Paulo, après tout, il y avait du monde autour de lui, et pourquoi ça ne serait pas quelqu'un de son entourage ?

Momo avait vu l'effet : pendant une semaine, Paulo avait regardé quiconque se pointait, lui compris, comme si c'était le diable en personne. Il avait installé deux doubles verrous à sa porte jamais fermée à clef jusque là, et bombardait de questions tout un chacun.

- Dis donc, c'est bien joli, mais tu viens chez moi pourquoi ? C'est pour m'espionner, hein ? C'est pour préparer un coup tordu ? D'ailleurs j'aimerais que tu m'expliques : ça voulait dire quoi cette question bizarre que t'as posée il y a un mois ? Tu dis que tu t'y connais pas en ordinateur, hein, mais c'est pas possible, tu racontes des salades – il est où, ton appareil, que j'aie vérifier ton disque dur...

L'atmosphère était devenue irrespirable ; à part Momo et l'avocate Dupont, qu'il tolérait en les scrutant régulièrement avec des regards soupçonneux, plus personne ne venait.

La crise était passée comme elle était venue quand Marcello avait poussé un grand coup de gueule, rappelant qu'il était personnellement opposé à tout recours informatique, qu'il n'y avait jamais mis ne fût-ce qu'un doigt, et que Paulo commençait à faire chier avec sa parano débile. Fallait qu'il se réveille un grand coup, c'était pas comme ça qu'on retrouverait Giordano, tout ce qu'il gagnait avec sa connerie, c'était de perdre ses sacrés foutus copains.

Là, dès qu'il avait vu le message, Paulo avait aussi sec bidouillé ses ordinateurs pour localiser Giordano ; avec les coordonnées qu'avait déjà repérées Momo, ça devait être faisable, et ça permettrait peut-être de les compléter.

Marcello lisait le message avec consternation : « *L'œuvre contre l'infâme irrationnel que je vous dédie rejoindra aujourd'hui cet équilibre millénaire pour le consoli-*

der » - cette fois, Giordano Bruno était passé à l'acte. Math avait raison, Giordano donnait toujours des précisions quand il commettait ses forfaits.

- Aujourd'hui – merde, réalisa Paulo. Ça y est, c'est aujourd'hui. C'est au futur, il a peut-être encore rien fait, faut courir au Palais de la découverte – Marcello, vas-y, file ; moi je leur téléphone pour qu'ils vérifient tout, qu'ils stoppent tout, qu'ils arrêtent quiconque prétend entrer...

Mais au bout du téléphone, il n'y avait qu'une voix métallique qui distillait les jours et heures d'ouverture, les programmes et autres détails sans aucun intérêt.

- Une machine qui parle – Paulo, tu vois la réalité de cet univers implacablement électronique que tu veux nous imposer ? dit Ralph. Personne avec qui s'expliquer quand ton cas sort des normes introduites dans la machine ; c'est le mur implacable, on peut s'énerver, elle s'en moque la machine, elle continue imperturbable à répéter le programme qu'on lui a enregistré.
- Ouais, dit Émile qui n'avait pas tout compris, surtout le « mur implacable ». Tu fais quoi, Paulo avec cette machine, là ?

Paulo respira un grand coup, et jetant un regard autour de lui, il sortit la phrase impensable, incroyable, inimaginable, invraisemblable, dénotant son désarroi :

- J'appelle la police !

Mais les flics n'avaient pas vraiment évolué depuis l'introduction des machines informatiques : on passa bien à Paulo divers éléments policiers, de plus en plus gradés à ce qu'il lui semblait – ou le contraire - mais aucun ne comprenait ce que voulait dire Paulo qui s'énervait de plus en plus.

- Merde, je vous dis qu'un meurtre a été ou va être commis entre Mars et Vénus, là, aujourd'hui, au Palais de la Découverte – c'est simple, quoi ! J'ai le message de Giordano Bruno comme preuve, si vous ne me croyez pas. Je vous l'envoie immédiatement – filez-moi votre e-mail...
- Bon, termina un des flics avant que Paulo ne raccroche en rage, donnez-nous vos nom et adresse, on vérifie et on vous contactera pour la suite.

Ralph qui se marrait intervint pour les précisions :

- Curieuse idée de choisir Mars et Vénus, leur conjonction ne s'est pas excessivement bien passée, si on en croit la mythologie gréco-latine. Vénus qui était tout sauf fidèle, trompait son époux Vulcain avec Mars, le tumultueux dieu de la guerre ; et une fois acoquinée avec Mars, elle a allègrement reproduit la chose avec le bel Adonis, que Mars a proprement massacré par jalousie. Cela dit, cette conjonction entre la déesse de l'amour et le dieu de la guerre, c'est un grand mythe de l'humanité. Un rationaliste poète peut en effet y voir l'illustration réussie de la logique et de l'irrationnel : unir les passions les plus destructrices, c'est de l'ordre de la raison...
- Mythe, ouais ; c'est pas bien compatible, ces personnages-là. Et ne me sors plus ta théorie sur le Giordano rationaliste poète, ou je te pète les neurones qui te restent avec un de tes bouquins. Bon, on peut rien faire de plus de notre côté, l'incompétence des flics français est tellement notoire et historique qu'y a rien à ajouter. Espérons que Marcello va s'en sortir... Cela dit, bonne nouvelle : j'ai pu enregistrer les coordonnées et compléter celles de Momo ; je crois que maintenant, on le tient le Giordano.



Marcello s'était précipité ; consterné, il sut qu'il arrivait trop tard en entendant les voitures de flics hurler et s'agglutiner en désordre devant le Palais de la Découverte. Pour passer, il exhiba sa vieille carte de flic, qu'il avait gardée malgré l'obligation de la rendre - le seul acte délictueux qu'il se soit autorisé, comme pour effacer sa désolante intégrité durant son activité policière ; personne ne vérifia, mais il savait par expérience qu'on ne vérifiait dans la police que les suspects *a priori*, selon des critères bien établis : faciès ciblés, et jeunes en tout genre.

Il entra tranquillement dans le bâtiment.

Ça bougeait dans tous les coins, dans un désordre total, avec des bruits, du tumulte – rien à voir avec ces polars américains qu'on voit à la télé, silence dans les rangs, personne de trop, experts rigou-

reux et précis, gestes sobres. Là c'était du bordel bien français, savamment désorganisé, des engueulades en tout genre, des interrogatoires menés par des jeunots qui ne savaient pas quoi demander, des piétinements systématiques d'éventuels indices : globalement tout ça grouillait d'agents de la force publique dépassés et faisant n'importe quoi. Giordano Bruno savait ce qu'il faisait – pas trop de risques pour lui.

Marcello réussit à comprendre qu'on avait trouvé un corps dans la salle du planétarium : un gardien, croyant que le type dormait, l'avait secoué en l'engueulant, jusqu'à ce qu'il réalise que l'autre ne pouvait plus lui répondre.

– Et il se trouvait où, dans quelle position par rapport à Mars et Vénus ?

Le flic qui lui avait répondu le regarda comme s'il venait de la lune, et se tira en haussant les épaules. Marcello réussit à trouver un gradé – coup de bol, il le connaissait, et l'autre ne savait pas qu'il n'était plus flic. Ça facilitait les rapports.

– Pour le moment, on ne sait pas qui c'est.

– Et il se trouvait où ?

– Dans un fauteuil de la salle du planétarium.

– Bon – est-ce que tu as vérifié sa position ?

– ?

– Ben oui, par rapport au ciel : est-ce qu'il était entre Mars et Vénus ?

– Marcello, ça va ? t'es pas un peu fatigué ces temps-ci ?

– Attends, je vais t'expliquer – il y a des éléments que tu dois connaître.

Et Marcello lui expliqua rapidement Giordano Bruno, les messages, le premier meurtre – l'annonce du second qui venait de se matérialiser...

– Voilà, je te file quelques informations, il faut absolument découvrir qui est ce type pour l'empêcher de continuer ses saloperies.

- Eh ben dis donc, quelle histoire... OK, tu viens avec moi, on va décortiquer ça ensemble, et tu me donneras tous les éléments en ta possession...
- C'est-à-dire – bon : faut que je t'explique encore deux ou trois autres petits détails...

Quand Marcello lui raconta sa petite situation personnelle, comme il disait, l'autre le regarda bizarrement et lui tourna le dos, en l'invitant à passer le voir de manière plus officielle. De toutes façons, il le contacterait, c'était sûr.

L'enquête allait être lancée, c'est tout ce qui importait à Marcello. On se rapprochait, Giordano Bruno n'avait qu'à bien se tenir. Et il avait l'intention de participer à l'enquête.

CHAPITRE 9

UNE semaine plus tard, personne n'avait contacté Marcello. Par contre, la presse et la télé en avaient rajouté sur le mort : c'était Lucius, le nouveau héros paranormal du moment, l'homme des prédictions parfaites, comme l'avaient surnommé les médias.

- Dire que ce con n'a même pas réussi à prédire sa propre mort... Et ça ne les dérange pas, tous ces cloportes à grand spectacle, s'énervait Paulo qui détestait les médias traditionnels, les accusant de malversations psychologiques à grande échelle sur le pauvre petit peuple désarmé : il était temps qu'internet balaye tous ces dangereux parasites.

Vu les résultats de l'enquête, il avait convoqué une réunion extraordinaire, y compris avec le « Réseau de la Raison ».

Les flics avaient indiqué que Lucius était mort d'une bonne overdose d'héroïne – il semblait qu'il ne jouait pas seulement dans la sorcellerie, c'était aussi un habitué des produits dangereux ; il avait

peut-être un peu trop abusé de ses pouvoirs paranormaux, ses bras étaient déjà bien abîmés par les traces d'autres pratiques similaires. On se demandait simplement ce qu'il était allé foutre au planétarium – mais certains suggéraient qu'il voulait sans doute fusionner avec le cosmos, c'était l'endroit idéal ; il avait des pratiques spirituelles connues de son entourage – héroïne et mysticisme, ça l'avait peut-être convaincu de se rendre là-bas.

Chez Paulo, on ne savait plus s'il fallait rigoler de l'incompétence des flics ou se désoler de l'apparent abandon de l'enquête pour cause d'accident ou de fusion cosmique comique - quoique réussie, comme le disait Ralph.

Marcello serrait les dents : l'inspecteur du planétarium n'avait pas cru un mot de ce qu'il lui avait raconté, c'était clair, il avait dû le prendre pour un cinglé. Il fallait continuer l'enquête, deux meurtres non élucidés, ça allait convaincre Giordano qu'il pouvait continuer tranquillement.

La grande question, c'était d'abord de comprendre ce que Lucius foutait au planétarium, le lieu de l'astronomie, de la science rationnelle – le contraire de l'astrologie, ce truc où il prétendait être le meilleur.

- Le contraire, il faut relativiser, dit Ralph : les grands penseurs de l'astronomie ont tous été d'abord des astrologues, et pas seulement eux ; Galilée, Copernic, Kepler – même le physicien Newton ; historiquement, c'est de l'astrologie qu'est née l'astronomie voire la physique...
- Bon, d'accord, dit Worms le physicien – mais c'était il y a des siècles ; aujourd'hui le planétarium, c'est un peu comme l'astrophysique présentée au public, le ciel revu et corrigé scientifiquement, et donc la démonstration de l'ensemble des erreurs de l'astrologie ; je ne vois pas ce que Lucius pouvait y faire – apparemment, il a dû y venir de son plein gré, c'est curieux quand même. Et c'est pas l'explication officielle qui va nous convaincre...

L'avocate Dupont enrageait d'impuissance : Giordano Bruno persistait à l'associer à ses massacres en les lui dédiant, et personne n'était fichu de l'arrêter. Elle se leva en indiquant qu'elle allait immé-

diatement prévenir le juge d'instruction strasbourgeois – lui, il prendrait au sérieux le message de Giordano et ferait absolument le lien entre la mort de Lucius et celle de Wendig. On pouvait s'attendre à ce qu'il pousse un grand coup de gueule contre les incompetents parisiens et qu'il exige une véritable enquête.

Ils approuvèrent tous la démarche de l'avocate, même Émile : si la collaboration avec les services publics n'était pas vraiment dans ses habitudes, là il y avait cas de force majeure. Mais ça voulait dire désormais qu'à chaque message de Giordano, il faudrait les prévenir.

- C'est marrant, remarqua Marcello – Lucius, c'était le dernier héros de votre « Réseau de la Raison », là ; vous avez du bol finalement, tous ces fléaux de l'irrationnel qui disparaissent grâce aux bonnes œuvres de Giordano...
- Ouais, c'est plutôt marrant. On va finir par le trouver sympathique, Giordano Bruno, approuva le biologiste Lanoux.

Émile qui était revenu d'une petite manif de viticulteurs languedociens, soleil, bon vin et castagne, avait l'air pensif. Ça intriguait Paulo.

- Dis donc Émile, tu nous as pas fait une insolation à manifester sous le soleil ? T'as pas l'air bien.
- Eh ben, y a un truc que je comprends pas ; c'est quoi le lien entre le message accroché au sorcier et le cadavre de Lucius, là ?
- Émile, tu m'inquiètes : tu vas pas commencer à te poser des questions ?
- Ouais, bon ça va, c'était juste pour dire.



Marcello avait été sommé par Paulo de se grouiller : on avait les coordonnées informatiques de Giordano récupérées par Momo et complétées avec le dernier message, il devait y aller. Ils avaient choisi l'option silence pour le moment surtout du côté du « Réseau de la

Raison » tant qu'on n'avait pas plus de précisions. Mais on savait déjà que les informations renvoyaient à l'usine Pasteur, la grande machine à produire des chercheurs, essentiellement du genre biologiste, là où bossaient Vincent Lanoux et Yasmina Lakdar.

Le lieu était immense, on y trouvait des labos en tout genre – selon une organisation présentée comme rationnelle : « On n'est pas des scientifiques pour rien », avait expliqué Vincent Lanoux un jour où Paulo l'avait interrogé sur son petit boulot de chercheur biologiste pasteurien.

- Il suffit de voir l'assemblage du bric-à-brac Pasteur pour comprendre notre grande rationalité scientifique française : t'as des labos qui font des recherches sur le virus du rhume des foins et t'en as d'autres secret-défense qui le fabriquent pour les militaires ; pareil pour le virus du choléra, mais là c'est plus pointu encore : t'as le labo qui bosse dessus, t'as le labo qui le fabrique et celui qui bricole le vaccin contre, t'as le labo vaccinateur de hordes de malheureux en partance lointaine qui piétinent dans des locaux surchargés en attendant la piqûre estampillée officielle ; et t'as en face le labo qui bosse sur les effets nocifs des vaccinations. L'ensemble nous fait une logique impeccable, avec déplacements sans excès entre les locaux, ce qui facilite quand même notre petit travail scientifique de base.

Marcello à qui personne n'avait rien demandé à l'entrée se baladait tranquillement dans les lieux en agréable liberté, visitant au gré de ses pérégrinations des locaux ultra-secrets, à ce qu'il put comprendre, où sa venue ne gênait personne ; il manqua même se paumer dans des lieux douteux, à l'odeur pestilentielle suffocante.

- C'est l'animalerie, ici, lui avait-on dit en haussant les épaules ; z'avez qu'à reprendre l'escalier, c'est tout droit...

Il avait finalement trouvé le lieu correspondant aux coordonnées de Momo, avec un gros choc quand il comprit où il était : c'était le labo de Vincent Lanoux et Yasmina Lakdar... Les coordonnées étaient précises, Momo les avait briquées, vérifiées, re-vérifiées. Pas de doute, c'était bien là ; Momo, qui avait ses entrées informatiques dans le petit monde de la science, s'était même fait préciser la localisation exacte de la machine qui avait balancé les derniers messages de Giordano.

Quand Marcello pénétra dans le labo, Vincent Lanoux n'y était pas, mais il repéra immédiatement Yasmina qui scrutait toute concentrée un bout de verre quelconque à travers un gros microscope. Surprise en voyant Marcello, elle le regarda avec curiosité.

- Yasmina, on a un petit problème, là. Voilà, tu pourrais peut-être me filer un coup de main ? Je suis pas très doué sur les questions informatiques... (Merde, se dit Marcello, qu'est-ce qui m'arrive à me rabaisser comme ça ?) Je dois vérifier des coordonnées que j'ai de Momo ; il veut savoir à quel ordinateur elles renvoient, et je tombe sur ton labo...
- Tiens, pourquoi ?
- Oh tu sais moi, l'informatique – je crois qu'il veut vérifier des hypothèses à lui, je ne sais pas trop sur quoi ; il teste des machins, des liaisons avec son ordinateur et celui de Paulo si j'ai bien compris, sans doute en lien avec les vôtres. Je lui file un coup de main, c'est normal, hein... Voilà l'adresse de l'ordinateur en question, moi j'y comprends rien (ça y est, ça me reprend, rageait Marcello) ; tu pourrais peut-être me dire si tu as une idée de l'engin, je veux dire : c'est lequel ?
- Bon, je vais essayer. Donne-moi ton papier...

Et elle disparut, gracieuse, s'éloignant de Marcello tétanisé y compris dans son for intérieur qui ne savait que répéter « merde, merde, je suis trop con... ». Mais il avait gardé ses vieux réflexes de flic, et n'avait rien dit de l'hypothèse Giordano Bruno.



Depuis qu'il bossait avec Momo, Paulo admettait avoir légèrement évolué : sur l'insistance de l'informaticien, moins enveloppé mais qui s'inquiétait pour son aspect futur, il avait décidé qu'en effet, peut-être, il faudrait qu'il pense à faire un peu de sport. Ils avaient donc bricolé un espace sportif : une barre au-dessus de la porte où Momo étirait ses muscles de bas en haut et réciproquement, et pour Paulo une moitié de table de ping-pong qu'il avait baptisée « squash », collée contre le mur du fond et adaptée à son fauteuil.

- J’ai juste besoin de muscler la main droite, elle est un peu faible côté frappe sur mes machines ; le reste ça va, avait décrété Paulo, qui avait décidé de ne plus se contenter d’un seul doigt pour taper sur ses claviers.

Quand on lui faisait remarquer que peut-être, côté muscles, ça serait pas mal qu’il pense à quitter son fauteuil, il rétorquait qu’il n’en était pas question, que c’était une décision mûrement pesée et rationnellement réfléchie.

- Dans mon cas tout particulièrement, faut que je m’adapte à mon boulot : je cultive mes muscles sédentaires...

Quand Marcello arriva, il maniait sans excès une raquette et venait de rater la balle de ping-pong renvoyée par le mur, qui rebondissait dans toute la pièce, frappant les écrans, écrasant les touches des claviers et rejoignant une trentaine d’autres balles déjà éparpillées sur le plancher. Pas question pour Paulo de se baisser pour les ramasser : dès qu’une se tirait, il en prenait une nouvelle. Il en avait récupéré un gros stock chez un copain qui avait déménagé en province pour réaliser son vieux rêve : jouer enfin au tennis grandeur nature.

C’était Momo qui récupérait les balles perdues à la fin de la journée.

- Bon, Paulo, dit Marcello, on a un gros problème : faut que t’appelles tout le monde au plus vite, surtout le « Réseau de la Raison ». Moi, je m’occupe de deux ou trois choses urgentes.



Deux jours après, ils étaient tous là, plutôt rigolards : Paulo avait pris un ton de conspirateur pour les appeler, ils pensaient qu’il leur préparait encore une de ses sacrées foutues conneries. Et ils étaient prêts à en rajouter... Mais c’est Marcello qui prit la parole, avec un ton grave :

- Je suis désolé, mais on doit discuter entre nous ; de toutes façons, les flics vont s’en mêler – pas ceux de Paris, mais les Alsaciens qui ont pris très au sérieux l’affaire Giordano Bruno. Ils ont tous les éléments en main. Voilà, y a pas de doute, Lanoux,

l'ordinateur des trois derniers messages de Giordano, c'est le tien.

- Quoi ?
- Ben, c'est de ton ordinateur que sont partis les trois derniers messages de Giordano.
- Non, attends – tu plaisantes. Tu ne penses quand même pas que j'aurais quelque chose à voir avec cette histoire ?
- Moi, non – mais la police va venir te poser des questions. J'aurais pas dû te prévenir, mais je pense en effet que t'as rien à voir avec Giordano Bruno. A moins que t'aies quelque chose à me dire à ce sujet, hein, après tout ? C'est pas toi qui disais l'autre fois qu'il était bien sympathique ?

Fou de colère, Vincent Lanoux le saisit aussi sec par le col et se mit à le secouer. Il fallut que Paulo s'en mêle pour le calmer. L'avocate Dupont lui dit immédiatement qu'elle, elle ne croyait pas du tout à sa culpabilité, mais l'enquête avançait à grands pas, et elle venait d'apprendre par le juge d'instruction que c'était lui qui, pour le moment, était dans le collimateur.

Marcello, calmé, était bien embêté, à cause de Yasmina qui le regardait de ses jolis yeux, rétrécis par un mépris bien visible.

- Le problème, faut que tu le saches, c'est que j'ai prévenu les flics strasbourgeois et filé les coordonnées informatiques qu'avait trouvées Momo, les tiennes quoi. Ils ont rapidement enquêté : Strasbourg, tu y étais bien à l'époque du meurtre de Wendig, pour une réunion sur la recherche dans le gros truc européen, le Parlement ; et Bordeaux, avec le coup du sorcier : pas de chance, tu y avais fait un saut, comme par hasard à ce moment-là – pour un colloque sur les virus rétrogrades, un machin comme ça.
- Ouais c'est ça, ricana Lanoux, ceux qui apparaissent et disparaissent au gré du temps, hein, comme Giordano Bruno. Mais je te ferai remarquer que si j'étais au colloque, j'étais pas ailleurs !
- Faudra aussi que tu leur expliques ton emploi du temps du côté du Palais de la découverte : ils ont appris que tu t'y rendais souvent.

- Merde, mais vous êtes tous fous – qu’est-ce qui vous prend ? C’est vrai, je suis allé là où tu dis, et je vais régulièrement au palais de la Découverte, mais c’est pour les réunions d’un groupe de scientifiques qui veulent faire connaître la science. On bosse sur des projets pour les écoles, les musées. Marcello, qu’est-ce qui t’a pris de ne pas me parler, de saisir les flics sans rien me dire ?
- C’est mon métier, Vincent, j’ai gardé les vieux réflexes : et pas question de faire obstacle à l’enquête en te prévenant.
- Bon Dieu, mais ce n’est pas moi Giordano Bruno, c’est pas croyable que vous ayez pu seulement imaginer faire un rapprochement. Je ne vous connaissais même pas jusqu’à ce que vous me contactiez, je n’avais jamais entendu parler de votre petite radio et a priori pas de la superbe voix de Anna ; c’est une mauvaise blague...

Corinne Bernard serrait le bras de Vincent Lanoux avec force, comme pour le rassurer : impossible, elle le connaissait bien, impossible ; ils étaient devenus fous...

- Bon, dit l’avocate Dupont, du calme, ne nous énervons pas : il y a certes une vague conjonction de quelques éléments, mais cela ne signifie rien pour le moment. Je suis le dossier pour la fille de Wendig, je connais bien l’affaire et je la surveille ; cela dit, je ne peux pas représenter Vincent Lanoux en qualité d’avocate, mais je trouverai quelqu’un pour le faire si c’est vraiment nécessaire.

Les membres du « Réseau de la Raison » étaient consternés : l’affaire les concernait tous, qui pouvait savoir jusqu’où l’enquête allait se perdre ? Et il y avait du vrai : tous les cadavres, c’était bien ceux des cinglés sur lesquels ils bossaient.

- Y a-t-il d’autres personnes qui bossaient avec vous, même épisodiquement, et qui auraient eu accès à vos ordinateurs, surtout celui de Lanoux ? demanda Marcello.
- Le coup de l’ordinateur, nous faites pas rigoler : n’importe qui peut se faire passer pour l’ordinateur de Lanoux, ou y entrer et l’utiliser, avec les moyens techniques, dit Worms. Paulo et Momo peuvent vous démontrer la chose.

- Quand même, dit Momo embêté, nos ordinateurs des centres de recherche sont hyper-protégés, ça me semble difficile...

Lanoux se mit à rire, un grand rire nerveux :

- Momo, toi tu bosses secret-défense, mais nous, là, on n'est que des pauvres labos publics. Alors ta protection hyper sophistiquée, et le pognon que ça coûte, c'est pas pour nous.
- Bon, je crois qu'on va s'y prendre autrement : filez-nous les dossiers sur lesquels vous travaillez ou avez travaillé pour le « Réseau de la Raison ». C'est peut-être là-dedans qu'on trouvera des indices. Et aussi la liste des personnes qui vous ont éventuellement donné un coup de main.

Tous ceux du Réseau, effondrés, promirent de chercher les noms et les dossiers et de les ramener chez Paulo, avant que les flics ne s'en emparent.

Après leur départ, c'était silence dans les rangs. L'avocate Dupont se détourna ostensiblement de Marcello, qui s'approcha de Math :

- Math, toi qui étais avec eux au début, t'en penses quoi de cette piste ?
- Bon, Lanoux est un peu excité sur tous ces trucs, c'est vrai, mais je ne le vois pas rédiger tous ces messages et surtout passer à l'acte. Ça ne tient pas debout. D'accord, je suis parti parce qu'il était vraiment très buté sur le côté poursuite systématique des illuminés – c'est un radical, c'est clair. Mais d'ici à jouer au Giordano Bruno, non, ça ne colle pas ; d'ailleurs, je ne crois pas qu'il ait la culture nécessaire, sauf erreur de ma part, hein, au fond, je ne le connais pas tellement. Non, non – il doit y avoir une autre explication...

Paulo était rêveur ; la vérité, c'est qu'il se prenait au jeu, Anna Dupont l'avait déjà repéré ; pire, une fois digéré le virus assassin que Giordano Bruno lui avait envoyé, il le trouvait finalement plutôt sympathique, ça ne lui aurait pas déplu qu'il soit un des membres du sympathique « Réseau de la Raison ». Ses victimes, c'était quand même les grands ennemis de Paulo : parapsychologues, magiciens, astrologues ; il ne manquait plus que les intégristes religieux - il espérait secrète-

ment que Giordano passerait à l'acte pour ceux-là aussi, c'était ceux qu'il détestait le plus.

Et pour couronner le tout, les messages de Giordano étaient impeccablement rédigés, avec une motivation rationnelle dépouillée des scories de l'émotion, comme il disait.

En gros, finalement, Paulo trouvait que Giordano Bruno œuvrait pour le bien commun, l'intérêt général de l'humanité – et le for intérieur de Paulo, tout au fond bien intime, lui susurrait qu'après tout, on était quand même bien débarrassés ; si en plus ça pouvait faire peur aux autres, on serait peut-être un peu plus tranquille pour la suite de l'avenir du monde.



CHAPITRE 10

L'AMBIANCE était lourde. Paulo avait abandonné le squash ping-pong, et la machine biométrique à pieds attendait dans un coin : son perfectionnement dépendait des chercheurs du Réseau qui avaient bien autre chose à penser. On attendait les nouvelles de l'enquête : elles n'étaient pas bonnes pour Vincent Lanoux ni pour le Réseau.

Pour le moment, le juge strasbourgeois n'avait pas décidé de mettre Lanoux en détention, révéla l'avocate Dupont. Mais elle pensait en elle-même qu'il n'en fallait pas beaucoup pour qu'il change d'avis...

Tous les membres du Réseau avaient dû subir le raclage intérieur de leurs joues histoire de récolter leur ADN – pas question de refuser, les avait prévenus l'avocate Dupont : le code pénal est implacable, c'est un délit. Le biologiste Lanoux, spécialement visé par l'expertise, n'avait pas digéré que les flics lui piquent son matériel génétique, il était en rage : il avait asséné aux représentants de la force pu-

blique qu'il ne supportait pas de voir comment le superbe travail de recherche sur l'ADN, auquel il avait participé avec tant d'enthousiasme, pouvait aboutir à de si lamentables manipulations. Mais les flics se foutaient des avancées de la science : ils lui avaient intimé de la fermer tout en l'ouvrant suffisamment pour qu'ils puissent procéder au prélèvement.

Ralph avait soupiré - il était bien temps que d'aussi éminents scientifiques s'aperçoivent enfin des conséquences de leurs travaux pour l'humanité ; lui n'était pas sûr que les sorciers, devins, mystiques et autres paranormaux possédaient un pouvoir aussi immense et définitif du côté destruction potentielle mais résolument rationnelle du monde. Paulo s'était foutu en rogne, rappelant l'histoire et les innombrables massacres pour cause d'énerverment mystique ou religieux, qui reprenaient vigueur aujourd'hui. Est-ce que Ralph pouvait lui citer un seul massacre pour raison scientifique ? Il confondait tout, les techniques, joyeusement empruntées aux sciences par les grands parasites du monde, et les motifs des destructions humaines religieusement bricolés pour écraser toute réflexion logique. Ralph haussa les épaules, précisant haut et fort qu'on ne discutait pas avec les inconscients des choses du monde qui refusaient d'affronter leur triste réalité – notamment et par exemple les retombées inéluctables des recherches scientifiques rationnelles sur les malheureux humains...

Le juge strasbourgeois, malgré l'intervention de Marcello et Anna Dupont, semblait persuadé que la solution était bien du côté du « Réseau de la Raison ». Contestant la théorie de l'accident héroïnomane, il s'était emparé du dossier Lucius, et l'avait joint à celui de Wendig, en soutenant qu'il s'agissait de la même affaire, et qu'il était en conséquence compétent pour le tout. Il avait mis sur le coup les techniciens les plus costauds du labo strasbourgeois de la police, qui avaient décortiqué les ordinateurs de tous les membres du Réseau, malgré les protestations des labos de biologie et de physique où ils bossaient, et qui hurlaient qu'il y avait atteinte scandaleuse au secret de leurs recherches.

Selon les conclusions des experts désignés, il était clair que Giordano Bruno, quel qu'il soit, utilisait bien l'ordinateur de Vincent Lanoux. Il semblait qu'il y avait même bidouillé sous l'appellation Giordano Bruno un petit coin, genre dossier bourré d'écritures

cryptées de manière extrêmement complexe, pour tout dire indéchiffrables par les malheureux experts policiers. Lanoux, qui détenait quelques codes de cryptographie pour ses recherches, avait refusé de les communiquer, indiquait le rapport d'expertise au juge.

- Comment je ferais, s'était défendu Lanoux, les données cryptées que vous me montrez, ce ne sont pas les miennes ! Je ne refuse pas – je ne PEUX pas communiquer les clefs puisque je ne les connais pas...

Quand Lanoux revint discuter avec Paulo et les autres, il avait un air fatigué et désabusé ; mais il indiqua en rigolant que, de toutes façons, il ne pouvait donner aucune réponse à ces pseudo-experts alsaciens, il avait complètement oublié ses propres codes à lui ; et il n'utilisait en réalité jamais la cryptographie, c'était bien trop compliqué, ils échangeaient de toute façon à découvert entre chercheurs : les autres scientifiques, ça ne les emballait pas non plus de perdre leur temps à crypter et décrypter.

Le problème, c'est qu'il préférerait que ça ne se sache pas au labo : ils faisaient tous la même chose, mais implicitement, officieusement – en douce, quoi, pour ne pas avoir d'ennuis avec l'administration tatillonne et empêcheuse d'échanger les infos correctement, en toute liberté.

- Moi quand j'ai besoin de crypter avec les Américains, qui sont très parano à cause de leur gouvernement, je prends Émile et je le branche, dit Paulo : il me sort les codes et les décodes que je veux, il s'est jamais planté... La prochaine fois penses-y, je te le prête si t'as besoin. On appelle ça utiliser un « tiers de confiance », d'ailleurs c'est la loi, pour une fois que je la respecte...
- C'est vrai, confirma Momo. C'est un truc qu'ils ont inventé en France quand tu veux crypter tes messages : au-delà d'un certain nombre de « bits », t'es obligé de déposer les clefs de ton code auprès d'un « tiers de confiance », autrement dit une entreprise reconnue par l'Etat pour faire ça...
- ... et qui te pique plein de fric, qui peut tranquillement utiliser tes codes comme elle veut, et qui les file au gouvernement sur simple demande, soi-disant qu'ils ont du mal à décrypter quand

y a trop de « bits ». Tiens, je crois que je vais déposer Émile comme tiers de confiance auprès du ministère – ça nous ferait un peu de rentrées financières, on en a bien besoin, et il servirait enfin à quelque chose...

Émile était épaté par les « bits », au début il n'avait pas compris que c'était un mot anglais ; il avait essayé de se représenter la chose en quantité, mais n'avait pas réussi à faire le lien avec l'informatique. Quand il avait demandé une explication à Paulo, l'autre avait haussé les épaules en disant que c'était trop technique pour qu'on puisse lui expliquer ça. Mais il avait insisté, demandé un dessin :

- Merde, Paulo, ce truc à bites, je voudrais quand même comprendre où ils les mettent !

Paulo l'avait regardé comme s'il venait enfin de comprendre, et avait tellement rigolé qu'il avait failli y passer. L'histoire avait fait le tour du monde, traduite d'abord en anglais pour les Américains, pour qu'ils comprennent bien tous les détails de l'histoire. Sans le savoir, Émile qui n'avait jamais touché à un ordinateur de sa vie était devenu célèbre dans le monde entier grâce à internet.

- Il mérite bien ça, avait affirmé Paulo. Un Émile c'est unique au monde, et c'est bien de chez nous...



Marcello avait récupéré les dossiers des paranormaux que le « Réseau de la Raison » suivait à la trace : il y en avait beaucoup, la plupart bien classés dans des chemises, mais surtout dans les dossiers des ordinateurs de chacun des membres.

- Sans précaution, ils sont débiles ces scientifiques – pas un code, pas une protection, s'étonnait Paulo.

Mais ça n'étonnait pas Momo. Il avait repéré que même les chercheurs de son Institut de recherches nucléaires faisaient comme Lanoux et répugnaient à protéger leurs petits dossiers : ils échangeaient en douce et sans protection leurs calculs et leurs résultats avec les scientifiques du monde entier, ça faisait partie de leur fierté, la grande internationale sympathique de la recherche ; c'était leur vraie liberté, sans surveillance, sans

contrôle, les grands échanges fraternels entre chercheurs, le tout dans un but hautement désintéressé, disaient-ils, autrement dit pour la progression de la Science.

Ralph était sceptique : surprenant, ce grand désintéressement de la Science ; il avait de sérieux doutes sur la fraternité mondiale de l'espèce scientifique, largement rattachée à l'espèce humaine de base. Quant à Paulo, il ricanait, les traitant de grands naïfs qu'avaient rien compris à la marche du monde merdique tel qu'il se faisait sous leurs yeux. Mais il leur donnait secrètement raison : son rêve à lui, c'était bien cette magnifique liberté en toute confiance, ces échanges libres et gratuits, cette fraternité mondiale du réseau internet échappant à la surveillance des Etats. Et il était trop content de voir que les scientifiques étaient de son avis.

Il démontrait régulièrement dans son émission radiophonique et sur son site - avec preuves à l'appui - que la liberté, elle n'existait plus dans l'espace physique normal et quotidien, le lieu de tout un chacun.

- Vous tous qu'êtes là à m'écouter, faut le savoir : l'espace public et privé, tout ça c'est fini, c'est contrôlé, verrouillé, bureaucratisé par les grands Administrateurs du monde jusque dans les tous petits détails ; moi j'y fous plus les pieds, c'est plus vivable. Faites comme moi, vous racontez pas de salades, tirez-vous de là et unissons-nous tous par ordinateur.

Il le proclamait vigoureusement : il n'y avait plus qu'un lieu de liberté, le dernier, le seul, le vrai, l'immense, et c'était l'espace virtuel, le réseau internet pour tous, sans contrôle, autrement dit l'univers à Paulo. Les Etats voulaient y foutre leur nez, c'était clair, histoire de faire du pareil au même qu'avec le monde extérieur, et de contrôler, bureaucratiser tout ça - mais fallait qu'ils comptent avec les autres comme lui, les grands résistants du monde entier. Et c'était pas demain la veille que tous ces salopards arriveraient à bousiller le dernier véritable espace de liberté.

En tout cas désormais, plus de doute pour Paulo : les scientifiques du « Réseau de la Raison » qui utilisaient ses méthodes et se ralliaient implicitement à ses idéaux, il fallait résolument les soutenir...



Les dossiers du Réseau de la Raison étaient corsés : on y trouvait des illuminés en tout genre, toutes spécialités confondues, terrestres, extra-terrestres, ou directement infernales. Corinne Bernard avait élaboré un classement de base, séparant d'office du lot les véritables escrocs bien repérables, pour lesquels le Réseau avait globalement une certaine sympathie.

- Les escrocs, ce sont des sacrés accrocs de la rationalité ; pas tous les types : c'est le fric leur grand gourou, et ils vous mènent ça avec une logique impeccable de bout en bout, en inventant de foutus contes à dormir debout, avant de piquer aux endormis le maximum de pognon. Y a pas plus logique que l'arnaque de base, comme le coup du billet multiplicateur : le gogo file un billet, l'escroc lui fait une démonstration immédiate en le plaçant dans un quelconque machin bricolé soi-disant vide, et en ressort comme par magie un petit paquet de billets. Le gogo, appâté, va lui en filer dix fois plus. Et il ne les reverra jamais, pas plus que l'escroc.

Ralph donnait un coup de main parce qu'il y avait pas mal de documents en anglais ; il s'amusait beaucoup :

- Si vous n'avez pas dans ces dossiers la démonstration parfaitement logique de la réalité irrationnelle du monde – je veux bien ne plus m'appeler Ralph...

Il traduisait tout haut les dossiers les plus extraordinaires, leur signalant au passage que si on voulait appliquer à leur petite assemblée si sympathique les critères du « Réseau de la Raison », ils devraient tous largement figurer dans les fichiers : comportements bizarres en tout genre, résolument irrationnels si on voulait bien les soupeser avec un regard impartial, et pour corser le tout, croyance inébranlable en la certitude totalement subjective qu'ils détenaient la vérité.

Paulo répliqua qu'il n'y avait pas plus rationnel que lui, ça se savait dans le monde entier – évidemment si on regardait du côté d'un certain Américain paranormal qu'il ne nommerait pas par délicatesse, on pouvait tout craindre des analyses du « Réseau de la Raison ».

Au bout de trois jours, ils avaient sélectionné trois dossiers qui leur semblaient coller, si on suivait l'hypothèse suggérée par Math : la

vengeance. Selon sa théorie, un de ces paranormaux poursuivis par le « Réseau de la Raison », qui n'hésitait pas à saisir les tribunaux et publiait régulièrement des mises au point démontant leurs stupidités, pouvait avoir eu l'idée d'en compromettre les membres, surtout Vincent Lanoux, le plus extrémiste et le plus parleur, avait rappelé Math. C'était une hypothèse un peu bancal, Math le reconnaissait lui-même, mais après tout, dans cet univers de dingues on ne savait pas. Et l'hypothèse vengeance avait le mérite d'une vérification déjà largement établie, carrément ancestrale : elle avait justifié un nombre conséquent de meurtres tordus, voire carrément quelques bonnes vieilles guerres. On pouvait lui faire confiance.

Vu la complexité des actions informatiques et des meurtres de Giordano, il fallait quand même, comme le précisa Math, que ces prétendants paranormaux au crime par vengeance possèdent une bonne dose d'intelligence – lui était prêt à les tester, ça l'amuserait de peaufiner sur eux quelques critères en matière de QI ¹¹. Il avait l'habitude de les appliquer à l'espèce volatile, ça ne devait pas être trop difficile avec l'espèce humaine, nettement plus rudimentaire.

Malgré Paulo qui hurla que c'était un scandale de penser un seul instant que tous ces archaïques étaient dotés d'un cerveau, Marcello décida qu'il irait avec Math travailler sur ces suspects d'intelligence, bien qu'irrationnels patentés. Il était curieux de voir ça de près. De toute façon, trois dossiers c'était possible, il suffisait de bosser un peu et ça pouvait être marrant, avait reconnu Paulo :

- Vous avez quand même là-dedans un gourou de la parapsychologie expérimentale dont on nous rabat les oreilles depuis des lustres, une astrologue célèbre qui vient de nous en sortir encore une bien gratinée à propos de l'avenir de l'humanité, et un religieux qui fait un tabac dans les médias depuis quelques temps.

C'était le religieux qui l'intéressait secrètement le plus... S'il n'y avait pas eu risque de déplacement extérieur, il aurait bien bossé sur le dossier avec Math.



¹¹N d T : Quotient intellectuel – si vous avez lu cette note pour comprendre le sigle, ce n'est pas bon signe de ce côté.

Du côté de l'autre hypothèse, celle des sympathisants du « Réseau de la Raison », c'était Ralph et Anna qui s'y étaient collés : ils s'étaient retrouvés un soir à lire le dossier des quelques rares personnes qui avaient filé un coup de main au Réseau à un moment ou un autre. Il y en avait très peu, signe de la déliquescence des temps, avait soupiré Paulo :

- Les charlatans font recette, pendant que les malheureux rationnels comme nous rament, solitaires, mal aimés et nettement désargentés...

Ralph avait rétorqué qu'il fallait peut-être revoir quelques-unes de leurs références et méthodes à tous : par exemple, ils pourraient lancer un « Réseau de l'Irrationnel », ça rapporterait largement plus, économiquement parlant, que leur « Réseau de la Raison » résolument pas rentable, voire pire. Après tout, quand on veut imposer quelques bonnes idées – « comme les vôtres, mes amis, OK » - il faut savoir manœuvrer ; le truc simple et efficace, c'est de contourner les difficultés : on dit oui en pensant non, on utilise la bonne vieille ruse du mensonge et de l'imposture, on prend le visage de l'ennemi pour mieux le vaincre... Comment pensaient-ils que les religions s'y étaient prises pour s'imposer ?

Paulo s'insurgea : comment osait-il comparer l'incomparable ? Et les massacres bien physiques des guerres pour cause de religions imposées par la force, il la voyait où la ruse, hein ? Mais Ralph haussa les épaules : les conquêtes armées pour motif religieux, c'était largement après, quand les religions étaient déjà bien installées dans la place avec la méthode qu'il avait expliquée. Il suffisait de relire l'histoire...

- Ces vieilles tactiques ont fait la preuve de leur efficacité, pourquoi les laisser aux autres ? Avec elles, on peut s'infiltrer en douceur dans le milieu ennemi qu'on veut détruire, obtenir sa confiance et seulement après le contrer avec des armes bien rôdées puisqu'on connaît les siennes. Les stratégies de contournement sont souvent plus efficaces qu'un affrontement de l'ennemi à visage découvert : à être trop prévisible, on court le risque d'être vaincu...

Après sa tirade déclamée dans une parfaite indifférence générale, Ralph un peu déçu relut avec l'avocate Dupont les dossiers

des amis du « Réseau de la Raison ». Sans se consulter, ils arrivèrent à la même conclusion : parmi les rares sympathisants, deux suspects répondaient à tous les critères, talents informatiques, apparente dose de culture, solide rationalité et bonne rage contre l'irrationnel et ses adeptes.

L'un, Francis Tévenac, était universitaire du côté de la fac de droit de Nanterre – il avait aussi une maîtrise d'histoire, élément intéressant, et c'était un virtuose de l'informatique. L'autre, Sebastien Prime, était carrément ingénieur conseil en informatique, écrivain et même peintre. Ils se connaissaient bien, et avaient contacté ensemble le « Réseau de la Raison » pratiquement dès l'origine, lui filant épisodiquement un coup de main.

Le biologiste Lanoux haussa les épaules quand ils citèrent les deux noms : c'était des types bien, il fallait leur foutre la paix. Ils ne pensaient pas qu'ils avaient déjà fait assez de dégâts comme ça ? Lanoux leur pardonnait de moins en moins leur démarche auprès des autorités alsaciennes.

Le physicien Worms était embêté : il était solidaire de Lanoux, mais pensait que pour l'aider, il fallait chercher des hypothèses dans n'importe quel recoin. Il proposa donc une rencontre avec les deux types, qui étaient de solides copains mais qu'ils voyaient moins au Réseau depuis quelques temps.

– Tiens, et depuis quand ? dit Marcello

Lanoux le regarda avec méfiance et ne répondit pas. Mais Worms, après réflexion, indiqua que, bon, il voyait où l'autre voulait en venir, mais c'était vrai : globalement, les deux types ne les avaient plus contactés depuis l'affaire Giordano Bruno. Marcello dit en rigolant que si ces deux-là étaient un peu suspects, le juge alsacien embêterait peut-être moins Lanoux, ça serait déjà ça de gagné...

Mais Lanoux n'apprécia pas la remarque de Marcello : il se détourna et s'éloigna en haussant les épaules.



C'est le soir que Momo, qui n'en croyait pas ses yeux, hurla tout-à-coup qu'un message de Giordano Bruno s'affichait sur les écrans :

« Chère voix,

Si aujourd'hui Galilée a perdu son talent, n'oublions pas son intelligence autrefois immense à laquelle Paris sait rendre hommage.

Galilée vous aidera à trouver mon message contre l'irrationnel sous l'aile visible des vols divers.

Giordano Bruno »

Ni Momo ni Paulo n'avaient eu le réflexe de chercher les coordonnées de Giordano.



Le lendemain, c'était réunion au sommet – sans le « Réseau de la Raison », sur demande de Marcello, qui avait filé le message giordanien aux enquêteurs de Strasbourg, bien contents de passer par-dessus la tête des flics parisiens. Quant à Marcello, il planait, heureux, avec l'impression de retrouver les bons côtés de son ancien boulot.

Il fallait déjà comprendre le message de Giordano – à Strasbourg ils essayaient aussi, mais Paulo décréta que c'était clairement un défi que l'autre lui lançait, il fallait absolument décrypter le message. Il avait bien essayé Émile, mais ledit avait fait un blocage – Paulo pensait que c'était le mot « intelligence » qui le traumatisait et l'empêchait de résoudre le texte.

On dépêcha l'avocate Dupont pour ramener Math, son aide pouvait être utile.

Elle le trouva dans son Haut institut, silencieux, contemplant le magnifique parc planté autour du bâtiment : on l'avait conçu pour protéger l'espèce matheuse de toutes scories extérieures, bruits, mouvements, rires, cris ; ses éminents représentants étaient là pour penser, pas question de troubler leurs neurones géniaux.

Math surveillait un oiseau, un tout petit moineau qui s'approchait en sautillant de la fenêtre ouverte ; il tenait des graines dans le creux de sa

main, et regardait avec un sourire très doux le moineau s'ébrouer, tourner autour des graines, sauter brusquement dans sa main et s'envoler avec son butin dans le bec. Anna Dupont comprit l'origine de sa passion pour les oiseaux : à rester ici, dans le silence, isolé du monde, il s'était intéressé aux seuls êtres vivants du coin, qui chantaient sans complexe.

- Le génie, c'est solitaire, ça pense sans bruit et ça ne chante pas. On comprend Math...

Son immense bureau était bourré de bouquins, alignés de manière impeccable sur des étagères blanches, ce qui épatait toujours l'avocate, qui n'avait jamais réussi malgré quelques efforts épisodiques à créer un semblant d'ordre dans ses dossiers. Un tableau blanc occupait tout le mur du fond : on y voyait des suites de hiéroglyphes mathématiques, écrits et soulignés de couleurs différentes.

Le moineau ne revenant pas, Math suivit l'avocate vers Paris 11° en soupirant : mais il affirmait toujours que l'antre de Paulo était l'un des rares endroits où il se sentait bien, ça lui rappelait ces lieux remplis d'oiseaux qu'il aimait. Ralph trouvait que Math allait un peu loin, il fallait être sourd ou très partial pour comparer les braillards de l'antre à Paulo au charmant gazouillis des oiseaux.

- Bon, maintenant que Math est là, on va pouvoir réfléchir, dit Paulo : c'est clair et facile, le début il est pour moi, le faux Galilée d'internet. Mais la suite : « *n'oublions pas son intelligence passée à laquelle Paris sait rendre hommage.* » - ça veut dire quoi ?

Math réagit aussitôt : il avait lu qu'une expo sur les origines de la science se tenait au Grand palais, c'était Paris qui l'organisait, il y avait sûrement un lien, on devait y parler de Galilée. C'était peut-être là qu'il fallait chercher ? On pouvait en tout cas commencer de ce côté. Le reste était compliqué, franchement incompréhensible. Math séchait lamentablement : impossible de comprendre à quoi Giordano faisait référence avec les « ailes visibles des vols divers ».



Marcello qui s'était précipité au Grand palais en revint découragé : il avait piétiné des heures devant des tableaux, des explications,

des vidéos sur la science totalement chiantes, qui n'avaient apporté aucun début de réponse à l'énigme giordanienne, même si, en effet, on y présentait Galilée et ses travaux. Il avait même rencontré Lanoux, qui avait organisé une partie de l'expo, et à qui il avait dû raconter une quelconque salade pour justifier sa présence. Mais c'était si peu vraisemblable que Lanoux avait haussé les épaules en lui lançant un sale regard.

C'est de Strasbourg que la réponse arriva. Paulo qui se tapait le front, « Bon sang, mais c'est bien sûr », rappela qu'il fallait un provincial pour comprendre Paris, c'était clair. Eux étaient trop habitués, ils ne voyaient plus rien : il y avait tout bonnement une rue Galilée, carrément installée dans le 16^{ème} arrondissement – « Pauvre Galilée, finir comme ça... ». Et dans cette rue, l'Aéro-club de France arborait une immense hélice, impossible à ignorer – c'était comme si l'immeuble allait prendre son envol vu la taille de la chose – les « *ailes visibles des vols divers* ».

Les policiers dépêchés sur les lieux avaient tout bouclé, et coincé solidement l'hélice pour y grimper en empêchant tout aviateur présomptueux de pénétrer dans les locaux. Mais ils ne trouvaient rien. Un message railleur de Giordano s'afficha sur les écrans de Paulo.

« Chère voix,

La police prétend comprendre le langage de la science.

Nous les scientifiques, les compagnons du rationnel, savons que l'approche la plus élémentaire suffit habituellement à résoudre les données les plus complexes, et non l'inverse selon la prétendue méthode policière.

Votre intelligence aidera à les découvrir.

Giordano Bruno »

- Il est au courant de l'enquête, merde..
- Ne sois pas idiot Marcello, la police n'a pas été discrète à l'aéro-club.
- Ouais, mais quand même. C'est bizarre, et il se désigne comme un scientifique...
- Désolée, dit l'avocate Dupont qui aimait bien le biologiste, je ne crois pas du tout à l'hypothèse Lanoux ; ça ne tient pas debout ;

et surveillé comme il l'est en ce moment, vous croyez qu'il prendrait le risque de se manifester ?

- Pourquoi pas, dit Math – l'hypothèse n'est pas à rejeter, une sorte de défi extrême qu'un scientifique comprendrait parfaitement. Mais comme je vous l'ai déjà dit, je ne vois pas Lanoux en Giordano Bruno... De toute façon un type un peu allumé pourrait vouloir se proclamer scientifique sans l'être, et celui qui veut se venger pourrait tenter de détourner les soupçons sur d'autres que lui...
- Bon, dit l'avocate, Giordano me flatte honteusement en faisant appel à mon intelligence et...
- C'est un fin connaisseur, coupa Paulo en rigolant.
- Habile, surtout, habile, cher Paulo : en quelque sorte, il me met au défi de comprendre. Soit - travaillons en conséquence rapidement sur les autres hypothèses que celle de Lanoux. Et récapitulons, je vous prie : nous avons posé comme point de départ qu'il nous faut quelqu'un qui soit familier de l'informatique, qui ait un motif de haine suffisamment fort pour passer à l'acte – soit contre le « Réseau de la Raison », soit contre les adeptes de l'irrationnel, et qui connaisse le Réseau pour un motif ou un autre : les deux meurtres se rattachent à l'évidence au travail de ses membres...
- Bon, je suis plutôt d'accord, intervint Marcello qui n'aimait pas voir l'avocate piétiner ses plates-bandes : l'ensemble des éléments nous renvoie incontestablement au lien de Giordano Bruno avec le Réseau. Reste à trouver pourquoi et comment...
- Pourquoi de la haine ? dit Émile avec un air surpris. Moi, si un truc me plaît pas, tiens, comme par exemple un patron un peu trop chiant ou pas assez social, ben je fonce, j'ai pas besoin de le haïr, je défends mes idées, heïn, et y a rien de plus beau... C'est ça la lutte !

Ils le regardèrent tous en rigolant, Paulo et Math haussaient les épaules ; mais l'avocate Dupont remarqua qu'en effet, Émile n'avait peut-être pas tort, l'élément « haine » pouvait ne pas être présent.

Math soupira que ça n'arrangeait pas vraiment les affaires de Lanoux...



C'est le lendemain que la nouvelle tomba.

Yasmina avait appelé Paulo affolée : on venait d'arrêter Vincent Lanoux au labo.

L'avocate Dupont avait immédiatement téléphoné au juge. Les résultats des analyses ADN étaient sans appel : les enquêteurs avaient caché jusqu'ici qu'ils avaient bien trouvé un indice, un seul, un poil de barbe sur la veste de Lucius.

C'était celui de Lanoux.

70

CHAPITRE 11

AVEC l'arrestation de Lanoux, tout s'était brusquement assombri. Et Marcello était bien embêté : Yasmina l'avait immédiatement appelé, lui reprochant de lui avoir tendu un piège en ne lui disant pas la vérité quand il s'était pointé au labo. Elle l'accusait d'être à l'origine honteuse de l'arrestation de Lanoux. Or c'était tout simplement impossible qu'il soit Giordano Bruno, il ne pouvait pas avoir commis ces horreurs. C'était tout, il n'y avait pas à sortir de là. Il serait donc bien avisé de trouver le vrai coupable. Et elle avait raccroché violemment.

Marcello, malgré ses vieux réflexes de flic, pensait lui aussi que l'hypothèse Lanoux était peu crédible, tout en se sermonnant dans son for intérieur ; son patron qui s'y connaissait le lui avait suffisamment seriné : « Marcello, moi qui pourrais être ton père, écoute-moi et fourre bien ce concept de base dans ton foutu crâne : sympathie et affects sont systématiquement à virer dans le cadre d'une enquête ».

Pour l'heure, il fallait s'organiser, et vite, déchiffrer le dernier message de Giordano, enquêter auprès des suspects qu'ils avaient repérés

dans les dossiers. Les membres du « Réseau de la Raison » voulaient participer, pas question de laisser tomber Lanoux, pour le moment détenu à la prison de la Santé – « la France est quand même le seul pays qu’a donné un nom pareil à une prison, fallait oser... », comme le remarqua Paulo.

Anna Dupont, malgré sa déontologie, décida qu’elle allait enquêter en direct et interroger les deux suspects Tévenac et Prime.

- Alors Anna, tu nous fais l’avocate américaine ? Et t’en fais quoi, là, de ta déontologie ?

L’avocate respira avec peine, mais elle indiqua que sur ce coup, l’affaire était trop grave : c’était dit, elle posait sa déontologie là, quel que soit le prix à payer. Après tout, c’était une déontologie estampillée « norme française », et Anna Dupont jugeait depuis un bout de temps déjà que ladite norme était carrément poussiéreuse, archaïque, insupportable, inadaptée, et surtout bricolée pour rendre le rôle de l’avocat parfaitement dérisoire.

- Paulo, par chez-nous, l’avocat c’est juste un clown qui fait son numéro devant les juges. Avocate, je n’ai pas le droit d’enquêter, pas le droit d’interroger les témoins avant le procès, à peine le droit de consulter le dossier d’instruction et de supplier le juge tout-puissant de m’accorder, s’il veut bien, une éventuelle autre expertise que celle de l’expert qu’il a nommé. C’est décidé, l’affaire est trop grave : j’utiliserai pour l’heure les méthodes avocatesques en cours dans les autres démocraties...

Paulo maugréa que juges ou avocats, c’était du pareil au même, tout ça c’était clowns et compagnie – Anna le savait, fallait quand même pas rigoler. Et ça l’étonnerait qu’ailleurs ça soit tellement mieux, hein, avocat c’est juste fait pour gagner du fric sur le dos de la misère du monde.

- T’as déjà vu des contents qui viennent te voir, Anna ?

Il s’arrêta là : ils avaient débattu et rebattu tant de fois de la question que ça ne servait à rien d’en remettre encore. Mais d’aucuns l’avaient quand même entendu murmurer que, bon, une Anna Dupont, c’était peut-être une chose à part dans la grande merdouille juridico-judiciaire.

Corinne Bernard décréta qu'elle aiderait Anna ; ça lui plaisait de toutes façons de rencontrer les rares amis du Réseau qu'elle connaissait très vaguement. A deux bonnes femmes, elles y arriveraient sûrement, et Laurent Worms était d'accord pour leur filer un coup de main. Math et Marcello s'occuperaient des irrationnels patentés avec Yasmina et Courbet. Le tout serait contrôlé par Paulo assisté d'Émile et de Ralph qui devraient tenter de comprendre les deux derniers messages de Giordano Bruno et resteraient en contact avec les autres.

- Au boulot, dit Paulo qui jubilait : il se voyait en grand aiguilleur du paranormal, dirigeant le tout depuis son fauteuil, instruisant, conseillant, classant et résolvant au final l'énigme Giordano Bruno.



Francis Tévenac terminait son cours devant une centaine d'étudiants ; l'amphithéâtre se vidait peu à peu. Il soupira : le lieu était glacial, il aurait dû garder son écharpe autour du cou, si ça continuait il allait se prendre un mauvais mal de gorge avec extinction de voix, conséquence inéluctable de ce genre de refroidissement pour tout enseignant qui se respecte. Il s'habilla rapidement : c'était un grand admirateur de Conan Doyle, du coup et en hommage rendu, il revêtait parfois des tenues dans le style Sherlock Holmes, avec houppe, casquette et cache-nez.

En le voyant s'avancer, longue silhouette inquiétante dans la pénombre universitaire, l'avocate Dupont recula, méfiante. Mais Corinne qui le connaissait ne se gêna pas pour l'aborder à sa manière directe :

- Salut Francis, on vient te voir parce qu'on a un gros souci.
- Chère Corinne, patience : les soucis sont au temps ce que les papillons sont aux chenilles ; ils s'envolent...

L'avocate Dupont, surprise par le ton tévenesque, le regarda avec plus d'attention. Incontestablement, le professeur s'exprimait avec élégance – ce qui le rendait suspect d'emblée, si on comparait

son style à celui de Giordano Bruno : les deux paraissaient fonctionner selon une structure très semblable. Bon, toutes choses égales par ailleurs, il fallait être prudent et surtout clairvoyant, comme devait le faire remarquer par la suite Tévenac : « Dans le monde d'aujourd'hui, élégance et esprit suffisent à rendre quiconque objet de suspicion. »

Sans détours, Corinne Bernard lui exposa les mésaventures du biologiste Lanoux. Le professeur eut l'air perplexe.

- Nous pourrions peut-être déjeuner ensemble et poursuivre cet aimable entretien, qu'en dites-vous ? Venez, quittons ce lieu rectiligne et glacial qui prétend insuffler le savoir et faisons le pari de déjeuner agréablement.

Il leur fit remarquer qu'en sortant du bâtiment, on n'échappait pas au grand sigle de l'ANPE écrit en gros et bien visible sur un mur juste en face de l'Université, de l'autre côté du RER, « de telle sorte que les étudiants n'ignorent rien du brillant avenir qui les attend ».

Il les invita dans le restaurant situé sous la gare du RER — « l'annexe officieuse de ce vénérable campus, le seul lieu reliant le désert nanterrois à la vie, à Paris, pour tout dire ». Car Francis Tévenac n'imaginait pas de vie en dehors de la capitale, et se désolait de ne pas y être en permanence. Il se tourna galamment vers l'avocate, qui manqua avaler sa fourchette de saisissement.

- Chère Maître, permettez-moi de me présenter : je suis juriste par mésaventure, après avoir erré dans l'histoire, fait quelques détours par les étranges affaires étrangères, qui m'ont parfois passionné, je l'avoue, mais que j'ai dû abandonner à leur triste sort en raison de quelques inconvénients de santé. Je suis dans tous les cas fort enchanté de vous rencontrer...

L'avocate Dupont s'étant présentée à son tour, embarrassée car peu habituée à de si douces attentions, Tévenac précisa à sa surprise méfiante qu'il la connaissait depuis un certain temps :

- Absolument, chère Maître, j'entends parfois votre incomparable voix sur cette petite radio bien sympathique dont je conseille l'écoute à mes étudiants. Et je vous félicite, dans notre désolant paysage radio-télévisuel, vous êtes une bouffée d'air libre. A propos de liberté, savez-vous s'il est possible de voir

Vincent Lanoux dans sa cellule de détention ? Même si je ne suis pas un adorateur de ces lieux, j'aimerais lui faire connaître mon soutien de vive voix - il me semble que nous devons l'aider de manière très concrète.

- Il faudrait que le juge accepte de vous donner un permis de visite, ce dont je doute fort, soupira l'avocate. L'enquête démarre, et quand on n'est pas de la famille, ils sont très réticents - même pour les proches, d'ailleurs.
- Bien, que puis-je faire pour l'aider ?

Là-dessus, Corinne Bernard lui posa quelques questions habiles : rappelant combien il avait aidé le « Réseau de la Raison », d'ailleurs il était là bien avant elle, elle lui demanda s'il fabriquait toujours son délirant site de caricature du paranormal ?

- Résolument, chère Corinne, résolument. Mais je ne suis pas seul, j'y œuvre avec l'ami que vous connaissez bien, Sébastien Prime. Même si parfois le temps nous manque, nous nous amusons toujours beaucoup à inventer des histoires extraordinaires, avec un forum, des questions et des réponses paranormales. Dans tous les cas nous appliquons l'excellent principe suivant, très inspiré par notre fréquentation du paranormal : soit c'est vrai, soit il est impossible de prouver que ce n'est pas vrai. Et le tout fonctionne parfaitement... Vous seriez étonnée par le nombre de visiteurs que nous y accueillons, et qui prennent très au sérieux nos élucubrations. C'est pourquoi le site nous a souvent été bien utile pour aider votre Réseau, comme vous le savez sans doute, Corinne.

L'avocate Dupont se souvint de la remarque de Ralph qui suggérait au Réseau de revêtir les habits de l'irrationnel pour une lutte plus efficace - Tévenac expérimentait visiblement la méthode avec succès.

- Pardonnez-moi, intervint l'avocate Dupont, puisque vous avez beaucoup aidé le « Réseau de la Raison », pourquoi ne pas l'avoir rejoint ?
- Sans trop réfléchir - évitons de nous fatiguer inutilement - c'est sans doute par distraction ; et je suis peu au fait des démarches

associatives. D'ailleurs, avais-je le titre requis ? Juriste, historien – soit. D'aucuns soutiendront de mauvaise foi qu'il s'agit bien là de sciences, mais soyons lucides, il s'agit tout au plus d'occupations distinguées...

Le repas fut acceptable – « de bois, à défaut d'hôte », comme le remarqua Francis Tévenac, qui adorait faire des jeux de mots – « laids, oui, résolument, y compris voire essentiellement les pires », asséna-t-il. Il indiqua qu'au vu des circonstances nouvelles, il était prêt à rejoindre le « Réseau de la Raison », qu'il avait un peu délaissé depuis quelques mois – « travail désoblige, hélas, vous le comprenez aisément, chère Maître. » Se tournant vers Corinne, il assura qu'ils devaient poursuivre l'œuvre de Lanoux, et qu'il en serait bien volontiers désormais, à part entière – « provisionnelle, cela va de soi ».

Corinne avait saisi le jeu de mot tardivement se mit brusquement à rire, de son rire éclatant qui figea aussi sec tous les déjeuneurs du restaurant. On entendit quelques murmures mécontents auxquels Tévenac répondit en saluant bien bas.

En dépit de sa défiance, l'avocate Dupont était sous le charme de l'élégant juriste.

Mais quand Paulo leur demanda leur opinion, sans se concerter elle et Corinne n'hésitèrent pas : il était charmant, élégant, spirituel, soit - mais ces qualités rares, surtout quand on regardait l'environnement masculin proche, n'étaient pas suffisantes pour l'éliminer de la liste des suspects. On avait tous les éléments pour démontrer le contraire – même ce site que Paulo et Momo allèrent immédiatement visiter, en promettant de le décortiquer avec leurs moyens sophistiqués pour voir ce qu'il avait dans le ventre.

La surprise, ce fut d'y trouver d'emblée des analyses du livre de Wendig, détournées de manière extrêmement habile, de fausses prédictions signées d'un prétendu « collègue de Lucius », avec une nécrologie dudit pour le moins délirante, évoquant des causes paranormales au sujet de sa mort, voire extra-terrestres, écrites avec un sérieux irréprochable. On y trouvait aussi, glissés au milieu de canulars ésotériques dont l'humour n'était accessible qu'aux personnes averties, de longs développements sur la science et son histoire, où Giordano Bruno tenait une place importante.

- Bon, je propose de l’inviter pour le tester, dit Marcello.
- Non, dit l’avocate Dupont, je ne suis pas d’accord pour utiliser ces méthodes de policier retors. Plus question de remettre ça – j’étais trop mal à l’aise avec Lanoux pour recommencer. Trouvons des moyens moins malhonnêtes.

Marcello haussa les épaules : depuis quelques temps, sans en informer les autres, il travaillait de plus en plus étroitement avec les flics strasbourgeois. Il n’hésiterait pas à leur balancer le professeur Tévénac pour qu’ils fassent une véritable enquête sur ce type parfaitement bizarre et extrêmement suspect ; et il y participerait...

Paulo qui avait bricolé des tableaux de suspicion avec des grilles, des pourcentages et des appréciations à l’aide de Momo, indiqua que la machine avait classé le professeur Francis Tévénac dans la liste des « suspects très éminents, à ne pas lâcher ».

Lui et Momo avaient bidouillé un petit logiciel qui devait normalement les prévenir en musique quand un certain nombre d’éléments se recoupaient, permettant de savoir à quel type de suspect on avait affaire, selon un classement extrêmement étudié et rationnel, avaient-ils précisé : « suspect très éminent à ne pas lâcher » ; « très éminent » ; « éminent sans plus » ; « carrément acceptable » ; « à peu près acceptable » ; « approximatif » ; « douteux ». De l’autre côté, ils avaient mis trois réponses possibles : « innocent », « coupable », « et ta sœur ».

Trois réponses, c’était un vœu de Paulo, il estimait que la machine devait tenir compte de la présomption d’innocence. Sans le dire, pour contrer Marcello qui l’emmerdait à vouloir reprendre ses manies flicardes, il avait orienté les réponses pour qu’elles tombent systématiquement sur la dernière possibilité : « et ta sœur », qui lui plaisait bien ; il y avait associé une musique alerte avec accordéon. Momo avait soupiré, mais s’était rallié à l’idée : après tout ce qui comptait, c’était les profils.

- C’est simple, avait expliqué Paulo : on a mis des tas d’indices possibles, qui se recoupent et qui nous donnent un pourcentage.
- Et Vincent, il est dans quelle catégorie ? avait demandé Yasmina.

- Eh bien.... Paulo avait balbutié
- Ça va, j'ai compris. Alors votre petit bricolage, là, je vous le dis comme je pense : il est stupide et inefficace.
- Attends Yasmina, on peut être suspect très éminent, le logiciel ne dira pas obligatoirement qu'on est coupable, c'est ça le truc, c'est ça la différence avec le raisonnement de flic ou de juge...



Marcello et Math bossaient ensemble sur les trois dossiers « irrationnels intelligents » dans le Haut institut matheux. Au départ, Marcello avait parlé normal, autrement dit un peu haut comme il le faisait chez les flics ou dans son antre nocturne. Aussi sec, une délégation de quatre types avait débarqué :

- Monsieur, si vous persistez à faire un tel boucan, nous n'hésiterons pas à vous débarquer de ces lieux. Et ne dites pas que vous n'étiez pas prévenu : il y a un panneau bien visible à l'entrée.

Réduit au silence par l'intransigeant groupe, Marcello se rappela qu'en effet, le panneau en question indiquait : « Mathématiques, silence ! » - il avait cru à une blague des gens du coin, mais il était clair que les types ne rigolaient pas du tout. Math lui se marrait un grand coup, il n'était accroc au silence que quand il pensait matheux.

Ils avaient pris les trois dossiers à étudier de près, à commencer par celui du gourou en psychothérapie de groupe, Rianoix, que le Réseau désignait sous l'appellation de « délabré » vu son apparence physique, sérieusement ébréchée par des années de thérapie très intensivement groupée. C'était le plus facile à cerner : ce genre de type proliférait depuis les années 70, on s'y heurtait à tout bout de déprime, solidement accroché aux diverses vagues médiatiques à la mode. Celui-là avait réussi, son nom circulait dans tous les milieux branchés. Il organisait à prix délirants des séances parapsychiques, et avait progressivement fondé sa petite institution, sous son nom : l'Institut Rianoilien. Et il avait fabriqué un site informatiquement assez costaud « Le monde de Rianoix » avec animation et musique planante, prouvant qu'il savait manipuler internet.

Sur l'échelle de Paulo, on pouvait classer Rianoix comme suspect très éminent : le Réseau l'avait attaqué quelques mois auparavant, d'abord en faisant un site miroir qui reprenait la présentation et les élucubrations du gourou, mais en les poussant à l'extrême. L'effet avait été saisissant. On comprenait qu'il prônait aux initiés de dernier niveau une religion nouvelle rendant hommage aux anciens voyageurs venus du fin fond de l'espace qui avaient fondé l'humanité ; les petites jeunettes du genre de celles à Marcello y étaient accueillies à bras très ouverts en qualité de vestales et de futures messagères pour les fondateurs de l'au-delà spatial, avec une mission dont le but n'apparaissait pas clairement ; mais on développait tout particulièrement leurs aptitudes physiques verticales et horizontales pour réaliser cet objectif sacré.

Le « Réseau de la Raison » avait publié quelques articles plus sérieux qui avaient attiré l'attention : la police avait aussi sec débarqué chez le gourou, histoire de vérifier l'âge des mignonnes. L'histoire aurait pu s'arrêter là, ils n'avaient pas trouvé de mineures, mais une des anciennes vestales avait profité du scandale pour porter plainte, soutenant que le mysticisme du gourou se manifestait dans des séances très particulières auxquelles elle avait été largement associée. Elle parlait carrément de viol durant sa minorité et sa majorité, malgré les démentis collectifs indignés des membres féminins de l'institut.

Marcello avait haussé les épaules à la lecture du dossier. En le présentant chez Paulo, il n'hésita pas à en rajouter : des types comme Rianoix, il y en avait un bon paquet. Il avait bossé sur un groupe du genre quand il était flic, on retrouvait toujours les mêmes mécanismes : un obsédé sexuel au bagout bien rôdé, qui avait trouvé la solution à ses exigences physiques en racontant des salades mystiques à des bonnes femmes frigides, trop contentes d'être libérées de leur connerie à l'abri d'une secte. Et elles acceptaient avec enthousiasme d'y passer seules ou en groupe. Vu l'enthousiasme, ça devait forcément leur plaire.

- C'est trop rigolo quand on connaît les bonnes femmes. Donc y a pas de quoi s'énerver. Quant à comprendre pourquoi ce genre de conneries marche, c'est sans intérêt...

Ralph pensait au contraire que c'était intéressant : les ressorts de tous ces fonctionnements collectifs para-mystico-religieux, on les retrouvait toujours dans l'obsession du sexe et l'angoisse de la mort.

- Merde, ça ne suffit pas à expliquer pourquoi on plonge dans ces conneries, dit Marcello qui s’énervait compte tenu de sa propre obsession dans le domaine, et qui n’avait pas encore pensé à créer son petit harem avec objectifs paranormaux pour le rendre obligatoire et consenti.

Le dossier de l’astrologue Violaine Miola était à retenir aussi : d’abord c’était une bonne femme, ça les changeait un peu ; et si Marcello la trouvait largement au-delà d’un âge raisonnable selon ses normes personnelles, Math lui reconnaissait des restes très acceptables. Le « Réseau de la Raison » avait sorti quelques articles remarquables sur ses méthodes, dénonçant les approximations et les bases parfaitement erronées de l’astrologie et des prédictions de Violaine Miola, qu’on pouvait facilement démontrer scientifiquement. Le Réseau s’étonnait en douce que des personnages haut placés qu’ils ne nommaient pas mais que tous connaissaient lui laissent carte blanche et recourent à ses prédictions.

Les articles avaient fait du bruit, il y avait même eu des semblants de débats dans la presse et la télé : c’est que Violaine Miola faisait un véritable tabac dans les médias depuis des lustres, revenant régulièrement y faire ses petites annonces sur la marche du monde, donnant des conseils, prédisant, sentençant sans hésiter sur n’importe quel thème d’actualité. Comme les articles du « Réseau de la Raison » l’indiquaient, on savait que des politiques, y compris quelques gouvernants bien placés, se précipitaient chez elle pour avoir des lumières sur ce qu’ils étaient incapables de résoudre par eux-mêmes – autrement dit sur à peu près tout. Ça rendait Paulo dingue : même s’il avait une opinion très mitigée sur les capacités des gouvernants à gouverner, ça le foutait en l’air de savoir que les décisions qui le concernaient comme citoyen de base étaient prises après consultation d’une astrologue-voyante.

- Merde, est-ce que vous vous rendez compte que c’est avec notre fric que tous ces incompetents paient cette bonne femme pour leur susurrer des recettes de gouvernement ? C’est quand même dingue cette histoire... Vous voyez le coup d’ici, le gouvernant merdico qui la consulte : « chère Madame, voilà, j’envisage un geste difficile, dont je n’évalue pas bien les conséquences politiques et économiques, je veux créer une taxe sur les balais à chiotte – qu’en pensez-vous ? » Aussi sec, la nana lui tire les

astres, et lui répond que selon ses vérifications cosmiques, c'est une excellente idée - et hop ! une taxe de plus...

- Paulo, il est temps que tu voies le monde tel qu'il est, rigolait Ralph. Depuis des millénaires, les gouvernants utilisent les astrologues et autres voyants pour les aider dans leurs décisions. Et tu ne peux pas ignorer que nous, le grand peuple américain, nous avons été gouvernés pendant des années par un Ronald Reagan entièrement sous la coupe de son épouse, laquelle pratiquait quotidiennement l'astrologie et la voyance, et qu'il ne prenait aucune décision sans la consulter...
- Ouais bon, mais lui, il avait Alzheimer comme excuse, hein...

Il était néanmoins clair qu'en poids de papier, les médias consacraient à l'astrologue largement de quoi remplir des mètres-cube de décharge. Paulo enrageait : il soutenait que sans ces salopards de médias, le paranormal ne serait rien ; c'était eux qui en remettaient des louches à tout bout de champ...

- Comme preuve scientifique, c'est un peu léger, hein ; la preuve par le rigolo télévisuel, on peut quand même sérieusement en douter, même si on n'est pas un costaud du cervelet...
- Paulo, soupirait Ralph, le média de base se contente de faire des copies avec ce qui plaît au peuple, ne fais pas comme si tu l'ignores - et depuis que le monde est monde, c'est le paranormal qui attire parce qu'on y trouve des réponses farfelues et incertaines, au gré des voyants- ça permet tous les espoirs, pas comme les sentences sèches et impitoyables des réponses bien rationnelles. Rien de plus payant que d'en rajouter là-dessus.

Ralph le répétait souvent les derniers temps : il pensait que les philosophes du 18^e siècle, les Diderot, les Voltaire et autres qui voulaient faire le ménage dans l'irrationnel et prônaient la belle liberté de pensée et de recherche, n'avaient été qu'un bref moment de lucidité, une toute petite île qui avait sombré depuis dans l'océan de l'irrationnel, un répit de très courte durée largement balayé aujourd'hui. Ainsi va le monde...



Le dernier dossier « vengeance » était celui d'un religieux islamique qui faisait lui aussi un tabac dans les médias : le projecteur sur la religion musulmane, c'était leur dernière lubie. Les autres étaient largement jaloux du tabac que l'islam radical y faisait, et mettaient le paquet pour retrouver eux aussi une audience égale à au moins 6 sur l'échelle de Richter, au désespoir de Paulo qui voyait bien que la sauce commençait à prendre... Ça le désolait, il constatait que dans le genre paranormal, les religions étaient bien plus costaudes que les autres bricolages ésotériques.

- C'est du même genre, puisque ça te donne des réponses invérifiables sur tout et rien, et surtout sur l'au-delà – mais c'est d'origine divine, donc drôlement plus efficace pour asservir le bon peuple : « Vous inquiétez pas, posez plus de questions, y a qu'une réponse : z'aurez le meilleur après la mort - mais ici-bas, en attendant, c'est soumission avec silence dans les rangs, sinon l'œil de Dieu va vous repérer et son doigt vous écraser »...

Les seuls dieux que Paulo acceptait à la rigueur, c'était ceux de l'antiquité gréco-romaine : il les trouvait bien sympathiques avec leurs gros défauts, leurs grosses conneries, leurs engueulades permanentes, en bref leur comportement résolument humain, et leur désintérêt complet pour le sort de l'humanité - « rien à voir avec les religions monothéistes qui prônent la perfection sur terre, à coup de règlements bidons et de rites totalitaires, avec à leur actif un bon nombre de massacres bien conséquents », s'énervait-il régulièrement.

Précisément, barbe bien peignée, costume traditionnel impeccable, Hassan l'islamiste haranguait les foules et faisait un tabac auprès des mignonnes petites beurettes que Ralph appréciait tant. Elles l'idolâtraient, et se foutait n'importe quel vêtement pour lui plaire et lui obéir. Son truc, c'était d'obtenir qu'elles cachent tout, de la tête aux pieds : on ne devait pas voir la moindre parcelle de chair, objet de provocation sexuelle selon l'interprétation qu'en donnait le religieux, qui citait tous les versets du Coran, de la Sunna et les exégèses des docteurs de la loi qui allait dans son sens. Il autorisait la nudité réduite du visage, certains soulignant du coup une certaine modernité : si on appliquait à la lettre les préceptes qu'il prônait, les petites auraient dû aussi couvrir leur visage d'un total tchador.

Les femmes et les hommes ne pouvaient pas se mélanger, encore moins se toucher, même du bout des doigts. Mais là aussi, on indiquait une certaine modernité : les assemblées étaient certes séparées, mais seulement par un drap très léger, à peine visible.

Marcello pensa furtivement à Yasmina, qui avait expliqué un jour combien ça avait été difficile pour elle de lutter contre cette vision archaïque des rapports entre les hommes et les femmes, combien elle s'était battue pour faire de la science, surtout de la biologie à laquelle théoriquement elle n'avait pas droit d'accès. Elle parlait peu d'elle, mais on sentait que son parcours avait été difficile. Marcello s'était senti mal à l'aise, rapport à sa propre vision des choses féminines.

Le dossier d'Hassan était moins élaboré que les autres : on y trouvait surtout des coupures de presse, des impressions de sites sur internet où il sévissait beaucoup ; le Réseau n'avait pas encore employé de méthodes directes contre lui. C'était Yasmina qui avait centralisé les informations, et glissé parfois quelques commentaires douloureux quand Hassan sortait des énormités sur la situation des femmes, dévoilant le statut réel qu'il leur accordait.

Elle avait joint une petite étude sur le thème qui l'intéressait : l'infériorité des femmes caractérisée par des pratiques d'enfermement, leurs origines, leurs modalités, les justifications avancées pour les maintenir aujourd'hui, toujours les mêmes – Ralph rappelait toujours l'importance du sexe dans les grandes religions monothéistes, et leur obsession à le juguler, surtout du côté féminin, pour mieux contrôler la dérisoire humanité.

Yasmina avait constaté qu'il s'agissait d'une habitude très ancienne, carrément pire dans le monde méditerranéen, misogyne de longue tradition – elle aurait aimé comprendre pourquoi. Par exemple, avait-elle écrit en note, on retrouvait les mêmes pratiques recommandées tacitement par Hassan du côté d'Athènes, la cité vénérée comme étant le modèle de la démocratie : vente des femmes pour le mariage, enfermement dans les gynécées, interdiction de la mixité, interdiction de sortir seules, mise à mort des femmes soupçonnées d'adultère, contrôle de la virginité, rôle unique de procréation – constat sans appel d'une infériorité par nature. L'agora, ce lieu de la

démocratie, autrement dit l'espace public du débat, était rigoureusement réservé au genre masculin.

Yasmina avait écrit d'un trait rageur : « l'espèce humaine est la seule qui traite sa femelle de façon aussi ignoble ! ».

Mais globalement, on pouvait difficilement trouver des raisons de retenir le religieux comme suspect, même si c'était visiblement un virtuose de l'internet. Le Réseau n'avait entrepris aucune démarche contre lui, il n'avait pas de raison de lui en vouloir, et ne le connaissait certainement pas.

A regret, ils le classèrent dans la case « suspect douteux ».

- Dommage, en voilà un qui aurait dû faire l'objet de plus d'attention de la part de Giordano Bruno, soupira Marcello, approuvé par Paulo.

Math rigola en lui démontrant que, finalement, il approuvait peut-être le petit boulot salutaire de Giordano et qu'il l'incitait carrément à continuer.

- Ouais, bon c'est vrai : qu'est-ce qu'on peut faire contre ce genre de salopards qui n'ont qu'un objectif : le pouvoir et l'asservissement des masses ? Un peu de prophylaxie préventive, là voilà la seule solution avant qu'ils ne gangrènent la société.

On aurait cru entendre Paulo. Décidément, remarqua Math, ils ne trouvaient pas Giordano Bruno si antipathique qu'ils le prétendaient...



CHAPITRE 12

L'HEURE était sombre. Le mystère Giordano Bruno les assomait tous, ils se sentaient impuissants, et se traînaient sans goût le long des journées pluvieuses : on était déjà à l'automne, incroyable disait Paulo qui, de toute façon, avait perdu le sens des saisons depuis bien longtemps. Il se contentait de vérifier sur son ordinateur que les prédictions de la météo étaient aussi nulles que celles de l'astrologue Miola – voire pire. Ça le faisait rigoler, surtout depuis que le physicien Worms lui avait confirmé que la climatologie était une des branches de la physique la plus difficile et la plus complexe, à cause des mouvements incessants et peu calculables de l'atmosphère : on avait déjà du mal à l'expliquer, mais la prévision à plus de 24 heures tenait tout bêtement de la divination. En gros, mieux valait regarder à sa fenêtre pour prévoir le temps.

Paulo ne se déplaçait même plus à la radio ; du coup, on y passait un message pour les auditeurs, indiquant : « Pour cause d'embarras, le grand Paulo ne peut provisoirement pas être présent sur les ondes ». Le message n'était même pas drôle, Paulo n'avait pas eu le

courage d'y flanquer une de ses grosses conneries, comme il disait. Ralph avait pourtant suggéré quelques versions bien faisandées, mais Paulo les avait écartées d'un geste las.

Chez Paulo, on se traînait dans un état proche de l'apathie. Lui pianotait sans conviction sur son clavier, il se connectait à peine, et revenait parfois aux typologies qu'il avait bricolées avec Momo, juste pour entendre les petites musiques accordéonesques qu'ils avaient collées aux divers profils.

- Bon on a tellement de suspects éminents qui se bousculent qu'il ne reste plus qu'à recourir aux méthodes scientifiques de base : le pendule, la boule de cristal ou la courte paille. On n'y arrivera pas, y en a marre. Et Lanoux qui végète à la Santé...

Ralph en avait assez de l'ambiance – il rêvait aux soirées d'avant Giordano, celles où ils refaisaient le monde, jamais le même, histoire de ne pas se contenter de l'existant. Tout y passait, ils avaient refait cent fois la ville de Paris à neuf, la foutant à la campagne, au bord de la mer, au-dessus de 4000 mètres avec conséquences étudiées pour résoudre la pollution ; ils avaient re-découpé la France en quartiers sensibles : « C'est forcément les plus beaux, on en a marre des quartiers insensibles, cette honte de la France » ; ils avaient démolé le gouvernement pour y flanquer à la place quelques SDF bien alcoolos, histoire d'assurer enfin la stabilité des ministères et la relance de l'économie avec celle du vignoble français ; ils avaient remodelé le ministère des finances, ce cœur insensible de la France, pour y mettre des petits chanteurs à la croix de bois, malgré l'opposition féroce de Paulo : « On est un pays laïc, merde ». Mais il avait cédé finalement en reconnaissant que les petits choristes redonneraient à la grande barre de Bercy un peu de tonus musical, et prendraient moins de place que la population qui y sévissait ; du coup ça aidait à résoudre l'excédent excessif en contrôleurs des impôts, dont on ne savait plus quoi faire, c'était bien connu - et ça les empêcherait de traquer les malheureux citoyens uniquement parce qu'ils s'emmerdaient, avec leur surnombre.

Quand ils avaient bien refait les petites et grandes choses, ils finissaient toujours sur la sentence à Paulo :

- Allez, on démolit tout, et on met rien à la place ; on sera sûr que ça marchera mieux...

Dans les moments plus sportifs, ils bricolaient aussi quelques canulars, si possible les plus idiots, exigeait toujours Paulo :

- Y a qu'un bon canular pour donner un sens aux choses et à la vie ; et ça vous réveille les plus endormis dans leur routine stupide.

En conséquence, les pires blagues étaient toujours possibles, et carrément recommandées ; ils s'attaquaient à tout, « question d'égalité : nous on discrimine pas pour débusquer la connerie ». Ils avaient détourné un soir quelques panneaux dans les rues parisiennes, foutant un bordel monstre dans la capitale ; ils avaient appelé par internet à des rassemblements en tous genres, dans des endroits toujours différents, histoire de dénoncer des scandales récurrents, comme l'usage des panneaux de sens interdit « ces objets scandaleusement obscènes, qui nous interdisent la meilleure chose au monde : le sens ». Et Paulo s'était lancé avec Ralph dans la création d'un très officiel « Comité de vigilance des projets européens », destiné à traquer les décisions européennes les plus burlesques pour les dénoncer. Mais Paulo avait vite baissé les bras : ça les faisait bien trop bosser, carrément tous les jours. Du coup c'était Ralph, en tant qu'Américain patenté, qui se faisait une joie de les débusquer, et de rédiger les courriers dénonciateurs en anglais, malgré la fureur d'Émile.

Mais un triste jour, un peu avant le premier message de Giordano, l'avocate Dupont avait fait appel à sa voix la plus tragique pour les prévenir : ils devaient comprendre qu'on n'était pas dans une période où on pouvait rire de rien et surtout de tout.

- Je me dois de vous le dire : si vous tentez un canular même assez quelconque, vous êtes bons pour une peine de prison bien sentie. Le canular est désormais pénalisé, avec des sanctions graduées pour tous les goûts.
- Ouais, c'est vrai, avait constaté tristement Paulo ; finies les tartes à la crème balancées sur la gueule de quidams quelconques qui devraient se sentir flattés : ça démontre quand même une certaine importance... Les juges qui rigolent déjà pas d'habitude sont encore plus rigides devant les canulars. La liberté d'expression, ça leur flanque la frousse, ils se précipitent tous pour l'exorciser.

Paulo le savait, qui constatait que même les Américains qui la plaçaient si haut, le 1^{er} amendement de leur constitution ¹², quand même, commençaient à sérieusement débloquer sur le thème « sécurité, pas de liberté ».

- Il est clair que le contexte est con, soupirait Paulo. Bientôt on va tous disparaître en silence, dans la grande ambiance liberticide et générale.

L'affaire Giordano Bruno qui les avait réveillés au bon moment les laissait désormais anéantis d'impuissance.

C'est dans ce grand silence sombre qu'un soir tout-à-coup, Émile leur annonça le scoop qui allait déclencher la fin de la partie.

Il préparait une interview exclusive d'un retraité SNCF, 51 ans, toutes ses dents, annonçant fièrement un taux moyen de 297 jours de grève à lui tout seul – pas un record, hein, un taux de base, bien moyen - et tout content de le dire à la radio.

- Moi qui ai 55 ans et qui bosse comme un fou pour des clopinettes, tu sais ce que j'en dis de ton type, là ? avait hurlé Paulo.

Émile l'avait aussi sec accusé d'être un sale traître à la cause sociale, mais tous s'étaient figés de saisissement : c'était la première fois que Paulo dévoilait son âge, lui-même affirmant jusque-là qu'il n'était même pas sûr de s'en souvenir. De toute façon globalement chacun s'en fichait, ils accueillait tout un chacun sans se préoccuper de cette donnée très relative, comme le soulignait régulièrement Anna qui taisait cet élément sur elle-même depuis qu'elle avait eu ses trente ans. Mais Paulo senior avoué – c'était quand même un choc. Finalement, on l'avait ovationné et félicité d'être si vert – « de gris », avait-il maugréé, pas très sûr d'être content de son dévoilement accidentel...

Mais brusquement Émile n'avait plus bougé, on aurait dit qu'il s'était arrêté de respirer comme pour empêcher l'extraordinaire événement de disparaître.

- C'est dingue, vous allez pas me croire – mais y a un message de Giordano, là, sur les écrans à Paulo...

¹² « Le Congrès ne fera aucune loi restreignant (...) la liberté d'expression, la liberté de la presse », c'est beau – et ça n'a pas bougé depuis 1791. Quoique, par les temps qui courent...

Il avait raison.

« *Chère voix,*

Mon œuvre pour vous se réalisera un soir prochain dans la cité des rois, oubliée désormais de tous.

Ils croyaient accéder au paradis, ils ne sont que squelettes identiques et anonymes.

La croyance en un au-delà est la plus grande illusion : mon œuvre aidera à démontrer son inexistence, elle fera vociférer les croyants divers qui se haïront bien plus, je le prédis logiquement.

Puisque le paradis est après la mort, pourquoi vit-il, celui qui le rappelle sans cesse aux autres et les incite à le rejoindre ? Mon œuvre sera un bien-fait pour lui, il saura pour lui-même si sa parole est véridique.

Pour nous, qui croyons en la raison et à la vie sur terre, cette œuvre sera salutaire et rappellera la joie de la connaissance contre l'obscur prétention des croyances à nous cacher la vérité du monde.

Lorsque l'irrationnel et le mal mourront, vous saurez, à chaque fois, que j'ai agi en votre nom et pour le triomphe de la science, de la raison et l'intérêt de l'humanité.

Giordano Bruno »

- C'est pas pour dire, mais je le trouve bizarre le message, remarqua Émile : jamais il en a fait un si long, le Giordano. Et le ton, vous ne trouvez pas qu'il est pas très marrant ?

Sidé par le message de Giordano, Marcello décida qu'il fallait immédiatement prévenir Strasbourg : d'abord empêcher le meurtre – la fin du message était sans appel - mais surtout, surtout, on avait la preuve que Giordano Bruno n'était pas le biologiste Lanoux – impossible qu'il ait tapoté en douce un message pareil sur un ordinateur à la Santé. Et du côté meurtre, on ne voyait pas Lanoux sauter en douce le soir par-dessus les murs de sa prison et hop ! un petit assassinat ni vu ni connu...

Yasmina, prévenue par Marcello, assura qu'elle viendrait aussi sec l'embrasser, et qu'ils iraient tous accueillir Lanoux à sa sortie de prison. L'avocate Dupont bidouillait déjà un projet de saisine du tribunal contre le ministère de la Justice pour obtenir des dommages et intérêts, préju-

dice professionnel, moral, amical, etc., le tout pour détention provisoire abusive : pas question de laisser passer la bourde.

Mais immédiatement prévenu, le petit juge de Strasbourg fit savoir qu'il n'était pas d'accord : il n'avait aucune explication plausible au poil de barbe sur la manche de Lucius, sauf celle de la présence de Lanoux dans les lieux, et du côté de l'assassiné. Or Lanoux soutenait que ce jour-là, il n'était pas au Palais de la Découverte. Ça ne collait pas, rien à faire...

- Impossible, ce poil n'a pas pu venir là tout seul, dans un repli bien caché de la veste, disait le juge. Ça prouve que ce Monsieur était bien là, et qu'il ment. Mais pour quelle raison ?

Il se fondait aussi sur le témoignage d'un des gardiens qui pensait avoir aperçu Lanoux du côté du Planétarium – sans en être complètement sûr. Mais sa barbe, quand même, et ses cheveux – il était presque certain qu'il ne se trompait pas ; et il le connaissait, Lanoux venait régulièrement dans le coin. Par contre, il n'allait jamais au Planétarium, c'était ça qui l'avait intrigué, le voir là, comme ça. Bon, il n'était pas complètement sûr, mais enfin tout de même... Il ne voulait pas ennuyer ce Monsieur, pour lequel il avait beaucoup de respect, mais tout de même...

Le biologiste n'avait pas réussi à prouver sa présence ailleurs : il soutenait que ce jour-là, à ces heures-là, il se baladait tout bêtement le long de la Seine, ça lui arrivait souvent, histoire de réfléchir aux virus ou à n'importe quoi, loin du labo pasteurien. Ses horaires étaient totalement souples, il pouvait aussi bien bosser la nuit si ça lui chantait. Mais les SDF du coin, interrogés, n'avaient rien vu, aucun barbu-chevelu bien reconnaissable et correspondant à Lanoux.

Il était clair que malgré le nouveau message, l'affaire n'était pas gagnée – et l'avocate Dupont comprit après son entretien téléphonique avec le juge que Lanoux risquait de rester en détention provisoire encore quelques temps : « L'élément nouveau est peut-être troublant, disait le juge, mais je demande à voir la suite. »

- Bon, dit Paulo, on se secoue d'autant plus, allez – il faut trouver Giordano, c'est plus possible là.



Le « Réseau de la Raison » prévenu, Paulo en transe organisa immédiatement une réunion. Il fallait bosser, « au boulot, pas question de continuer à merder : on relit les dossiers, on revoit la liste de tous les suspects, et on pense. »

Math, aussitôt contacté, était un peu ennuyé : il ne pouvait pas s'absenter, il bossait dur sur une de ses équations malignes, comme disait Paulo, qui y voyait une forme de maladie grave inconnue du grand public, mais largement répandue dans le Haut institut matheux.

- Pas question, Math, là c'est de l'extrême urgence – tu peux pas nous laisser tomber, surtout qu'il faut comprendre ce que Giordano veut dire dans son long message.
- Bon, tu me laisses juste un peu de temps pour boucler mon truc, et j'arrive – soupira Math. C'est bien parce que c'est toi...

Ralph discutait déjà : il trouvait qu'on devait laisser tomber l'hypothèse vengeance, elle lui semblait inadaptée. Le type qui écrivait des trucs pareils le faisait par conviction, c'était désormais incontestable. Il trouvait même qu'il y avait comme du désespoir, comme un élément tragique nouveau dans le style du message.

Marcello, qui avait filé en douce et depuis longtemps les dossiers du Réseau à Strasbourg sans les prévenir, le leur avoua, et malgré les hurlements de Paulo qui menaçait de le virer à tout jamais, il leur distilla à contre-cœur quelques infos : d'abord, contrairement à ce que soutenait le juge, les flics n'étaient pas convaincus par l'hypothèse Lanoux. Ils avaient donc récupéré les dossiers du « Réseau de la Raison » avec soulagement et procédé à des investigations qui confirmaient globalement la position de Ralph : l'hypothèse vengeance ne tenait pas la route.

Ils avaient d'abord enquêté sur Rianoix. Du coup, ils lui avaient collé une procédure pour détournement de fonds, ça lui faisait de quoi s'occuper en plus de la plainte de l'ex-vestale. Le crétin méritait bien ça : il n'avait pas été assez prudent dans sa comptabilité informatique, qui laissait apparaître des opérations bidons mais résolument non paranormales, car bien rentables et réalisées avec le fric des parapsychologisés. Mais pour les meurtres, les flics ne voyaient pas : son ordinateur ne contenait rien qui puisse laisser penser qu'il trafiquait des messages du genre Giordano. Et son emploi du temps ne collait

pas – globalement, c'était un accroc des soirées parisiennes mondaines, il aurait été malade rien qu'à en rater une, pour de très concrètes raisons commerciales...

Du côté de l'astrologue Violaine Miola, Marcello leur indiqua qu'après la visite des flics qui n'avaient rien trouvé, elle avait porté plainte contre le « Réseau de la Raison » pour diffamation, à cause de leurs articles récents contre elle. Ça n'inquiétait pas le Réseau outre mesure, ils pouvaient largement apporter la preuve de leurs affirmations, et ils avaient l'habitude des procès depuis Wendig. Mais sur le plan Giordano Bruno, là non plus les flics ne voyaient rien à retenir contre elle : ils avaient découvert qu'elle était totalement nulle en informatique. Le site payant dont elle vantait partout la qualité prédictive et dont elle affirmait être l'auteur était tenu en réalité par un as de l'informatique, qui se marrait bien en bidouillant les illustrations, et qui adorait faire des plans astrologiques pour rigoler. Comme il était largement payé pour la chose, il ne voyait pas de raison de changer de maison ni de révéler publiquement l'arnaque.

Par contre, Marcello n'avait pas filé le dossier de l'islamiste Hassan aux flics strasbourgeois – il indiqua que ça aurait été con puisqu'ils avaient d'emblée écarté l'hypothèse vengeance et que le type ne connaissait même pas le « Réseau de la raison ». Mais en douce, dans son for intérieur, il ne voulait surtout pas que les remarques de Yasmina leur tombent sous la main, on ne savait pas ce qu'ils pouvaient en déduire.

L'hypothèse vengeance écartée, restait l'autre, celle du coup de pouce donné au « Réseau de la Raison » à l'aide de petits meurtres de sympathie. Et là, on tombait sur les deux compères Tévenac et Prime. Les flics travaillaient d'arrache-pied sur leurs dossiers, qui leur semblaient particulièrement intéressants.

Toutefois, l'hypothèse Prime avait été rapidement écartée : le bonhomme vivait depuis plusieurs mois en Grèce, où il bossait solitaire sur un nouveau roman. Apparemment c'était un véritable petit génie en tout genre et tout lieu, soit ; mais s'il pouvait éventuellement envoyer les messages giordaniens en utilisant des ressources satellitaires, il ne possédait pas a priori le don d'ubiquité. Or l'île où il se trouvait depuis plus de six mois ne disposait que de liaisons très relatives avec le reste du monde. On ne voyait pas comment il aurait pu

se déplacer en France à six reprises au moins, et certainement beaucoup plus.

Par contre du côté Tévenac, l'enquête prenait progressivement de la consistance : depuis l'absence de Sebastien Prime, c'était lui qui assurait le suivi de leur site paranormal commun ; et c'était visiblement un excellent informaticien. Les flics avaient recensé quelques-uns de ses voyages, car il se déplaçait beaucoup pour des motifs pour le moins suspects. C'était un passionné de vieilles bagnoles, essentiellement anglaises, et il n'hésitait pas à faire des kilomètres dans n'importe quel recoin de France et de Navarre, y compris en campagne britannique. Il adorait également faire des blagues à ses amis, et débarquait n'importe quand chez eux – or, il en avait dans tous les coins de France, notamment du côté de Strasbourg et de Bordeaux. Enfin, c'était un érudit et un passionné d'histoire, proclamant son profond attachement aux philosophes du 18^e siècle ; le lien avec Giordano semblait tout-à-fait plausible. Et le profil établi avec le bidouillage Paulo-Momo, que Marcello n'avait pas hésité à communiquer aux flics, confirmait l'hypothèse.

L'étau se resserrait donc autour de lui, à la satisfaction de Marcello qui n'avait pas apprécié les éloges tévenesques de l'avocate Dupont. Les flics de Strasbourg l'avait déjà prévenu qu'il y aurait bientôt un interrogatoire du suspect et une solide perquisition chez lui. Ça réjouissait Marcello d'avance, qui n'en parlait à personne pour éviter tout rapprochement intempestif : on allait voir comment le Tévenac réagirait devant les méthodes flicardes, et s'il garderait sa « précieuse élégance » comme disait l'avocate.

En attendant, il fallait résoudre le message. Celui-là était long et costaud : Émile avait raison, il détonnait par rapport aux précédents.

Questionné par Paulo, Émile assura qu'il ne comprenait rien de rien à ce baratin encore plus débile que les autres : l'intello merdeux ne s'arrangeait pas, c'était sûr. Mais cette histoire de croyant, ça lui rappelait le coup de la pancarte du sorcier à Bordeaux – « qu'est-ce que t'en penses, Paulo ? ». Et c'était vrai qu'Émile avait déjà tiqué, après l'assassinat de Lucius au palais de la Découverte : à l'époque, il l'avait dit, il ne voyait pas le lien entre la pancarte et Lucius. Par contre, là, le lien avec le nouveau message lui semblait beaucoup plus convaincant.

Tous le regardant avec attention, Émile récita la formule de la pancarte : « *La honte n'est pas dans le sacrifice, la honte est dans la croyance. C'est le croyant qui disparaîtra* ».

- Bon sang, il a raison – s'exclama Marcello. Allez, je prévient tout de suite les flics strasbourgeois... C'est clair, il va s'attaquer à un « croyant » – mais lequel ?



C'est le lendemain qu'ils eurent la réponse : les flics strasbourgeois avaient appelé Marcello en confiance, lui indiquant que pour le moment, la presse n'était pas au courant, mais que ça allait faire un sacré boucan. Les autorités du coin étaient très inquiètes des conséquences, ils redoutaient des mouvements de foule, des violences et des actes de vengeance dont on ne pouvait pas prévoir l'ampleur. Bref, tout ce beau monde pétait de trouille, on ne savait pas ce qui allait se passer, mais le pire était allègrement envisageable...

L'assassiné était Hassan, le prédicateur islamiste abhorré par Paulo. On l'avait retrouvé étranglé et allongé près d'un des tombeaux des rois de France, dans la Basilique de Saint Denis : « *Mon œuvre pour vous se réalisera un soir prochain dans la cité des rois, oubliée désormais de tous. Ils croyaient accéder au paradis, ils ne sont que squelettes identiques et anonymes.* », avait écrit Giordano Bruno. Autrement dit, Hassan avait très symboliquement été tué dans un antre chrétien. Et les flics avaient indiqué confidentiellement à Marcello qu'il avait même été étranglé avec un chapelet – mais là, il n'était pas question de divulguer la chose.

- Ouais, ils ont raison : c'est le détail qui tue, dit Paulo ; ça prouve en tout cas la solidité de ces engins...

Vu ses conséquences envisageables, Ralph était mal à l'aise devant ce nouveau meurtre. Il leur expliqua qu'en effet, la basilique de Saint Denis avait été importante symboliquement pour les rois de France chrétiens : pendant des siècles, on les y avait enterrés à côté du tombeau de Saint Denis, leur haut référent ; c'était la grande nécropole royale, on y trouvait quand même un nombre considérable de

rois, de reines, de princes et princesses et même de grands du royaume, dont Bertrand Duguesclin, qui s'était battu pour le royaume de France au nom du catholicisme. Selon la croyance en vigueur dans ces époques pas si éloignées, être enterré dans cette ancienne abbaye, c'était pour tous ces hauts personnages l'assurance d'une accession directe au paradis.

- Le Hassan est sûrement content, ricana méchamment Paulo. Il doit être en train de vérifier si le paradis existe... Mais apparemment c'est pas le même pour tous – ça doit pas être évident, là-haut dans le ciel, tous ces paradis en copropriété. Doivent avoir des problèmes de voisinage, du coup y a certainement des règlements pour régenter tous ces milliards de dé-cédés qui s'y trouvent depuis le début du monde, avec des grosses pancartes : « Ici paradis égyptien, ou grec, ou bouddhiste, ou chrétien ; ici paradis musulman ou paradis juif » ; elle est faite comment la frontière ? « Interdiction de passer – prière de montrer vos preuves religieuses ». Et les Incas, les Romains, les Papous avec leurs autres paradis ? Moi j'espère en tout cas que j'irai en enfer – l'enfer c'est bien le seul truc sur lequel ils sont tous d'accord, c'est le même pour tous. L'égalité de tous devant le diable, la voilà enfin la solution, la bonne pratique anti-discriminatoire, la république des estourbis humains du monde entier... Et à tous les coups, on doit moins s'y emmerder qu'en haut dans leurs paradis artificiels bien séparés...
- Paulo, ne t'amuses pas à dire ces choses trop haut, tu vas te faire massacrer, et sûrement poursuivre devant les tribunaux, dit Ralph ennuyé. Aujourd'hui, on ne peut plus parler des religions comme on veut...
- Ben tu vois, je m'en fous, Ralph. Et je me sentirais pas inutile si on me démolissait pour propos sacrilèges – il est temps qu'on réagisse, merde, qu'on laisse pas bousiller notre belle intelligence sous prétexte de respect pour des croyances indémonstrables. Je vais te dire, t'avais pas tort l'autre fois, avec ton baratin sur les tactiques de contournement pour finir par imposer son point de vue. Seulement c'est pas nous qui les employons, les tactiques, c'est eux avec leurs croyances diverses et avariées – faut qu'on réagisse, avant qu'il soit trop tard.

- Apparemment, le Giordano il a fait ce que tu dis, il a réagi, rigola Émile, pas mécontent de la tournure des choses : envers et contre tous, il restait résolument fidèle au dieu marxiste, qui avait au moins l'avantage de ne pas ennuyer le monde avec l'au-delà. Mais Paulo lui rétorquait toujours que, justement, c'était bien son problème : il voulait nous planter l'au-delà par ici, le paradis marxiste sur terre – fallait pas compter sur lui, Paulo, on avait bien vu ce que ça valait, les paradis sur terre...



La semaine avait été catastrophique : deux jours après la mort de Hassan, les médias que les flics ne pouvaient plus retenir ne parlaient que d'elle et cherchaient la solution en présentant diverses hypothèses, toutes plus foireuses les unes que les autres. Si ça permettait du coup de faire revivre l'histoire de Saint Denis et son passé jusqu'ici largement oublié, ça permettait aussi d'en rajouter sur les motivations présentées comme racistes de l'assassinat du prédicateur. Les autorités redoutaient des réactions violentes.

Giordano l'avait prédit, c'était clairement ce qu'il voulait démontrer : *La croyance en un au-delà est la plus grande illusion : mon œuvre aidera à démontrer son inexistence, elle fera vociférer les croyants divers qui se bairont bien plus, je le prédis logiquement.*

- Je ne comprends pas Giordano, soupirait Ralph : il était inutile de démontrer cette évidence, nous connaissons tous la violence des haines religieuses, l'histoire en dégoûline à toutes les époques. Il va obtenir l'effet contraire, et donner raison aux extrémistes de tous bords qui attisent ces haines et en tirent profit. Je trouve qu'il a commis un acte très surprenant et bien dangereux pour ses objectifs déclarés.

Du côté strasbourgeois, les flics avaient accéléré l'enquête sur Tévenac : Marcello savait qu'ils s'étaient présentés dans son appartement parisien avec une commission rogatoire en bonne et due forme. Ils étaient en train de décortiquer son ordinateur et de vérifier tout son emploi du temps, particulièrement les trois derniers jours. Du coup, le juge strasbourgeois n'était peut-être plus aussi sûr de la culpa-

bilité de Lanoux - ça du moins, c'était positif. D'ores et déjà, Tévenac était en garde à vue, et pas prêt d'en sortir, indiquèrent les flics à Marcello.

- Tu sais pas ce que type nous a sorti, quand on lui a demandé ses opinions sur la religion ? Il a rigolé, en indiquant qu'il s'en tenait aux bons vieux philosophes du 18^e siècle et que Dieu n'ayant jamais daigné le contacter, même par téléphone, il en avait déduit qu'il était aux abonnés absents... On pense tous ici qu'on tient notre homme !

Chez Paulo, on n'en revenait pas. Quant à Marcello, s'il n'était pas mécontent de la tournure des événements, il hésitait à donner son avis, d'autant qu'Émile avait haussé les épaules, il ne pouvait pas dire pourquoi, mais ça l'étonnait que ce type, cet intello d'université qu'il ne supportait pas par principe, ait pu exécuter de ses mains un Hassan. Anna riait tristement : Tévenac assassin, c'était tellement absurde qu'il n'y avait rien à ajouter.

Le seul avantage c'était que pour le coup, le juge strasbourgeois n'avait plus de motif pour garder Lanoux en détention – les flics avaient déjà prévenu Marcello : à leur avis, il allait faire un copié-collé, et mettre un Tévenac à la place d'un Lanoux à la Santé.

- Lui qui voulait rendre visite à Lanoux, il a bien réussi son coup, plaisanta mollement Corinne Bernard, un peu triste devant l'enchaînement des choses.

Il fallait désormais attendre la fin de la garde à vue pour en savoir un peu plus.



Les événements prenaient une sale tournure du côté des banlieues : des prêcheurs bien contents de la disparition d'Hassan qui leur volait leur audience en rajoutaient sur l'appel à la vengeance. Les autorités ne disaient rien, utilisant la tactique traditionnelle et bien éprouvée : on laisse passer le temps, ça finira bien par s'apaiser... Mais tous promettaient l'arrestation imminente de l'assassin blasphémateur.

Il faut dire que du côté des catholiques intégristes, les hurlements prenaient aussi de l'ampleur : ils prétendaient que cette découverte était un outrage aux chrétiens, qu'ils étaient scandalisés d'avoir récupéré un fanatique de l'islam dans ce lieu saint, c'était une profanation, allez savoir qui étaient les vrais auteurs ? Ils avaient lancé des tracts tous azimuts : « Voilà où on en arrive, quand on laisse envahir la terre de France. »

Les autorités supérieures y compris gouvernantes étaient très inquiètes ; des deux côtés, il était clair que le mouvement s'amplifiait : il fallait de toute urgence donner un nom en pâture à la population, tous pressuraient les juges et flics d'en trouver un, n'importe lequel, pour désamorcer la situation au plus vite.

Précisément du côté de l'enquête, les flics assuraient qu'ils avançaient ; ils étaient même certains qu'ils avaient la solution : Tévenac venait de reconnaître, très tranquillement, que, oui, il se baladait souvent du côté de la Basilique de Saint Denis, il aimait ces lieux paisibles, hors du temps, qui permettaient de s'arrêter un peu, et même éventuellement, osons-le, de réfléchir... C'était un fana de l'histoire de France, le passé chaotique de ce grand pays lui donnait bien souvent des réponses pour décrypter des événements du temps présent qui paraissaient a priori confus. Mais non, il ne se souvenait plus de la date de sa dernière visite ; oui, elle était récente. Mais quand ?

« C'est bon, on le tient » – indiquèrent les flics à Marcello ; le juge de Strasbourg ne pouvait plus reculer, et il y avait urgence vu la situation. Du coup, sans attendre la réponse strasbourgeoise, le procureur de Bobigny décida de tenir une grande réunion médiatique, indiquant que la mise en examen d'un universitaire illuminé soupçonné du meurtre d'Hassan était imminente. Il donnerait plus de détails dès que le juge d'instruction lui aurait notifié la chose...

Aussi sec, les télé publiques, privées et autres stoppèrent leurs émissions indigentes pour un flash d'info spécial. Elles en rajoutèrent, histoire de faire enfin grimper leur taux d'audience, et promirent de tenir le cher public au courant heure par heure de la suite des événements.

Quant aux autorités, elles poussèrent un gros soupir de soulagement qu'on entendit jusqu'à l'Élysée : Francis Tévenac avait des allures de sauveur du pays...



Marcello informait Paulo et autres de la suite des événements minute à minute : mais quand il leur apprit que Tévenac allait être mis en examen, un grand silence accueillit la nouvelle. Bon, Lanoux allait sortir, mais Tévenac, c'était bizarre, décidément ils ne le voyaient pas en assassin.

- Ça se voit que vous n'avez pas été flic, dit Marcello – vous n'avez pas idée du nombre de types à l'allure angélique qui massacrent en toute tranquillité leur prochain. Tévenac a tout-à-fait ce profil, hein, faut pas trop vous étonner !

Math venait de les rejoindre – isolé dans son Haut institut mathématiques, il n'était au courant de rien, ni de l'assassinat, ni des graves troubles qu'il causait, et encore moins de la mise en examen de Tévenac.

- Tévenac ? Francis ? Celui qui filait un coup de main au Réseau de la Raison quand j'y étais encore ?
- Ben oui, dit Corinne Bernard. C'est idiot, ça me fait plaisir qu'on libère Vincent, mais ça m'ennuie qu'on le remplace par Francis. Je ne vois pas la raison, je ne suis pas convaincue, vraiment...

Math réfléchissait à toute allure, il avait l'air troublé et murmurait : « Francis Tévenac, je n'avais pas pensé à ça ! »

- Ben Math, tu peux pas penser à tout, hein ! dit Paulo, parfois y en a d'autres qui pensent aussi, pas autant que toi, mais quand même...

Constatant que personne n'avait besoin de lui, Math déclara qu'il retournait précisément penser un grand coup, histoire de résoudre le gros problème qu'il avait laissé en plan. Ils savaient où le contacter s'ils avaient besoin de son aide. Tous le saluèrent en rigo-

lant, lui souhaitant de bonnes pensées. Math s'arrêta soudain en remarquant qu'ils étaient tous là, ça lui faisait quand même bien plaisir de les voir ensemble, y compris ceux du « Réseau de la Raison ». C'était une assemblée rare, il avait bien de la chance d'en être.

- J'ai passé de sacrés bons moments avec vous, allez, je le dis ; quant au Réseau, bon, on s'est quitté un peu en froid, mais c'est de ma faute, je le reconnais... Je bossais un peu trop à l'époque sur ma grosse théorie sur le chaos et les nombres imaginaires. J'y travaille toujours, d'ailleurs, mais elle n'avance pas beaucoup...
- Et ben Math, t'as qu'à revenir, dit Corinne Bernard, on te reprend sans hésiter...
- J'y penserai, Corinne, j'y penserai – bon, je file terminer mon petit boulot...
- Il est marrant aujourd'hui, Math, dit Émile. Vous êtes sûr qu'il va bien ?



CHAPITRE 13¹³

QUAND Ralph découvrit le nouveau message de Giordano Bruno, ils discutaient tous de la culpabilité très improbable de Tévenac : celui-ci clamait haut et fort qu'il était innocent, et que s'il pensait en effet que Vincent Lanoux n'était pas plus coupable que lui, il ne souhaitait toutefois pas prouver cette innocence-là en le remplaçant.

Après avoir parcouru le message en silence, Ralph demanda à Anna Dupont de le lire pour tous avec sa superbe voix : il pensait que c'était de circonstance.

¹³ N d T : Le chiffre 13 n'a jamais réussi à mettre d'accord les diverses religions, voyants, astrologues (c'est pas une surprise) : maléfique pour les uns, bénéfique pour les autres – à vous de choisir. Le truc : prenez un euro, lancez-le en l'air en lui posant la question. Si vous paumez la pièce, vous avez votre réponse... Par prudence, ce passage contient deux chiffres 13 (chapitre et note) ; selon l'opinion dominante, ils s'annuleraient en s'additionnant. Mais allez savoir...

« Ma chère voix, mon amie,

Ici se termine l'œuvre que je t'ai dédiée. Elle a démontré ce que j'avais prédit rationnellement : les banlieues n'en finissent pas de s'embraser au nom d'Allah, les Églises sont remplies de cris de fureur et de désirs de croisades.

C'est un monde que je hais.

J'ai fait disparaître ceux qui me semblaient illustrer les plus grandes dérives de l'irrationnel : le fanatique du paranormal et le fanatique religieux.

Je n'ai plus rien à démontrer dans ce monde, plus rien à lui apporter : il ne changera pas. Nous les scientifiques, nous les rationnels, nous qui aimons la connaissance et la vie d'ici-bas qu'ils veulent nous faire haïr, nous sommes désormais condamnés à nous taire ou à disparaître.

Je ne peux me taire, je vais donc disparaître.

Mon amie, je n'entendrai plus ta voix magnifique, je ne verrai plus les matins chanter la beauté du monde, mais je pars heureux, ayant accompli ma belle œuvre.

Adieu,

Giordano Bruno »

Il régnait un silence à découper en petits morceaux. Ils étaient tous là, à entendre ce dernier message, et à ressentir malgré eux de la tristesse, sans bien savoir pourquoi, sans doute la fin d'une aventure dont ils ne réalisaient pas encore l'importance. La première à réagir fut Corinne Bernard :

- Ce n'est pas Tévenac, ni Lanoux – vite, il faut prévenir le juge !
- Merde, mais qui ça peut être ? enrageait Marcello qui n'y comprenait plus rien, et se sentait dépassé, floué.

Émile les regardait bizarrement ; Paulo qui le connaissait lui demanda ce qui lui arrivait ?

- Oh moi, rien, rien. Il faut juste que je file, j'ai un truc urgent à faire...
- Toi, Émile ? Attention, tu nous fais pas une révolution en douce, sans nous prévenir, hein !

Mais Émile avait déjà filé.

Deux heures après, il appelait Paulo et Anna Dupont : ils devaient immédiatement le rejoindre à l'Institut matheux, urgent, vite...

- Bon, Math a trouvé Giordano Bruno, on parie ? dit Paulo tout réjoui.



Émile ne disait rien : il était seul dans le bureau de Math, et leur montrait le tableau blanc, où se détachait un écrit bien différent des hiéroglyphes matheux habituels.

Anna, Paulo, Ralph, Émile,

Ma décision est prise, elle me rend profondément heureux.

J'ai étudié le chant des oiseaux avec bonheur. Et j'ai voulu comprendre ce qu'ils ressentent quand ils planent dans les airs : depuis peu, je m'entraîne à voler avec un bien-être que je ne peux pas décrire.

Aujourd'hui, j'arrive au bout de ma vie, par choix, sans rien regretter de ce que j'y ai fait.

Je pars voler loin du monde, hors du monde, là-bas au-dessus de l'océan sans horizon – pour y éprouver une dernière fois la sensation infinie d'exister.

C'est là que ma vie s'arrêtera pour toujours, sans rêve trompeur d'un au-delà mythique, mais loin de ce monde si décevant.

J'y ai par chance connu des êtres joyeux et différents, luttant contre les normes pesantes de la société – vous tous.

Soyez-en remerciés.

Math – Giordano Bruno

- C'était Math, hurla Marcello, c'était Math – et il se tire... Il faut prévenir les flics, vite !
- Pas question Marcello, tu ne bouges pas – tu as fait largement assez de dégâts comme ça, faudra bien que tu rendes des comptes un jour. Laissons Math finir sa vie comme il l'entend...

- Quoi, cet assassin, ce monstre ?
- La ferme, Marcello, la ferme – dit Paulo, qui ne retenait pas ses larmes.

Ils restèrent ensemble toute la nuit dans le bureau de Math, se rappelant le temps passé avec lui, les blagues qu'il leur faisait jadis et qui énervaient tellement Paulo parce qu'elle étaient toujours très sophistiquées. Ils auraient dû voir et comprendre : depuis quelques temps, il riait moins, il était moins souvent là, il parlait à peine. Ses adieux étaient très exaltés ; Ralph remarqua tristement que dans son désespoir, il avait cherché le bonheur en s'éloignant du monde humain, mais depuis longtemps sans aucun doute - lui aurait dû le comprendre, il ne se pardonnait pas son aveuglement.

Sur le bureau de Math, il y avait quelques lignes destinées à ses collègues matheux, où il indiquait qu'ils avaient raison, il avait fait fausse route, sa théorie sur le chaos et les nombres imaginaires était une impasse. Il arrêta donc là et leur souhaitait le succès : on comprenait que cet échec l'avait aussi poussé à disparaître. Et il y avait une enveloppe pour Anna : Math lui laissait un petit mot où il indiquait qu'il acceptait sa culpabilité entière, pour tout sans restriction, c'était sa contribution à l'œuvre du Réseau de la Raison ; « je te demande de donner ce message au juge Petiot pour qu'il fasse libérer Tévenac, et même Lanoux. »

Le lendemain, ils apprirent qu'on avait aperçu vers La Rochelle un type s'élançant en deltaplane très haut dans le ciel, et planer longtemps au-dessus de la mer ; il avait brusquement disparu de l'horizon. Les secours avaient foncé aussi sec, mais ils n'avaient rien trouvé, ni personne, aucune trace du disparu.

C'est à cet instant-là seulement que Paulo autorisa Marcello à prévenir les autorités, pour qu'on relâche enfin Lanoux et Tévenac.

Maintenant, ils allaient tous devoir affronter la réalité des meurtres que Math avait commis

Anna Dupont indiqua qu'elle serait, une dernière fois, l'amie de Math, en se présentant comme son avocate posthume. Elle s'en voulait de n'avoir pas vu son désespoir ni sa dérive, elle n'avait rien compris, pourtant c'était à elle qu'il s'adressait, elle aurait dû relever la tête, arrêter de bosser le

nez collé sur ses dossiers pourris et prendre le temps de comprendre : Math n'était vraiment passé à l'acte qu'après le procès de Wendig dont elle leur avait rabattu les oreilles, trop contente d'avoir arraché sa relaxe. Elle se rappelait la déception de Math, et comment il avait dit en haussant les épaules que c'était bien dommage d'avoir filé une avocate si douée à un Wendig si scandaleux.

Anna était bien décidée à le défendre jusqu'au bout, les médias allaient en remettre des louches sur l'assassin de Hassan, le seul qui les intéressait vu la période. Ils allaient d'abord expliquer en long et en large le mode d'emploi des meurtres, histoire de donner des idées à quelques ignorants : Wendig noyé, Lucius overdosé, Hassan assommé et étranglé avec une cordelette – la version chapelet n'avait pas été communiquée à l'extérieur par prudence et décision hautement politique. Pour le reste, elle le savait, ils allaient tous en rajouter, raconter des salades hétéroclites sur la vie de Math – Anna était bien décidée à leur balancer une grosse surveillance juridique, pour le principe, même si elle pensait que c'était déjà perdu d'avance.

Ralph ne se remettait pas de son chagrin ; il était resté dans le bureau de Math, à regarder ses bouquins – le dernier qu'il lisait portait sur le chamanisme : Math en avait souligné des passages, fait des commentaires, tenté de comprendre ce que pouvait être la réalité d'un chaman, écrit qu'il y avait peut-être là un des aspects poétiques de l'irrationnel, un certain symbolisme à tenter d'approfondir. Ralph se souvenait de sa propre théorie sur Giordano : un rationaliste poète – comment n'avait-il pas fait le rapprochement, tellement évident ? Il aurait pu le raisonner, l'arrêter, l'aider...

- Tout ça c'est des conneries, dit Paulo qui se désolait en voyant les autres se fustiger : on ne pouvait rien faire, vous m'entendez ? Math était parti loin de nous, on ne l'aurait pas arrêté. Il a pétié les plombs, et vous ne voulez pas l'admettre... Il a tué des êtres humains, merde, de ses mains – et ça, non, désolé, stop : on peut comprendre mais excuser - non ; ça s'arrête là.

Il n'y eut qu'un seul bon moment : la sortie de Lanoux et T'évenac de leur lieu de détention, T'évenac s'étant effacé devant Lanoux pour le laisser sortir le premier :

- Respectons l'ordre d'arrivée dans ces sympathiques locaux, que j'espérais tant visiter un jour. Mon vœu étant exaucé, je vais tenter d'en trouver un autre en faisant le vœu qu'il ne se réalise surtout pas...

Lanoux amaigri, mais respirant un grand bol d'air enfin libre, ne parut pas surpris en apprenant que Giordano Bruno, c'était Math :

- Quand on a créé le Réseau de la Raison, c'était le plus acharné contre les fausses sciences, celui qui dénonçait les errements des astrologues, voyants, parapsychologues et autres irrationnels. Il étudiait toutes leurs affirmations pour en démontrer les supercheries, il avait une haine contre eux qui souvent nous gênait. Mais quand on parlait d'autre chose, il redevenait doux et amical, on oubliait ses positions extrêmes.
- C'est marrant, il nous a dit la même chose de toi, que tu étais le plus radical !
- Bon, on s'étripait de temps en temps, c'est sûr ; mais si j'ai quelques positions un peu dures sur certains escrocs de l'irrationnel, ça n'a rien à voir avec celles de Math. Je comprends pourquoi il n'a pas voulu me saluer quand on s'est revu...

Les membres du « Réseau de la Raison » qui l'avaient accueilli étaient silencieux, ils se demandaient tous s'ils allaient poursuivre leur petit boulot contre l'irrationnel. Paulo s'énerma aussi sec :

- Vous rigolez, c'est le moment de mettre les bouchées doubles, vous voyez pas l'état de nos sociétés ? Surtout continuez, on compte tous sur vous par ici.

Tévenac l'approuva, indiquant qu'il irait jusqu'à prendre une inscription chez eux, à demi-tarif, quand même - après sa petite heure de gloire, ils lui devaient bien ça. En tout cas, sa petite aventure lui avait démontré qu'il restait un sacré gros boulot à faire, ce dont il ne doutait pas trop jusqu'ici.

Et progressivement, les soirées à Paulo reprirent leur place, la radio sans maître retrouva sa voix, avec en bonne place le Réseau de Raison, qui y causait de plus en plus souvent.

Seul Émile semblait tracassé – mais bon, comme le dit Paulo, la cause sociale, ça tracasse depuis belle lurette et c'est pas fini, on le comprend.



Ça faisait plus d'un mois que Math s'était envolé vers de lointains et définitifs horizons ; tout avait repris lentement sa place chez Paulo qui bossait intensément sur la machine biométrique à pieds, comme pour ne pas se laisser décourager.

– Ainsi va le monde... disait tristement Ralph, tout s'oublie.

Mais Émile gardait son air contrarié ; et brusquement un soir, il sortit de son silence :

– Y a quelque chose de bizarre dans le dernier message de Math, je veux dire : celui de Giordano Bruno...

Paulo regarda Émile avec attention – c'était quand même lui qui avait compris qui était Giordano, fallait pas l'oublier. Il lui demanda ce qu'il voulait dire par là ?

– Eh ben, voilà – dans son dernier message sur internet, il ne parlait que de deux personnes, non ? « *Le fanatique du paranormal et le fanatique religieux* ». Mais si je calcule bien, il y a eu trois assassinats. Eh ben je trouve ça drôle, ça me plaît pas bien. Je te le dis comme ça, ça me plaît pas bien. Et ça fait un certain temps que ça me plaît pas bien...

– T'es sûr Émile ?

Émile était sûr et ça l'embêtait. Paulo pensa qu'il avait peut-être raison, que ça méritait au moins réflexion – c'était le moment d'appeler Marcello, et de le revoir un grand coup. Ça faisait longtemps qu'il ne venait plus, il était temps de remettre tout son petit monde en place.

Marcello qui se traînait sans but à Pigalle n'hésita pas, et courut aussi sec chez Paulo, trop content de les revoir tous. Chacun fit comme s'ils s'étaient vus la veille, effaçant d'un grand coup un mois de leur vie, et tous commentèrent la sortie d'Émile.

Paulo se rappelait la réaction de Math quand il avait découvert le message annonçant le meurtre de Lucius : il avait eu l'air très surpris, et avait souligné combien le message, trop direct, était différent de ceux de Giordano Bruno, des siens, en fait.

– Émile a raison, y a un truc qui colle pas, dit Marcello. Et si c'était quelqu'un d'autre qui avait assassiné Lucius ?

Après réflexion, l'avocate Dupont approuva : la missive de Math pour le juge Petiot était en effet ambiguë, quand on la relisait d'un autre œil : *« j'accepte ma culpabilité entière pour tout, sans restriction »* - c'était bizarre, finalement...

- Attendez, là : on devrait peut-être laisser tomber, avant de recommencer les mêmes conneries, dit Marcello qui n'avait pas envie d'y revenir.

Mais Momo embêté ressortait déjà quelques-unes des analyses et vérifications qu'il avait laissées de côté, croyant l'affaire terminée.

- Bon voilà, je ne l'ai pas dit, je ne pensais pas ça important, et puisqu'on tenait Giordano Bruno... Mais je crois que Lanoux, contrairement à ce qu'il dit, est un as de l'informatique ; j'ai pu vérifier ça, il a même assuré une formation sur la cryptographie pour les physiciens il y a un an. Et il n'est pas seulement biologiste, il a aussi un gros bagage en physique théorique.
- Merde, on est mal là : t'es en train de nous dire que c'est pas possible que Lanoux ait pas lu et traduit les bidouillages cryptés de Math - Giordano Bruno ?...
- Ben oui.
- Ça collerait, dit Paulo : on a tous compris que Math et Lanoux, ils étaient en concurrence. Ça pourrait être au départ une mauvaise blague de Math d'avoir fait partir ses courriers de chez Lanoux quand il a su qu'on contactait le Réseau de la Raison ; il a pensé qu'il ne décrypterait rien - Mais Lanoux s'en aperçoit, il s'énerve, c'est un défi pour lui, l'as de la cryptologie, et il comprend tout, puisqu'il vient de nous rencontrer ; et hop, il utilise le bidouillage de Math pour faire un petit coup en douce, une sorte de compétition, hein, en envoyant le message du Palais de la Découverte. Il en profite pour se débarrasser de Lucius qu'il déteste, tout en faisant porter le chapeau à Giordano. Et après, il est coincé : s'il dit que Giordano c'est Math, l'autre le balance aussi sec pour Lucius - et réciproquement. Ils savaient tous les deux...
- Attends, attends Paulo - t'es en train de nous accuser Lanoux du meurtre de Lucius, comme le juge strasbourgeois ? dit Marcello,

très mal à l'aise. Vas-y doucement, hein – et d'abord, qu'est-ce qu'on va faire avec ça ?

Ralph dit doucement qu'il y avait des circonstances dans lesquelles mieux valait ne pas savoir ; maintenant ils le savaient.



C'est l'avocate Dupont qui, résolument, se rendit chez le biologiste Lanoux pour lui rendre compte des conclusions de Paulo. Il la regarda avec son rire habituel, et son regard d'analyste froid qui avait souvent étonné Anna : c'était comme s'il ne participait à rien en réalité, comme s'il gardait une distance permanente sur ce qui l'entourait, une attitude d'entomologiste qui examinerait le fait humain pour consigner minutieusement ses observations, mais sans jamais participer, sans jamais prendre parti.

- Bon – et alors ? Math a tout pris sur lui, vous allez faire quoi là ? Me dénoncer ?
- Vincent, ce n'est pas possible, tu reconnais ce meurtre ? Mais comment as-tu pu, je veux dire : tuer un homme de sang froid – comment ? Je ne comprends pas...
- Rien de plus incroyablement facile, Anna – il suffit de savoir manier une seringue, pas de problème pour moi. Qu'y a-t-il à regretter ? Ce toxico malfaisant est parti sous héroïne, pouvait-il rêver d'une meilleure fin ? Je lui ai donné une mort très enviable.

Anna ne trouvait pas de mots : Lanoux n'avait ni regrets, ni remords, et ne s'apercevait même pas qu'il détruisait tranquillement tout le boulot du « Réseau de la Raison », en utilisant des méthodes immémoriales, de celles dont ils accusaient les systèmes fondés sur des croyances.

- Bien, je t'indique que nous ne te dénoncerons pas pour le moment, Vincent – c'est toi qui vas te constituer prisonnier.
- Et pourquoi donc ?

- Pour Math, voilà – vous vous haïssiez, j’ai bien compris, mais lui a délibérément voulu tout prendre sur lui alors qu’il n’avait plus rien à perdre et qu’il pouvait te dénoncer. Et il n’a laissé aucun écrit qui puisse te désigner. Alors nous te laissons le choix : tu as vingt-quatre heures pour te décider, après c’est nous qui nous en chargerons.

Anna Dupont était un peu optimiste, comme le remarqua Paulo : vingt-quatre heures plus tard, le biologiste Lanoux avait disparu, s’envolant vers une destination inconnue pour un pays où sans nul doute on allait lui ouvrir les bras, vu ses compétences, et où les mandats d’arrêt internationaux se dissoudraient dans les avancées de la science. Paulo ricana qu’il fallait se douter de la réaction du biologiste - et constater que leurs beaux principes débiles à eux tous foutaient le camp ; il fallait peut-être qu’ils entament une sérieuse révision de leur programme commun... Ralph avait une position plus nuancée :

- Quel gâchis, deux intelligences scientifiques qui se tirent, ça va manquer à votre cher pays qui est déjà bien mal en point, avec toutes ces religions qui s’affrontent.



EPILOGUE

Vous voulez vraiment dissoudre le Réseau, dit Francis Tévenac désolé, et précisément au moment où je vous rejoins ? Je prends ça comme un affront personnel...

- Absolument – comment continuer quand des scientifiques ont commis des actes aussi contraires à toute notre philosophie ? C'est abominable...

Émile qui s'était bien habitué à la présence de tous ces cerveaux chez Paulo était désolé :

- Vous n'avez qu'à changer de nom, c'est tout – et faire des statuts bien clairs : interdiction aux membres de recourir au meurtre.
- Émile a raison, dit Ralph ; changez de nom, prenez un sigle moins restreint – la raison, hein, pour ce qu'on peut en penser maintenant...

- Je propose que nous intitulions notre association « Le Réseau pensant » - reprit Tévenac. Ça laisse plus de perspective à nos exercices méditatifs divers...

Paulo les regardait tous, content de voir que les choses ne s'arrêteraient pas là. Mais l'histoire Math/Giordano Bruno lui avait ouvert des horizons inattendus : il était désormais certain que décortiquer rationnellement et scientifiquement le comportement humain, c'était mission impossible, c'était une science bien plus complexe que la climatologie et les mouvements de l'atmosphère. Les physiciens Worms et Courbet approuvèrent : avec l'humanotologie, on était face à l'affrontement de milliards de comportements fonctionnant chacun selon sa rationalité, des micro-logiques se modifiant en permanence chaque millième de seconde ; impossible d'analyser rationnellement l'ensemble de toutes ces logiques.

Paulo les avait tous réunis pour leur dire les résultats de sa réflexion bien pesée : voilà, il en était sûr, il n'y avait qu'une seule certitude rationnelle dans ce monde, et après tout, on pouvait penser que des grands scientifiques comme Math et Lanoux l'avaient expérimentée. Le seul élément commun à chacun de ces flux permanents de milliards de micro-logiques humaines, c'était leur destruction finale – y avait pas à sortir de là. Pourquoi ne pas penser que la structure d'ensemble fonctionnait elle aussi rationnellement selon cette logique universelle, et avançait de manière très cohérente vers sa grande destruction ? C'était le jour et l'heure qui étaient imprévisibles, pas la destination finale : le grand Rien.

- « Carpe diem », c'est la solution du poète Horace à ta grande découverte, s'amusa Ralph.

Paulo renchérit, histoire d'avoir le dernier mot et de réunir enfin les rationalistes et les poètes :

- « Cultivons notre jardin », disait Voltaire.

CHAPITRE 1.....	7
CHAPITRE 2.....	17
CHAPITRE 3	34
CHAPITRE 4.....	43
CHAPITRE 5.....	52
CHAPITRE 6.....	68
CHAPITRE 7.....	79
CHAPITRE 8.....	90
CHAPITRE 9.....	103
CHAPITRE 10.....	113
CHAPITRE 11.....	127
CHAPITRE 12.....	141
CHAPITRE 13	157
EPILOGUE.....	167

Serge Preuss

LA RAISON DÉTALE

Cinq étages sans ascenseur, avec paliers crasseux sur WC mal embouchés, ça énervait à tous les coups Anna Dupont qui ne s'y habitait pas. Épuisée, elle écrasa hargneusement la sonnette de la porte, qui déclencha le cliquetis d'un mécanisme poussif, jusqu'à ce qu'une voix éraillée d'outre-tombe pleure au ralenti : « Ni Dieu, ni maître... »

- Paulo », cria Anna, « tu as encore mal enclenché ta cassette ; il est temps que tu changes de mécanique.
- Pas le temps », souffla Paulo ouvrant en trombe, avant de retourner devant son vieil ordinateur bricolé. « Merde, Anna, tu m'as fait rater mon coup. J'allais mettre la main sur le rigolo qui nous espionne depuis quinze jours... C'est la CIA, mon pote John en est sûr. Ces salauds-là ont tous les satellites qu'ils veulent à leur service... »

Chez Paulo il fallait être prudent dès l'entrée et ne pas mettre les pieds n'importe où, vu la crasse ambiante et surtout les fils électriques et autres qui s'embrouillaient entre tous les vieux appareils, bidouillés avec du scotch. Pour les cas d'urgence, Paulo avait d'ailleurs semé un peu partout des bouts de pansements adhésifs tout prêts à l'usage, accrochés sur les lampes et la vieille télé.



EDITIONS FAUSTROLL
37 RUE DU COMMERCE
F-37160 - DESCARTES

www.faustroll.net

Couverture : F. Segond